

# Le Samedi <sup>10¢</sup>

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

Vol. XLIII, No 46

16 AVRIL 1932

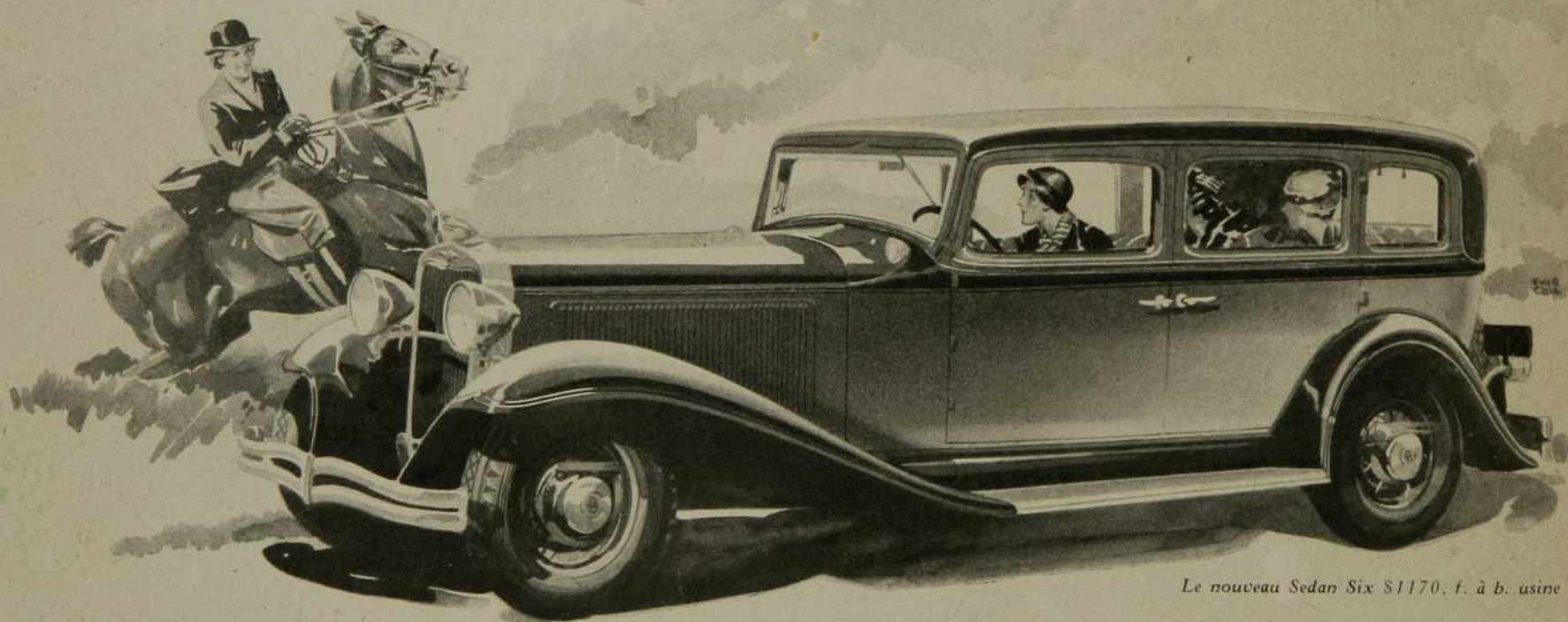
Lisez notre feuilleton:

DOULEURS ET JOIES, par EMILE RICHEBOURG



MAURICE CHEVALIER

# Quelque chose de nouveau comme Roulement sans Efforts



Le nouveau Sedan Six \$1170, f. à b. usine

IMAGINEZ un auto dans lequel vous n'avez jamais besoin de toucher à la pédale d'embrayage — pour démarrer, conduire ou arrêter.

Représentez-vous un auto si souple que vous ne percevez jamais la présence de son moteur, parce qu'il fonctionne sans efforts ni bruits.

C'est le roulement, agréable et tout à fait nouveau, que vous promettent les magnifiques nouveaux Dodge Six et Huit.

Le *Pouvoir Flottant*, ce principe de suspension de moteur absolument nouveau, a complètement éliminé la vibration du châssis et de la carrosserie. Une transmission sans efforts et sans l'intervention de pédales est assurée par la combinaison Dodge de l'Embrayeur Automatique, du Changement de Vitesse Silencieux et du Roulement Libre.

Les Dodge vous offrent la sécurité de freins hydrauliques à l'épreuve des intempéries et des Carrosseries en acier mono-pièce, silencieuses et sans jointures.

Les Dodge ont fabriqué leurs nouveaux Six et Huit plus grands, plus spacieux et plus puissants. Ils leur ont donné des lignes et des accessoires du goût le plus en vogue. Ils ont, en tout ceci, créé une beauté nouvelle.

Voyez les nouveaux Dodge Six et Huit chez le dépositaire de votre localité. Voyez comme ils se conduisent avec confort et plaisir. Vous ne voudrez plus entendre parler de rien d'autre ensuite.

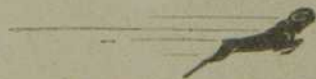
## NOUVEAUX PRIX MODIQUES

NOUVEAU DODGE SIX - - \$1095 à \$1260  
NOUVEAU DODGE HUIT - - \$1545 à \$1640

Tous prix f. à b., Windsor, Ontario, y compris cinq roues à rayons métalliques et équipement régulier d'usine (transport et taxes en plus). Six roues à rayons métalliques démontables contre léger supplément. Prix de livraison modiques. Conditions de paiement faciles.

DODGE BROTHERS (CANADA) LIMITED  
WINDSOR, ONTARIO

## INDÉFECTIBILITÉ DODGE



AVEC **POUVOIR FLOTTANT** EMBRAYEUR AUTOMATIQUE ET  
CHANGEMENT DE VITESSE SILENCIEUX . . . ROULEMENT LIBRE . . .  
SECONDE VITESSE SILENCIEUSE . . . CENTRE DE GRAVITE BAS . . .  
CARROSSERIE EN ACIER MONO-PIECE . . . CHASSIS SURBAISSE DU GENRE  
PONT . . . FREINS HYDRAULIQUES . . . PLUS GRANDES DIMEN-  
SIONS . . . PLUS DE BEAUTE ET UNE PLUS GRANDE FORCE MOTRICE

Volume XLIII  
No 46

Tél: LANcaster 5819-6002

Montréal,  
16 avril 1932

## Le Samedi

(Fondé en 1889)

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, Prop.  
975, rue de Bullion  
MONTREAL CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt.,  
as second class matter under  
Act of March 1879

AVIS AUX ABONNES  
Les abonnés changeant  
de localité sont priés  
de nous donner un avis  
de huit jours, l'empa-  
quetage de nos sacs de  
malle commençant cinq  
jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces fourni  
sur demande.

ABONNEMENT  
Canada  
Un an - - - - - \$3.50  
Six mois - - - - - 2.00  
Trois mois - - - - - 1.00  
Etats-Unis et Europe  
Un an - - - - - \$5.00  
Six mois - - - - - 2.50  
Trois mois - - - - - 1.25

HEURES DE BUREAU  
9 h. a. m. à 5 h. p. m.  
Le samedi, 9 h. à midi

### Carnet Editorial

## Colinette astronome



COLINETTE vient me trouver dernièrement avec son air d'enthousiasme des grands jours et me dit à brûle-pourpoint: "Vous savez, les étoiles, c'est épatant!..."

— Allons, lui dis-je, te voilà pincée, toi aussi, par la fièvre des studios; je te croyais pourtant plus raisonnable que cela! J'espère bien que tu ne vas pas faire la sottise et filer en Calif...

— Est-ce qu'il est question de ça! répond-elle en haussant les épaules; je vous parle des vraies étoiles, celles qui brillent au firmament et qu'on regarde avec des grandes lunettes pour savoir ce qu'il y a dedans; il paraît qu'on y trouve des choses extraordinaires qui servent à tirer l'horoscope et à dire la bonne aventure, est-ce vrai, dites?

— Pas précisément, Colinette; ce sont là des superstitions de l'ancien temps, mais il est certain toutefois qu'on peut trouver, dans leur étude, des *tenseignements* qui, sans en avoir l'R, deviennent ensuite des *ensei-gnements*. La vraie science de la vie réside peut-être plus qu'on ne le croit dans une meilleure connaissance des étoiles.

— C'est terriblement sérieux ce que vous me dites là... J'aimerais mieux la bonne aventure!

— Patience, Colinette, je vais te la dire, et pour cela nous allons faire tous les deux un voyage dans les étoiles. En imagination du moins. Tiens, prends une feuille de papier, une grande, la plus grande que tu pourras trouver, nous marquerons les étoiles dessus.

— En voici justement une qui fera l'affaire, on pourrait bien y indiquer cent mille étoiles...

— Tu crois, Colinette? c'est ce que nous allons voir. Nous allons procéder par ordre et par proportions; en conséquence, comme nous représenterons la terre par un simple trou fait avec la pointe d'une fine aiguille, il nous faut figurer le soleil par un cercle de deux pouces de diamètre. Fais le cercle, Colinette.

— Là... ça y est. Maintenant à quelle distance du cercle vais-je faire la piqûre d'aiguille qui représentera la terre?

— J'aime mieux te dire tout de suite, Colinette, que ta feuille de papier n'est pas assez grande; il faudrait faire ce trou presque imperceptible à dix-neuf pieds de ton cercle.

— Hein! c'est ça que nous sommes dans l'espace? ... une piqûre d'aiguille à dix-neuf pieds de distance d'un petit rond de deux pouces! ... Et moi qui m'imaginai que nous tenions tant de place!

— Tu n'es pas la seule, Colinette, mais attends, je n'ai pas fini, je ne fais que commencer. Si ta feuille de papier était assez grande, tu ferais un autre trou d'aiguille plus petit que pour la terre et en le plaçant à vingt-neuf pieds du cercle de deux pouces, ça représenterait la position et la grandeur de la planète Mars. Maintenant, fais un autre tout petit rond large d'un seizième de pouce et place-le à six cents pieds du cercle-soleil; ce sera Neptune.

— Mais alors les étoiles... on m'a dit qu'elles étaient beaucoup plus loin de nous que les planètes! Où iront-elles donc, celles-là?

— Prenons la plus proche de nous, Colinette, celle qu'on appelle "Alpha du Centaure", et tu vas voir où nous allons la placer sur notre feuille imaginaire de papier. Nous avons dû mettre Neptune à six cents pieds du petit cercle-soleil, et cela représente en réalité dans l'espace presque trois mille millions de milles; eh bien, il faudrait placer la plus proche étoile Alpha à un millier de milles de notre petit rond; cela donnerait la proportion à peu près exacte de son éloignement de nous dans l'espace, et note bien ceci: nous sommes encore dans ce que je pourrais appeler le voisinage immédiat des étoiles.

— Oh! mais, dites donc, à quelle distance est-elle en réalité, cette voisine?

— A quelque chose comme à peu près vingt-cinq millions de millions de milles, et si tu veux aller jusqu'à l'étoile Canopus, il te faudra faire cent cinquante fois ce chemin-là; tu aurais besoin d'une feuille de cent cinquante milliers de milles de longueur pour la placer dessus, à cette distance du petit rond de deux pouces qui représente le soleil.

— Y en a-t-il d'autres encore plus loin?

— Enormément. Elles sont très grosses par rapport à nous, ces étoiles-là, mais elles sont tout de même fort peu de chose comme masse dans le vide où elles voyagent, de véritables grains de poussière éparpillés un par un dans un espace sans limites. Elles vont ainsi vers une destinée que nous ignorons, et si elles entraînent à leur suite d'autres terres où il y a des Colinettes qui veulent, comme toi, étudier l'astronomie, ces Colinettes-là peuvent peut-être, avec un très puissant télescope, apercevoir au loin, dans les profondeurs du firmament, un tout petit point brillant auquel elles n'attachent du reste aucune importance. Ce petit point-là, c'est notre soleil, mais les Colinettes sont bien loin de se douter qu'il remorque tout un cortège de planètes habitables; il leur est absolument impossible de même soupçonner l'existence de la terre. Pour la presque totalité des autres astres, *nous n'existons pas, nous ne pouvons pas exister*. Voilà ce que nous sommes dans l'univers, Colinette.



L'espiègle fille était devenue songeuse. Visiblement deux idées luttaient dans sa cervelle à qui aurait la prépondérance. L'une lui donnait la vision d'un monde important, comme elle l'avait toujours cru, avec la terre pour base, l'activité comme règle et la puissance comme effet. Instinctivement elle ramenait tout le reste de l'univers aux proportions mesquines que lui donnent l'oeil humain, et voilà que tout s'évanouissait, semblait dans un vide béant, dans un abîme sans fond où le vertige ne parvenait même plus à s'accrocher à des poussières isolées dans le mystère... Ah! vraiment, la terre qu'elle avait cru si grande n'était pas grand chose dans tout cela!... Ce fut cette pensée qui domina.

— Alors, dit-elle, les hommes, leurs inventions, leurs disputes, leur orgueil, qu'est-ce que ça devient dans tout ça?...

— Pas grand chose, Colinette; la terre a, dans l'infini, la valeur de ce que nous appelons un atôme; son existence ou sa disparition ne comptent pas dans l'ensemble, et l'homme, individuellement si petit par rapport à cet atôme n'est, matériellement, pas grand chose; il ferait mieux de moins soigner son orgueil et d'étudier un peu plus l'astronomie pour élever ses pensées.

— Oui, conclut Colinette, c'est en effet la bonne aventure qu'il trouverait dans les étoiles, la vraie, la seule... Décidément, je vais étudier l'astronomie...

*Fernand de Vermeuil*

LA T-E-N-S-I-O-N  
SUR LES BAS

se produit en croisant les genoux,  
en vous pliant, vous étirant—  
même en mettant vos chaussures.  
L'élasticité détruite, les fils de  
soie se brisent et des échelles  
destructives commencent.

# ARRETEZ CES ECHELLES

*Conservez l'ELASTICITE\**  
*qui fait DURER les bas*

SAVEZ-VOUS CE QUI CAUSE ces échelles ruineuses?

Les bas neufs sont *élastiques*—ils *obéissent*, ils se tendent, puis se contractent. Mais cette précieuse élasticité détruite, les fils de soie, au lieu de s'étirer, se *rompent* sous la tension. Et alors les échelles commencent!

C'est pourquoi le Lux est fait spécialement pour *conserver* l'élasticité qui fait *durer* les bas les plus délicats.

### *\*La Méthode Lux pour doubler la durée des bas*

Lavez après *CHAQUE* usage—cela ne prend que quelques minutes avec le Lux—moins de temps qu'il n'en faut pour laver votre visage et vos mains. La transpiration dont un bas reste imprégné finit par ronger la soie.

*Ne frottez pas avec un savon en pain.* Cela détruit l'élasticité de la soie, la rend sans vie, apte à se briser et à produire des échelles. Nul frottage avec Lux.

*N'employez pas d'eau trop chaude*—elle change la couleur. Le Lux peut être dissous dans l'eau chaude, mais le savonnage doit être tiède pour le lavage.

*Évitez les savons ordinaires*—en pain, poudre ou flocons. Ils contiennent souvent des alcalis nuisibles rendant la soie inerte, affaiblissant les fils et altérant les couleurs. Rien de tel dans le Lux.

*Lavez ainsi en 2 minutes:*

1. Une cuillerée à thé de Lux pour chaque paire de bas.
2. Pressez les bas dans le doux savonnage tiède de Lux et rincez bien.

*Ce que l'eau n'abîme, le LUX n'abîmera.*

LUX pour les bas—*2 minutes par jour*  
*les gardent comme neufs*

Des Millions  
de femmes trouvent que le Lux  
pour la vaisselle constitue le soin  
de beauté le moins coûteux pour  
les mains. Coûte moins de 1c  
par jour.

**N**ON, mon enfant, non, je ne puis consentir à ce mariage. Jacques Lagrange peut être un garçon intelligent — et je le crois tel puisqu'il est sorti de Centrale dans un bon rang — son manque absolu de fortune m'interdit de te le donner pour mari.

— Mais, enfin, ma tante, ma dot, pour n'être pas considérable, nous permettra tout de même d'équilibrer notre budget jusqu'au jour où Jacques aura, comme ingénieur, une situation suffisante.

— On dit ça. Et puis, la dot dévorée, si la situation n'est pas venue, c'est la gêne, sinon la misère! Non, non, n'insiste pas, je t'en prie. Il n'est pas, d'ailleurs, que Jacques Lagrange au monde...

— C'est mon plus cher ami d'enfance. Je préférerais ne me marier jamais que de ne pas l'épouser!

— Eh! Quand tu resterais vieille fille!... Je n'en suis pas morte, moi.

— N'avez-vous jamais regretté, ma tante... dit lentement Jacqueline.

— Il suffit. Cela ne regarde que moi, fit Mlle Olympe d'un ton péremptoire. Assez sur ce sujet, je te prie.

Et la vieille demoiselle, pour couper court à l'entretien, reprit le tricot qu'elle avait abandonné et se mit à compter ses mailles à mi-voix. Toutefois, Jacqueline qui, tout en s'occupant à un ouvrage de broderie ne la quittait pas des yeux, observa au bout de quelques minutes, que sa tante réprimait avec peine un gros soupir. Et la jeune fille, eut, à cette vue, un imperceptible sourire.

∴

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, le ronronnement d'un moteur d'auto s'arrêta brusquement en face de la grille du jardin. Puis, un coup de sonnette retentit et Gertrude, vieille bonne de Mlle Olympe vint prévenir sa maîtresse qu'un Monsieur âgé demandait si Mademoiselle pouvait le recevoir.

— Comment s'appelle-t-il, ce Monsieur? fit la vieille fille, méfiante.

— Il a refusé de donner son nom, mais il dit comme ça que Mademoiselle sera bien surprise quand elle le verra.

— Je n'aime pas beaucoup recevoir des visiteurs que je n'attends

pas... De quoi a-t-il l'air ce Monsieur?

— Oh! Il "marque" très bien. Et puis son auto est magnifique. Sûr que c'est du monde pour Mademoiselle.

— Eh! bien... faites entrer.

Quelques minutes après, le mystérieux visiteur — un grand vieillard à cheveux blancs, aux yeux d'un bleu limpide, au sourire très doux, s'arrêtait au seuil de la porte du salon et contemplait sans mot dire la vieille demoiselle. Mlle

Olympe le regarda deux secondes sans comprendre, puis s'écria, les yeux dilatés, la poitrine oppressée:

— Vous, Jean!...

— Enfin, vous m'avez reconnu, mon amie, fit le vieillard en s'avancant les mains tendues. Et il ajouta: après une éclipse de trente-cinq ans, c'est assez pardonnable.

— Je vous croyais encore en Amérique?

— J'en suis revenu il y a trois mois. Si je ne suis pas venu vous

voir plus tôt, c'est d'abord, que j'ai été retenu à Paris par la liquidation d'une succursale que j'y avais fondée... C'est ensuite parce que je me demandais quel serait votre accueil...

— Pouviez-vous douter de ma joie à vous revoir? fit Olympe d'une voix que l'émotion assourdissait un peu. Allons, prenez ce fauteuil et contez-moi ce qu'il est advenu de vous depuis de si longues années?

(Suite à la page 41)



## Le Bonheur de Jacqueline

Par Alain Duval

NOUVELLE CANADIENNE

# Trop Tard

Par Réjane d'Arly



**C**ÉCILE, au premier abord, n'a rien qui puisse attirer une attention spéciale, si elle n'est pas frappante, elle n'est pas non plus franchement antipathique. Elle a vingt ans, des traits assez réguliers, une tournure élégante et de belles manières.

Si vous vous arrêtez à causer un instant avec elle, vous ne tarderez pas à noter qu'il y a dans sa voix, une intonation qui vous rappelle, comme le son d'un instrument brisé, son rire sonne faux, un pli amer se dessine au coin de sa bouche, et elle évite votre regard avec soin. Cécile a vingt ans, elle serait charmante, mais elle ne vous plaira pas, ce à quoi elle est d'ailleurs bien indifférente; elle semble vivre dans un autre monde, prêter l'oreille à une voix perceptible pour elle seule. C'est une pauvre désillusionnée... misérables restes d'un frêle esquif terrassé par la tempête.

Depuis plus de deux ans qu'elle est employée au bureau de rédaction de l'un de nos grands quotidiens, de concert avec ses compagnes dactylographes, elle tape, tape tout le long du jour pour le service de messieurs les rédacteurs; à la seule différence que pendant que

Simonne, Rachel et Margot dactylographiaient indifféremment pour l'un ou l'autre de ces messieurs, Cécile, elle, est de service privé, elle est secrétaire du rédacteur en chef de ce journal.

Est-ce une trop grande conscience de ses fonctions particulières qui lui donne cet air grave, qui la garde de se joindre aux autres jeunes filles, dans une légère plaisanterie, d'y aller de son petit potin lorsque

le travail permet une minute de liberté?... Ah non, Cécile n'est pas fière pour deux sous, et sa première place, elle l'échangerait volontiers avec la plus humble copiste, si elle pouvait espérer retrouver, de ce fait, cette légèreté d'esprit, cette paix du coeur qu'elle envie chez ses compagnes parce qu'elle se souvient des beaux jours qu'elle a connus dans ses débuts au bureau. A la rédaction d'un journal, s'il

faut travailler dur à certaines heures, c'est aussi l'endroit par excellence où trouver matière de gaieté pour la détention des nerfs affreusement malmenée lorsqu'il faut que ça marche.

"Que les fatigues physiques sont légères, les petites contrariétés journalières vite oubliées, lorsque la belle gaieté insouciante de la jeunesse règne dans le coeur."

La tête appuyée dans ses mains, le regard voilé, Cécile s'absorbe dans cette réflexion, lorsqu'un murmure discret courant au-dessus des pupitres, une animation particulière des doigts sur les claviers, un battement de son coeur lui révèlent l'entrée du rédacteur en chef. Elle n'a pas levé la tête, mais elle sait qu'il est là, tout près, que peut-être il la fixe du regard, qu'il a deviné son trouble, non, il ne faut pas, — un effort de plus — et c'est avec un sourire qu'elle répond au "Bonjour Mademoiselle" qu'il vient de lui adresser.

C'est un grand jeune homme brun, un beau front largement découvert dénote au premier coup d'oeil la haute intelligence et le travailleur infatigable qui lui ont valu d'arriver au poste de confiance qu'il occupe malgré son jeune âge, trente-cinq ans à peine, des yeux gris et perçants, il a toute la physionomie d'un penseur, mais en plus un nuage de mystère flotte autour de cette personnalité qu'on n'arrive pas à comprendre. Il ne se livre à personne; de sa vie privée, on ne sait rien, sinon qu'il est resté célibataire après avoir eu un amour malheureux. En vain, on avait cherché à en savoir davantage; en désespoir de cause, on ne le questionnait plus; mais il était considéré par tout le personnel du bureau comme une sorte de héros de légende.

"Bonjour monsieur..."

— Qu'est-ce qu'il y a de neuf, ce matin? Volumineux le courrier?...

— Non, pas trop, voyez...

— Très bien, nous commençons immédiatement". Et, l'un dictant, corrigeant, l'autre notant, tapant, ils travaillent activement côte à côte tout comme si leurs pensées intimes étaient à mille lieues l'une de l'autre.

Pourquoi, lorsque Cécile avait été engagée comme dactylographe, dans ce bureau, pourquoi l'avait-il choisie tout de suite pour lui. Cette place revenait de droit à la plus ancienne, pourquoi la dernière rentrée y fut-elle appelée? Cette préférence ne fut pas sans soulever quelques commentaires, mais devant l'irrévocable décision, chacune dut se résigner à son sort. Simonne, Ra-

(Suite à la page 40)

L'ORCHESTRE s'était tu. Maintenant, des voix graves montaient lentement dans la nuit. Elle reconnut les accents étranges du chant des *Bateliers de la Volga*. Dans le jardin, les dîneurs, si bruyants tout à l'heure, étaient devenus silencieux.

— Que c'est beau! Gilbert, murmura Ione qui saisit la main de son compagnon et l'étreignit avec violence.

Le buste droit, la gorge tendue, le visage tourné dans la direction des chanteurs, elle se tenait immobile. A l'extrémité de ses longs cils noirs, deux perles brillaient prêtes à se détacher.

— Ione, ma chérie, fit-il en l'enlaçant doucement, c'est toi qui es belle, bien belle...

Il prononça ces paroles avec une telle faveur admirative, une si grande passion contenue, qu'elle s'arracha à son extase. Reconnaisante, elle voulut lui offrir la caresse de son visage. Elle sourit faiblement. Ses paupières, en s'abaissant, libérèrent quelques larmes qui glissèrent le long des joues...

— Gilbert, mon aimé, il se fait tard. J'ai froid, maintenant. Retrons.

Il l'aida à s'envelopper dans sa cape d'hermine et tous deux gagnèrent la rue.

— A l'hôtel, dit-elle simplement au chauffeur qui attendait.

Il s'installa auprès d'elle dans la voiture, qui démarra et fila rapidement.

— Gilbert, nous sommes arrivés. Quand nous reverrons-nous?

Officier de marine, il devait rejoindre sous peu la base de Toulon. Il proposa à la jeune femme de venir la chercher le lendemain matin. Si le temps était beau, ils iraient faire une longue promenade dans la forêt de Senlis. Elle accepta.

Gilbert ne put trouver le sommeil avant l'aube. Il dormait profondément quand, à neuf heures, la sonnerie du téléphone retentit. Il s'éveilla brusquement et saisit l'appareil qui se trouvait placée à portée de sa main. "Ione est bien matinale, se dit-il, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux." Il porta le récepteur à l'oreille... On lui téléphonait du ministère de la marine: l'escadre de la Méditerranée appareillait le lendemain.

Gilbert s'habilla à la hâte, bondit dans la rue, sauta dans un taxi et se fit conduire à l'hôtel où habitait Ione.

La jeune femme venait de se lever. En le voyant entrer, l'air agité, elle comprit qu'une heure douloureuse avait sonné.

— Tu pars, n'est-ce pas? Tu vas partir? Alors, c'est fini. Bien-



## La Dernière Page

Par Marcel Marter

tôt nous ne vivrons plus que de souvenirs.

— Et d'espérances, ma Ione.

— D'espérances. Oui, peut-être, — et sa voix faiblit.

Mais, elle se ressaisit:

— Mon Gilbert, avant que nous nous quittions, écoute-moi bien. Tu sais quelle place tu tiens dans ma vie depuis le jour que je t'ai rencontré. Il y a déjà six mois de cela, fit-elle avec un sourire amer. Oui, Gilbert, tu es devenu tout pour moi. Avant de te connaître, j'étais une femme comme tant d'autres; maintenant, je suis "ta femme", "ta chose", "ta Ione", comme tu m'appelles. Autrefois, j'aimais les plaisirs faciles, les soupers qui durent jusqu'à l'aube, la danse et les aventures éphémères. Ah! en ai-je eu des admirateurs! J'ai aimé aussi.

Ione parut réfléchir un instant. Elle se dirigea vers un petit secrétaire dont elle fit jouer la serrure. Le meuble ouvert, elle prit dans un tiroir:

— J'ai aimé, Gilbert, avant que tu viennes, et j'ai été aimée. Ces amours, mortes aujourd'hui, j'en ai conservé le souvenir sur ces tablettes. Vois.

Elle lui tendit l'objet qu'elle avait retiré du secrétaire, un petit livre relié de façon curieuse. Un artiste habile en avait orné les plats

d'une mosaïque compliquée faite d'émaux, de parchemin et d'ors. Le dos était en cuir fauve. Un long ruban de soie noir pendait, servant de signet.

— Vois, j'ai consacré à chacun des hommes qui m'ont aimée, à ceux que j'ai aimés, une page de ce livres. Ces feuillets ont été confiés mes joies, mes craintes, mes espoirs, mes déceptions. Voici, fit-elle, en s'efforçant de sourire et caressant, d'une main, la chevelure de Gilbert, voici "le livre de mes amours".

Il interrompit:

— Tu es cruelle, Ione, à cette heure. Pourquoi me rappeler que d'autres avant moi...

Elle négligea de répondre et poursuivit:

— Mon Gilbert est le dernier.

Elle ouvrit le petit volume à la page marquée par le signet.

— La dernière page du livre de mes amours, dit-elle lentement, en appuyant sur chaque syllabe.

Il fut frappé du ton de ces paroles. Son regard rencontra le long ruban de soie noir, puis les yeux douloureux de sa maîtresse.

— Ione fantasque, chasse plutôt ces souvenirs. Mon amour, ne

gaspillons point cette minute... Ma Ione, laisse-moi t'aimer...



Le *Masséna*, battant pavillon de l'amiral commandant en chef, était attendu en rade de Toulon. De retour de sa croisière autour du monde, l'escadre était allée mouiller plus loin, dans le golfe de Juan. Sur la passerelle du cuirassé, un officier allait et venait, en proie à une agitation extrême. Depuis plus d'un mois, Gilbert était sans nouvelles d'Ione. A chaque escale, il avait trouvé un message de la jeune femme; dans sa dernière lettre, reçue à Saïgon, Ione annonçait son prochain départ pour le Midi. Elle avait souffert d'une bronchite et son état de santé, sans inspirer d'inquiétudes, disait-elle, n'était pas satisfaisant. Puis, plus rien...

Lorsqu'une vedette se détacha des flancs du cuirassé, Gilbert n'y put tenir. Il obtint du commandant l'autorisation de prendre place dans le canot. Quelques instants plus tard, il était à terre et courait au téléphone.

Ione? Elle avait bien quitté Paris six semaines auparavant. Elle était allée se reposer dans la villa d'une de ses amies, entre Théoule

(Suite à la page 39)



## Sous les Baumiers de Galaad

Par Myriam Harry

I

**U**n ouragan de feu et de sable balayait l'Arabie Pétrée; il comblait les mares au fond des crevasses granitiques; il incendiait les petites plantes grasses qui vert-de-grisaient les dunes roses des pâturages. Les Bédouins et leurs troupeaux erraient sur les grèves de l'Idumée; quelques hordes traversaient le lit desséché du Jourdain; elles se répandaient sur les plaines fécondes de Sichem; d'autres plus guerrières campaient dans le désert broussailleux de Jéricho, avec l'espoir d'un butin.

Les Beni-Hameidi aussi avaient quitté la stérilité des montagnes de Moab et, contournant la mer d'Asphaltite, ils cheminaient à travers la malédiction des royaumes engloutis vers l'oasis embaumée de Galaad.

Fuyant les effluves de soufre et de bitume qui s'évaporaient de la dépression du sol, les nomades s'élançaient sur la plaine, où des bocages de sycomores et des touffes de thérébinthes propageaient leurs taches d'ombre.

Bientôt les premiers Bédouins, envoyés en éclaireurs, revinrent vers les tribus avec des gestes d'alarme. Ils avaient perçu un autre campe-

ment qu'ils croyaient ennemi; et déjà les Beni-Hameidi distinguaient sur le fond de l'horizon, pareils à de grands oiseaux rasant le sol, des cavaliers aux manteaux flottants.

Les hommes, sans descendre de dressés, se carrèrent autour des femmes et des troupeaux, et dans leur immobilité farouche semblables à un mur hérissé, ils attendaient l'attaque.

Mais vite ils se rassurèrent, car à l'approche des guerriers, ils reconnurent les cheiks des Beni-Schamar, horde amie, qui avait déplié ses tentes à la fontaine de Jéricho. Les hommes, sans descendre de leurs selles, s'embrassèrent, en emmenant leurs pieds dans les étriers mutuels; puis ensemble — les juments hennissant un cri belliqueux — ils partirent au galop pour courir le djerid (fantasia) sur le sable qui poudroyait d'or dans la lumière du couchant.

Un adolescent de la tribu des Schamar, dont les tresses tordues tombaient autour d'un visage noble, aux larges prunelles ardentes et câlines, avait gagné la course; et brandissant sa lance, il revint caracolant autour des femmes qui célébraient la célérité du cheval et la sveltesse de son maître.

Mais soudain il s'arrêta si brusquement, que la jument se renversa sur les jarrets et, frémissante, écarquilla les naseaux. Il avait aperçu, sise sur une chamelle blonde, une jeune fille; et elle lui semblait plus belle qu'une reine sur son trône. Ses jambes demi-nues, subtilement modelées, aux fines chevilles cerclées d'argent, pendaient sur le garrot de la bête; et ses petits pieds aux ongles rougis de henné s'enfonçaient caressants dans le poil roux. L'adolescent n'entendait plus les chansons élogieuses des Bédouines, ni les appels de ses camarades galopant dans la plaine. Il chevauchait comme dans un rêve, à côté de la chamelle blonde, sans oser lever les yeux vers la jeune fille; mais sans cesse il regardait son petit pied et il pensait qu'il serait doux de le sentir s'appuyer sur sa tête. Il aurait aussi voulu le serrer entre ses deux mains et le poser sur ses lèvres qui brûlaient. Un désir âcre, mêlé de langueur, le fit tressaillir sur sa selle; et pour cacher sa pâleur, il ramena son voile sur la figure; puis, enfonçant son talon dentelé de fer dans le flanc du cheval qui gémit, il s'enfuit.

Près de la fontaine il se jeta à terre, et immobile il écoutait les rumeurs de la tribu, qui dressait ses

tentes à la distance d'un jet de pierre. Les chameaux mêlaient leurs beuglements lugubres aux bêlements des moutons, les coups de maillets rebondissaient sourdement sur les pieux; les toiles claquaient et les cordes sifflaient autour des mâts. Puis les femmes et les jeunes filles descendaient à la fontaine; des cruches vides couchées sur la tête; un léger tintement scandait leur marche, et leurs longues manches tailladées en pointes s'accrochaient aux arbustes épineux.

Jehal, les narines enflées, les mains plongées dans l'herbe comme dans une chevelure, les guettait derrière les broussailles.

Brusquement, il se redressa à demi; il avait entendu un pas presque imperceptible; — oui, c'était le sien.

Elle posa sa jarre sous la rigole; et sa robe étroite pincée entre les jambes, elle se penchait en avant avec un mouvement qui dessinait depuis la ligne onduleuse de ses hanches jusqu'à la courbe gracieuse du mollet. L'eau emplissait la cruche, en débordait, ruisselait sur la margelle et se répandait sur les dalles. Et Jehal vit que l'onde s'écoula sous la cambru-

(Suite à la page 22)



Un écrivain public dans les rues de Naples il y a deux ou trois siècles. Pour une rétribution modique, cet homme faisait la correspondance des gens qui ne savaient pas écrire et il devenait ainsi le confident de bien des secrets d'amour.

# Quand l'Imprimerie n'existait pas encore

CHRONIQUE DOCUMENTAIRE

Par Louis Roland

L'ART de l'imprimerie n'a pas toujours existé, il est même d'une origine relativement récente et, comme eût dit la Palisse, quand on ne le connaissait pas on n'y pensait pas, ce que nous pourrions exprimer plus correctement en disant qu'on s'en passait fort bien pour vivre. En serait-il de même aujourd'hui?

La réponse n'est pas douteuse: si l'art de l'imprimerie pouvait disparaître brusquement et d'une manière générale, ce serait sans aucun doute le plus grand bouleversement que subirait l'existence humaine dans ses usages, ses coutumes, ses besoins et son confort par dessus le marché.

Avant l'imprimerie il y eut bien l'écriture, mais elle-même n'a pas toujours existé; l'homme vécut pendant de longues périodes de temps avant de pouvoir exprimer sa pensée par des signes de convention qui la rendirent sensibles aux yeux

comme, de son côté, la parole la rend sensible à l'oreille.

L'écriture fut sans contredit ce qui contribua le plus aux progrès de la civilisation; elle exerça sur la société une influence durable précisément parce qu'elle n'était pas une expression fugitive de la pensée, elle la fixait, la perpétuait et la transmettait à tous les lieux et à tous les temps. Enfin elle mettait la pensée à l'abri des altérations que subit trop souvent la parole en passant de bouche en bouche. L'histoire des peuples nous est inconnue ou bien elle est mêlée de fables jusqu'au moment où l'écriture en a recueilli et perpétué les traditions encore récentes.

Quelques savants — on sait qu'il en est certaines espèces qui ne doutent de rien — font remonter l'origine de l'écriture jusqu'au père Adam; d'autres disent que son inventeur fut Seth, à moins que ce ne fût Enoch ou peut-être Noé; il en est enfin qui attribuent cette invention aux anges. En réalité, il faut renoncer à déterminer l'époque à laquelle on doit rapporter l'invention de l'écriture, mais on a la preuve qu'elle a dû être fort anciennement connue dans certains pays.

L'écriture alphabétique était en effet pratiquée en Arabie dès le temps de Job qui, selon quelques auteurs, était contemporain de Jacob. On pense même que c'est en

ce pays où il avait passé plusieurs années avant sa mission que Moïse apprit l'art de l'écriture alphabétique.

La rareté des matériaux convenables a été longtemps, pour tous les peuples, un obstacle à la propagation de l'écriture. On écrivait sur des colonnes, des obélisques, des monuments, les lois, les actes et les traités; on traça ensuite les caractères sur des briques et les Babyloniens avaient ainsi noté leurs premières observations astronomiques. On employa ensuite des métaux tendres et faciles à graver; le plomb fut tout indiqué pour cet usage. Les anciens savaient réduire ce métal en feuilles très minces et c'est ce qui servit à Rome, avant l'introduction du papyrus, pour consigner tous les actes publics.

A Syracuse, les bulletins de vote étaient écrits sur des feuilles d'olivier; les peuples de la Perse, de l'Inde, de l'Océanie écrivaient aussi

(Suite à la page 34)

# L'Actualité à Travers le Monde

## CANADA

### L'épiscopat canadien appuie la Ligue de la Radio

Un appui prononcé du but de la Ligue Canadienne de la Radio est exprimé par l'Archevêque de Québec, Son Excellence Mgr J.-M.-Rodrigue Villeneuve, O.M.I., dans une lettre au R. P. Marchand, O.M.I., recteur de l'Université d'Ottawa et membre du Conseil de la Ligue Canadienne de la Radio. La Ligue Canadienne de la Radio s'est opposée à une exploitation commerciale de radiodiffusion et a supporté l'opération de radiodiffusion comme un service public national avec des comités de programmes provinciaux sur un système de postes d'étatisation. Un comité de la Chambre des Communes siège à Ottawa pour examiner la question. Le message de l'Archevêque de Québec est comme suit: "L'Archevêque de Québec est vivement saisi de l'influence de la radiodiffusion dans la formation morale des générations modernes. Il a eu l'occasion de s'en convaincre plus vivement encore récemment alors qu'il lui a été donné de se servir de cette merveilleuse invention pour prendre contact avec son nouveau diocèse et qu'il a eu l'écho des sentiments éveillés par ses quelques paroles. Aussi bien approuve-t-il de tout coeur l'objet de la Ligue Canadienne de la Radio, qui s'emploie à maintenir dans les hauteurs de la dignité et de l'art en même temps que de la morale l'usage d'un si puissant moyen d'action sur les masses et que malheureusement le commercialisme risque d'abaisser de plus en plus. Il ne saurait qu'applaudir aux efforts de la Ligue Canadienne de la Radio pour l'amélioration et l'épuration quand il a bien des programmes d'émission."

J.-M.-R. VILLENEUVE  
O.-M.-I.

Archevêque de Québec

Le message de l'Archevêque d'Ottawa est comme suit: "L'Archevêque d'Ottawa souhaite à la Ligue Canadienne de la Radio la réalisation de ses légitimes aspirations, lesquelles sont de voir cette bienvenu invention servir des intérêts du public pour le bien de l'éducation, de la morale, du patriotisme et de l'art au lieu d'être employée principalement comme moyen de réclame commerciale."

## FRANCE

M. Justin Godart, sénateur, ancien ministre de l'Hygiène, vient de suggérer que l'on complète l'article 70 du Code civil pour l'obligation, pour les futurs époux, d'un examen médical. C'est la "grande idée" sociale à la mode dans certains pays.

Au reste, la proposition de loi du sénateur du Rhône sera renvoyée pour examen à la Commission de l'Hygiène et de la Prévoyance sociales, avant d'être soumise au Palais du Luxembourg.

En attendant... M. Justin Godart, avec son affabilité habituelle, nous a déclaré, dans la salle des conférences du Sénat:

— Vous savez, en effet, que la tromperie à l'égard des biens, de

— Pas de mariage sans certificat médical récent, attestant qu'il n'y a aucun symptôme appréciable d'une maladie contagieuse.

Aussi, l'ancien ministre accepte-t-il le système proposé par le docteur Schreiber à la Société française d'Eugénisme, adopté par celle-ci, par le Syndicat des médecins de la Seine et par le Parti social de la Santé publique.

Ce système consiste à subordonner la conclusion du mariage par l'officier de l'état civil à la simple remise, avec les autres pièces exigées, d'un certificat par lequel un médecin attestera que M. X... ou que Mlle X... s'est fait examiner par lui en vue de l'union légitime. Cela paraît encore insuffisant à M. Justin Godart, qui estime que l'on devrait, avant la nuptialité, sou-



La fine fleur de la beauté féminine en Europe. Au premier rang, de gauche à droite, Miss Russie, Miss Allemagne, Miss Angleterre, Miss Belgique, Miss Danemark, Miss Espagne et Miss Amérique-latine. Le prix fut remporté, en Europe, par Miss Danemark.

l'âge, de la qualité, de la profession et de la dignité, n'entraîne point la nullité du mariage. N'en est-il pas de même, hélas! de la dissimulation d'une tare physique ou mentale?

"Ce sont les enfants qui risquent principalement d'être victimes d'une hérédité qui fera leurs corps chétifs et souffrants, leurs intelligences médiocres et perverses."

"Aussi, pour éviter ou restreindre pareilles répercussions douloureuses et injustes pour les individus, dangereuses pour l'avenir de la race, on a proposé l'établissement du certificat médical prénuptial obligatoire."

"Il s'agit d'imposer aux futurs époux de consulter, préalablement à leur union, un médecin."

— Mais quel cas feront les familles de l'avis du docteur?

mettre son corps à un examen compétent. De là naîtrait, dans la conscience de chacun, le souci des responsabilités ignorées.

(Comœdia, Paris)

## AFRIQUE-SUD

Les grandes mines de diamants De Beers sont fermées, suivant un avis officiel qui vient d'être publié à Kimberley.

De Beers fait partie du syndicat sud-africain appelé Diamond Corporation, qui contrôle virtuellement l'industrie mondiale des diamants.

Ce syndicat détient actuellement et finance pour plus de 10,000,000 de dollars de diamants dont ne

veut pas un public déprimé par la crise.

Des milliers d'ouvriers blancs et indigènes sont employés par De Beers dans les mines d'argile bleu où l'on trouve les diamants.

Pour restreindre le chômage, la compagnie, nous dit Reuter, propose de garder le plus grand nombre d'Européens à travail réduit de moitié. La Compagnie De Beers, qui a à sa tête sir Ernest Oppenheimer, a été fondée en 1888 à la colonie du Cap, avec un capital de 10,000,000 de dollars.

Elle a depuis absorbé d'autres sociétés et par des actions et des ramifications se trouve avoir des intérêts dans presque toutes les entreprises semblables d'Afrique et d'ailleurs.

L'affaire est liée à la prospérité mondiale et subit ses fluctuations. Par exemple, pour ce qui est de cette dernière décade, après avoir perdu 689,000 dollars en 1922, elle a rapporté, durant les huit années suivantes, un bénéfice net de 16,000,000 de dollars.

Cependant, en 1930-31, les actionnaires ne reçurent aucun dividende. La crise commençait.

Cet arrêt dans la production du diamant est un rude coup pour le gouvernement de l'Union Sud-Africaine.

Le territoire allemand de l'Afrique du Sud-Ouest, qui fait maintenant partie de l'Union, a apporté pour des millions de livres de diamants, actuellement enfermés dans les coffres-forts du gouvernement.

Ces diamants sont évidemment propriété d'Etat et font partie de l'actif de l'Union.

Un contrat passé avec De Beers régit l'écoulement de ces diamants sur les marchés du monde; mais actuellement il semble que le monde ne veuille plus de diamants.

Hatton Garden, le centre du diamant à Londres, vient de vivre la crise la plus totale qu'on ait jamais connue.

Plusieurs maisons moins importantes ont fermé et d'autres sont en faillite.

"La vente des bagues en diamant, pendentifs et colliers est récemment tombée à 60 pour cent de ce qu'elle était", nous a dit le gérant d'une bijouterie du West End.

Feuilleton du "Samedi"

## DOULEURS ET JOIES

Par EMILE RICHEBOURG

No 18 (Suite)

XXIV

## LA SCENE DU REVEIL

Oh! oui, elle était bien dans sa chambre de jeune fille.

Et la couverture du lit faite au tricot, n'était-ce pas un ouvrage de ces mains?

Elle voyait toutes ces choses, et, comme si on lui eût tout à coup enlevé un bandeau qu'elle avait sur les yeux, elle les reconnaissait.

Mais elle ne retrouvait pas le souvenir, la lumière ne venait pas dissiper l'obscurité du cerveau.

Elle cessa de regarder, resta un instant songeuse, puis laissa échapper un long soupir.

— Je veux me lever, dit-elle, sortant ses jambes hors du lit.

Vivement, Louise lui tendit une paire de bas et des jarrettières.

Elle mit ses bas elle-même et les attacha comme elle en avait l'habitude, au-dessus des genoux. Louise, qui s'était agenouillée, lui mit aux pieds de jolies pantoufles qu'elle reconnut aussi. Alors elle se laissa glisser et se trouva debout sur la descente de lit, Louise l'aida à passer un peignoir de mousseline garni de malines.

Ses longs cheveux dénoués tombant sur ses épaules descendaient jusqu'aux jarrets.

— Maintenant, mademoiselle, dit Louise, vous allez vous mettre à votre toilette.

— Tout à l'heure, répondit-elle.

Elle marcha vers le piano et le regarda longuement, comme si elle eût bien voulu s'assurer que ce n'était pas un autre piano que le sien. Elle prit un cahier de musique, le feuilleta, puis le remit à sa place.

Elle fit ainsi l'inspection de tous les meubles, gardant le silence, ayant l'air de réfléchir.

Elle s'arrêta devant le cheval et examina l'aquarelle en hochant la tête.

Elle parut contente de voir, sur la table, son album de dessins. Elle l'ouvrit et, pendant un instant, s'amusa à regarder quelques-uns des sujets qu'elle avait crayonnés sur les pages de l'album.

Louise, qui l'observait, crut voir, à un moment, un sourire glisser sur ses lèvres.

Elle s'arrêta aussi assez longtemps devant la pensée et les deux statuette de marbre qui ornaient la cheminée.

Elle regardait et examinait tout, semblait heureuse de revoir ces objets qui étaient à elle, leur faisait fête comme à de vieux amis retrouvés.

Tout à coup, ses yeux tombèrent sur le vase de Sèvres et le bouquet de muguet fané. Elle poussa un petit cri où la joie se mêlait à la surprise. Comme tout à l'heure, elle passa à plusieurs reprises ses mains sur son front, puis, toute frémissante, s'approcha du bahut sur le marbre duquel était placé le vase: elle le prit et se mit à contempler les pauvres fleurs mortes. Des larmes mouillaient ses yeux. A la fin, elle eut un mouvement d'impatience et elle replaça le vase sur le bahut.

Son visage avait, maintenant, une expression de douleur profonde.

Hélas! elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour rappeler ses souvenirs et le souvenir ne revenait point.

Elle s'éloigna tristement du bahut et s'arrêta devant la commode dont elle ouvrit, machinalement, le premier tiroir.

Cette fois, il y eut évidemment en elle une clarté, un souvenir, car, sans hésiter, elle prit et ouvrit la boîte en écaille dans laquelle elle avait enfermé la rose que M. Levasseur lui

avait offerte lors de sa première visite au chalet du bois.

— Elle se souvient, se dit Louise, palpitante d'émotion.

Oui, Valentine s'était souvenue qu'elle avait mis une fleur dans la boîte d'écaille, mais elle ne se rappelait pas autre chose. Ah! si elle avait pu se souvenir que c'était M. et madame Levasseur, ses amis du chalet du bois, qui lui avaient donné le bouquet de muguet et la rose! Mais non. Déjà, hélas! la clarté qui s'était faite en elle s'éteignait.

De nouvelles larmes lui vinrent aux yeux, elle secoua la tête et remit la boîte dans le tiroir.

— Ma pauvre chère maîtresse! soupira Louise.

Il eut un moment de silence, après lequel, maîtrisant son émotion, Louise reprit la parole:

— Mademoiselle Valentine...

— Pourquoi m'appelez-vous Valentine? interrompit la jeune fille.

— Mais parce que c'est votre nom; n'êtes-vous pas mademoiselle Valentine de Carmeille, la belle Valentine?

— Valentine de Carmeille, la belle Valentine! répéta la malade.

Après une pause, elle reprit:

— Oui, c'est vrai, je suis mademoiselle de Carmeille, la belle Valentine.

— Tenez, mademoiselle, dit Louise, la plaçant devant une glace, regardez-vous dans ce miroir; n'est-ce pas que vous êtes bien belle? Ah! c'est avec raison que les ouvriers de la filature et tout le monde à Troyes vous appellent la belle Valentine...

La jeune fille resta un moment silencieuse, regardant son visage dans la glace, puis, murmura:

— Valentine de Carmeille!... C'est moi, je me reconnais!

— Maintenant, ma chère maîtresse, dit Louise, il faut vous mettre à votre toilette et bien

vite; si vous ne vous dépêchez pas, vous ne serez pas habillée pour onze heures. Votre mère, madame de Carmeille est déjà au salon où elle vous attend; vous devez être près d'elle pour recevoir les invités. Que je vous dise, mademoiselle, vous aurez aujourd'hui le plaisir de voir M. Georges Vibert; il est à Troyes depuis hier et il viendra passer la journée entière à la Maison-Blanche.

Valentine écoutait avec une attention de plus en plus soutenue.

— Dame, continua Louise, prenant un air joyeux, aujourd'hui dimanche c'est grande fête pour tout le monde à la villa de Carmeille. Tenez, mademoiselle, je crois bien que M. Georges Vibert est venu tout exprès pour assister à la demande de votre main, qui va être faite aujourd'hui à votre père et à votre mère par la mère de votre amoureux, madame Lincoln; cela se comprend, mademoiselle, M. Georges Vibert aime tant son ami, M. James Lincoln!

Valentine était haletante; éperdue, effarée, les yeux pleins de flammes, elle saisit violemment le bras de Louise.

— Qu'est-ce que tu dis? s'écria-t-elle.

— Comment, fit la gouvernante, jouant l'étonnement, est-ce que mademoiselle Valentine ne se rappelle pas que M. James Lincoln et sa mère viennent aujourd'hui à la Maison-Blanche pour la demande en mariage?

La jeune fille fut prise d'une sorte de tremblement nerveux et porta ses deux mains à son front.

— James Lincoln, James Lincoln! prononça-t-elle à mi-voix; mais oui, je me souviens, c'est aujourd'hui qu'il doit venir avec sa mère.

Elle se redressa, l'oeil ardent, la figure animée.

— Ah! il faut que je m'habille bien vite, dit-elle; pour James et sa mère, je veux être belle!

Et, suivie de Louise, elle entra précipitamment dans le cabinet de toilette.

## XXV

## LES ROLES

A onze heures, Valentine était habillée et prête à descendre au salon.

— Voyez-vous dans cette glace, mademoiselle, lui dit Louise; eh bien ! êtes-vous satisfaite ? Vous trouvez-vous bien ainsi ?

— Oui, je suis bien, répondit-elle.

Et elle se mirait insouciant, inconsciente aussi, et cependant souriait à son image.

— Comme toujours, reprit Louise, on trouvera mademoiselle de Carmeille ravissante, et plus que jamais on vous appellera la belle Valentine. Devant vous, la mère de M. James, qui ne vous connaît pas encore, sera en extase.

La jeune fille paraissait toujours étonnée chaque fois qu'un nom dont elle avait perdu le souvenir venait brusquement frapper ses oreilles. Mais, pensive, le front rêveur, elle avait toujours l'air de chercher quelque chose en elle-même.

« Ce que je veux, ce ne sont pas des demi-clartés, c'est un flamboiement » avait dit le docteur Chauvret.

Mais la pauvre malade n'avait que de très courts instants de lucidité; la lueur disparaissait et la jeune fille retombait aussitôt dans la nuit.

La tâche de Louise était remplie; certes, elle avait admirablement joué son rôle; mais elle n'était que médiocrement satisfaite des résultats obtenus; elle aurait voulu le succès, le succès complet, le triomphe!

Enfin elle avait fait pour sa part tout ce qu'elle pouvait.

Elle ouvrit la porte de la chambre, qui donnait sur un couloir conduisant à l'escalier, puis agita le cordon d'une sonnette.

C'était le troisième coup de sonnette qu'elle faisait entendre au rez-de-chaussée, dans le salon.

Le premier avait averti le docteur, M. et madame de Car-

meille que la jeune fille venait de se lever.

Le deuxième, dont le bruit s'était prolongé, avait annoncé que tout allait bien et que Valentine se mettait à sa toilette.

Enfin, le troisième prévenait ceux qui attendaient, que la jeune fille, habillée, allait sortir de sa chambre.

Nos trois personnages se dressèrent comme mus par un ressort; M. Chauvret, toujours calme, cachait avec soin ses perplexités.

Ils échangèrent entre eux de rapides regards.

— Voici le moment de la terrible épreuve, dit M. de Carmeille.

— Oui, répondit M. Chauvret.

Dans un instant, Valentine entrera dans ce salon, continuait-il et c'est ici qu'elle doit recouvrer la raison. Du courage, madame; encore une fois, soyez forte. Pas de larmes, montrez à la pauvre enfant un visage joyeux, ayez constamment le sourire sur les lèvres.

Elle hésite peut-être à descendre, appelez-la; moi, je me retire dans la pièce à côté et ne me montrerai que quand je jugerai le moment opportun; mais j'aurai l'oreille attentive, j'entendrai tout.

— Mon cher docteur, j'espère que vous serez content de moi, répondit madame de Carmeille.

Elle respira avec force, puis ouvrit la porte du salon, s'avança dans le vestibule jusqu'au pied de l'escalier et appela:

— Valentine, Valentine, il est onze heures et tu dois être habillée; allons, viens, descends vite, ton père et moi nous t'attendons!

La jeune fille eut un haut-le-corps. Elle avait entendu et probablement reconnu la voix.

— Mademoiselle Valentine, dit Louise, c'est madame de Carmeille, c'est votre mère qui vous appelle.

— Oui, répondit-elle, j'ai entendu et je descends.

Sortant aussitôt de sa chambre, elle marcha vers l'escalier.

— Madame, cria Louise, mademoiselle Valentine descend.

Madame de Carmeille rentra dans le salon dont elle laissa la porte à deux battants toute grande ouverte.

— Je tremble, dit-elle à son mari.

— Je tremble aussi, mais nous devons vaincre notre émotion, paraître gais, avoir le sourire sur les lèvres.

Ils se serrèrent la main.

— Courage et espoir, dit Armand.

— Courage et espoir, répéta Hélène.

Ils entendaient le bruit léger que faisait Valentine, descendant l'escalier.

Dans le vestibule, elle s'arrêta, eut dans les yeux comme un éclair de plaisir, et, les unes après les autres, regarda les statues et les peintures.

De même que dans la chambre qu'elle venait de quitter, elle se voyait à la villa de la Maison-Blanche. Elle posa sa main sur le bras d'une Niobé de marbre et un sourire doux et triste effleura ses lèvres.

Craintive, d'un pas hésitant, ayant peur de faire du bruit, s'effarouchant du froufrou de sa robe, elle entra dans le salon.

M. et madame de Carmeille étaient debout, l'un près de l'autre; tous deux étaient souriants, mais avaient la poitrine oppressée.

— Bonjour ma chérie, dit le mari.

— Bonjour ma fille, dit Hélène.

Le premier mouvement de Valentine avait été de se jeter dans les bras de l'un ou de l'autre; mais un tremblement l'avait saisie et elle s'était arrêtée interdite, comme confuse, et n'osant plus avancer.

— Valentine, qu'as-tu donc ? lui dit M. de Carmeille, pourquoi n'offres-tu pas ton front, comme d'habitude, aux baisers de ta mère et de ton père ?

La jeune fille, toute palpitante, tenait ses deux mains fortement appuyées sur son cœur.

— Mon Dieu, ô mon Dieu ! fit-elle.

— Valentine, reprit M. de Carmeille, pourquoi nous regardes-tu ainsi avec de grands yeux étonnés ? En vérité on dirait que tu ne reconnais plus ta mère et ton père.

La jeune fille ne répondit pas, mais l'expression de sa physiologie révélait son agitation intérieure.

M. de Carmeille continua :

— Valentine, ma chérie, tu as quelque chose ; de grâce, dis-nous ce qui se passe en toi.

— Ah ! je ne sais pas ! je ne sais pas ! s'écria-t-elle avec un accent déchirant.

Madame de Carmeille ne put plus se contenir.

— Valentine, mon enfant, ma fille adorée ! exclama-t-elle en s'avançant les bras ouverts,

viens, viens sur mon cœur, viens confier ta peine à ta mère, et si tu as besoin de pleurer nous pleurerons toutes les deux.

La pauvre enfant jeta un cri, un sanglot s'échappa de sa poitrine et elle se précipita dans les bras de madame de Carmeille, qui l'étreignit et la pressa fortement contre son cœur.

— Ah ! maman, maman ! disait Valentine, sentant sur son front et ses joues les doux baisers de madame de Carmeille.

Des bras d'Hélène elle passa dans ceux d'Armand.

— Valentine, ma mignonne, mon cher trésor, disait M. de Carmeille en l'embrassant, tu nous aimes, tu nous aimes bien, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, je vous aime, répondit-elle tout bas.

Il semblait qu'elle eût peur de parler haut, d'entendre le son de sa voix.

Elle se laissait embrasser, mais ne rendait aucun des baisers qu'on lui donnait.

M. de Carmeille la fit asseoir sur un canapé et lui et Hélène se placèrent à ses côtés; ils tenaient chacun une de ses mains.

Pendant un instant, son regard erra autour du salon, s'arrêtant un peu plus longtemps sur certains tableaux que sur les autres objets; elle reconnaissait tout, on le voyait, et elle pouvait croire que, réellement, elle se trouvait dans le salon de la villa de la Maison-Blanche.

Mais, hélas ! ce n'était pas assez pour réveiller tous ses souvenirs ; ce n'était pas assez qu'elle fût entre M. et madame de Carmeille, qu'elle sentit leurs mains presser les siennes pour que la lumière se fit complètement et dissipât l'obscurité de son cerveau.

Elle cessa de regarder, laissa aller sa tête languissante sur l'épaule de M. de Carmeille et redevint songeuse.

— Valentine, tu ne nous parles pas, n'as-tu donc rien à nous dire ? demanda madame de Carmeille.

Elle fit un mouvement et poussa un long soupir. Ce fut tout.

— Notre chère enfant réfléchit, reprit M. de Carmeille, et, comme nous, elle attend l'arrivée de madame Lincoln et de James, son fiancé. Tu sais, Valentine, que je devais aller moi-même les chercher à la gare de Troyes ; mais j'ai été trop occupé ce matin, des lettres à écrire, plusieurs visites; j'ai dû envoyer Nicolas.

On peut dire généralement avec certitude que quand un enfant est pâle, maladif, faible et sans sommeil, que la cause est due aux vers. Ces parasites rongent l'estomac et les intestins, causant de sérieux désordres à la digestion et empêchant l'enfant de profiter de sa nourriture. Miller's Worm Powders, en détruisant les vers, corrigent ces défauts de digestion et restaurent les organes dans leur état de santé.

Valentine, tu ne sais pas encore, à moins que Louise ne te l'ait dit, que nous allons avoir, aujourd'hui, le plaisir de voir Georges Vibert ; il s'est invité lui-même à passer la journée avec nous, et je suis surpris qu'il ne soit pas déjà ici.

Son ami James Lincoln a dû le prévenir que madame Lincoln et lui passeraient cette journée à la Maison-Blanche et il a voulu nous être agréable en assistant à notre petite fête de famille. Georges Vibert est un ami sûr et dévoué que nous pouvons accepter dans notre intimité.

Enfin, ma chérie, c'est aujourd'hui que madame Lincoln va nous faire, pour son fils, la demande de ta main. Tu attendais cette démarche officielle avec impatience et c'est sans doute la satisfaction, la joie que tu éprouves qui te rendent ainsi songeuse.

Va, je n'hésite pas à te donner James Lincoln pour époux. D'ailleurs vous vous aimez. Ce que je pense de ce jeune homme, je te l'ai dit ; c'est une bonne et riche nature ; ta mère et moi nous l'avons en haute estime et nous l'aimons comme si, déjà, il était notre fils. Nous t'avons laissée libre de choisir ton mari ; parmi ceux qui aspiraient au bonheur de t'épouser, c'est James Lincoln que tu as choisi, c'est James Lincoln qui a su se faire aimer de Valentine de Carmeille, c'est James Lincoln que tu veux pour mari.

Eh bien, oui, ma chérie, tu seras la femme de James Lincoln ; il t'aime, il fera de toi la plus heureuse des femmes. Oh ! te voir heureuse, mais c'est ce que nous voulons, ce que nous avons toujours voulu !

La jeune fille écoutait, bouleversée, l'œil brillant, respirant avec effort ; ses lèvres frémissaient et par instants son visage avait des crispations nerveuses ; mais comme si on lui eût parlé dans une langue inconnue, il semblait qu'elle ne comprit pas et qu'elle prêtât plutôt l'oreille à des voix mystérieuses qui parlaient en elle.

— Ecoute, Valentine, dit madame de Carmeille, dès demain, nous nous occuperons des préparatifs de ton mariage ; nous irons à Paris toutes les deux pour acheter les étoffes de soie, les dentelles et les diverses autres choses qui doivent compléter ton trousseau de mariée. Je tiens à ce que tes robes soient

faites par la plus grande couturière de Paris.

Quand on se marie, ma chère Valentine, il faut que tout soit en rapport avec la position et la fortune que l'on a. Je veux que tu sois superbe. Il te faudra tout de suite quatre robes : d'abord ta robe blanche de mariée ; une toilette de soirée pour le bal ; la robe du lendemain de nocces, et, enfin, un costume pour faire tes visites.

Quant aux bijoux, ma chérie, c'est ton père qui les achètera.

Madame de Carmeille, pas plus que son mari, ne parvint à tirer la jeune fille de son espèce de torpeur ; elle s'obstinait à rester silencieuse.

Armand et Hélène avaient, l'un après l'autre, captivé l'attention de Valentine, mais sans

— Alors, monsieur, répliqua Georges, vous et ces dames voulez bien m'excuser de la liberté que j'ai prise, liberté qui pouvait être de l'indiscrétion ?

— Mon cher Georges, madame de Carmeille, Valentine et moi, nous vous remercions de tout coeur de cette nouvelle marque d'amitié que vous nous donnez. Aujourd'hui, nous serons tout à fait en famille ; ami de James Lincoln et le nôtre, vous êtes de la famille.

— M. de Carmeille continue à me traiter en enfant gâté, dit Georges en souriant.

Il fit quelques pas et se trouva devant madame de Carmeille et Valentine qui s'étaient levées. Il jeta un long regard sur la jeune fille, puis s'inclina respectueusement.

— Asseyez-vous, Georges, dit M. de Carmeille, lui montrant un fauteuil.

— Madame Lincoln et James parurent. Tous deux étaient très pâles ; le regard du jeune homme et l'expression de sa physionomie trahissaient son agitation intérieure, ses angoisses ; madame Lincoln avait l'air embarrassé, inquiet, craintif.

C'est que madame Lincoln allait revoir pour la première fois madame de Carmeille, depuis le jour où celle-ci s'était présentée chez elle, armée d'un revolver, avec l'intention de la tuer pour venger son honneur d'épouse outragée.

Du reste, disons-le, madame de Carmeille n'était pas moins émue que son ancienne rivale.

Le regard de James, plongeant dans le salon, chercha Valentine. Il la vit sur le canapé. Elle avait les yeux ardents, fixés sur lui. Il chancela comme pris de vertige et crut qu'il allait tomber. Heureusement, il se remit aussitôt et parvint à se raidir contre son émotion.

Après avoir serré silencieusement la main de madame Lincoln, M. de Carmeille embrassa son fils.

— Rien encore, lui dit-il tout bas, mais courage, pas de défaillance.

Le jeune homme répondit par un profond soupir.

Madame Lincoln avait fait un pas vers madame de Carmeille, puis s'était arrêtée, n'osant plus avancer. Hélène devina ce qui se passait dans l'âme de la mère de James et ce fut elle qui s'approcha de Léontine.

— Madame, dit-elle d'une voix douce et affectueuse, je me suis fait une promesse à moi-même ; pour que je puisse tenir cette promesse que je me suis faite, il faut que vous me laissiez vous embrasser.

— Ah ! madame, madame ! fit Léontine ayant peine à retenir ses larmes.

Les deux femmes s'embrassèrent.

Et Hélène dit à l'oreille de Léontine :

— J'ai tout oublié, oubliez aussi !

Puis, lui montrant James et Valentine :

— Pour nous, ajouta-t-elle, voilà le présent, et, espérons-le, l'avenir.

— Espérons ! répondit madame Lincoln.

Tous étaient dans le salon.

## Encore plus beau que "Douleurs et Joies" !

C'est ce qu'on peut dire du prochain  
feuilleton qui commence dans

### Le Samedi

du 23 AVRIL

## L'Amour Sauveur

par Jacques Bienne

que rien parût l'intéresser sérieusement.

C'était toujours des demi-clartés qui, passaient rapides comme un éclair dans la nuit.

Tout à coup, un jeune homme, très élégamment vêtu et tenant son chapeau à la main, parut à l'entrée du salon.

— Ah ! Georges Vibert ! s'écria M. de Carmeille en se levant.

La main tendue, il s'avança vers le jeune homme.

Après la poignée de mains, M. de Carmeille dit :

— Soyez le bienvenu, mon ami ; je vous ai annoncé à madame de Carmeille et à Valentine et nous vous attendions avec impatience, car il y a plus d'une heure que vous devriez être à la Maison-Blanche.

Madame de Carmeille rendit le salut. Valentine resta raide, comme glacée, les yeux fixés sur le jeune homme.

— Eh bien, Valentine, fit madame de Carmeille, tu ne dis rien à notre ami Georges Vibert.

La jeune fille eut un haut-le-corps, et, machinalement, tendit sa main à l'ami de James, qui la pressa doucement.

Sans avoir prononcé un mot, toujours absorbée dans son rêve, Valentine reprit sa place sur le canapé.

Du regard, Georges interrogea M. de Carmeille. Celui-ci ébaucha un sourire et dit :

— Attendons.

Le jeune homme se détourna pour essayer furtivement une larme.

M. de Carmeille prit la main de Valentine, l'aida à se lever et, l'amenant devant la mère de James :

— Madame Lincoln, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Valentine de Carmeille, ma fille.

Valentine qui, maintenant, regardait la mère comme elle avait regardé le fils, salua par un petit mouvement de tête.

— Mademoiselle Valentine, dit madame Lincoln, qui ne pouvait se laisser d'admirer la jeune fille, voulez-vous permettre à la mère de James de vous embrasser.

La malade tressaillit, resta un instant comme étourdie, puis tendit son front, sur lequel madame Lincoln mit un baiser.

Alors M. de Carmeille fit faire un mouvement à la jeune fille, et elle se trouva en face de James.

— Mes enfants, dit M. de Carmeille, depuis huit jours vous êtes fiancés et bientôt vous serez unis ; allons, James, vous pouvez embrasser Valentine de Carmeille, votre future femme.

— Mon Dieu, mon Dieu, mais c'est donc vrai ! murmura la jeune fille se parlant à elle-même et sous le coup d'une émotion extraordinaire.

Les lèvres du jeune homme touchèrent ses joues.

Elle poussa un cri, devint blanche comme un lys et ses yeux se fermèrent.

M. de Carmeille crut qu'elle allait perdre connaissance ; il la prit dans ses bras pour la soutenir. Mais elle se redressa et se dégagea par un mouvement brusque. Pendant un instant encore elle resta en face de James, l'enveloppant de son regard ; tout à coup, son corps fut secoué violemment, comme si elle eût subi un choc électrique, puis, lentement, une main sur son cœur, elle recula.

Tous les yeux étaient fixés sur elle. On était haletant, on ne respirait plus, les cœurs cessaient de battre. Le silence était profond. Dans la pièce voisine, derrière la porte, M. Chauvret frissonnait et sentait son sang se figer dans ses veines.

C'est que, pour lui, comme pour les autres, tout l'espoir était contenu dans ce moment ; c'était la dernière épreuve, la grande épreuve, l'épreuve décisive.

La lumière allait-elle jaillir et dissiper les ténèbres ?

Un soupir s'échappa de la poitrine de la jeune fille, ses yeux se remplirent de larmes et aussitôt elle éclata en sanglots.

Elle avait reculé jusqu'au canapé, sur lequel elle se laissa tomber lourdement.

— Valentine, Valentine ! cria M. de Carmeille.

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu.

Elle prit sa tête dans ses mains, et les coudes sur ses genoux, elle resta immobile, absorbée en elle-même.

M. de Carmeille. l'œil sombre, farouche, se frappait la poitrine avec une sorte de fureur.

Les autres échangeaient des regards douloureux.

Que faire, maintenant, que faire ?

Un éclair d'intelligence avait éclairé le regard de la pauvre Valentine ; un instant on avait cru au réveil de sa raison. On s'était trompé !

Madame de Carmeille et madame Lincoln s'assirent aux côtés de la jeune fille ; à genoux devant elle, James pleurait.

Appuyé contre un meuble, la tête inclinée sur sa poitrine, Georges Vibert se livrait à d'amères réflexions philosophiques.

M. de Carmeille se promenait à grands pas ; il semblait découragé et prêt à s'abandonner à sa douleur, à son désespoir. De temps à autre, il jetait un regard sur le groupe formé par Valentine, James et les deux femmes, laissait échapper une plainte sourde, et reprenait sa marche agitée, fiévreuse, tournant autour du salon ainsi que le lion d'une ménagerie devant les barreaux de fer de sa prison.

Vainement madame de Carmeille et madame Lincoln adressaient de tendres paroles à la jeune fille ; impossible de la faire sortir de son mutisme et de son effrayante immobilité.

Il semblait qu'elle eût été subitement frappée d'insensibilité. Mais, alors, c'était une aggravation du mal.

Que devait-on penser ? Toutes les espérances du docteur Chauvret étaient-elles déçues ? N'avait-on plus qu'à verser des larmes et à se livrer au désespoir ?

Hélas ! on avait eu confiance en la science du docteur et plus encore confiance en Dieu, et la science était impuissante, et Dieu ne faisait rien ; il semblait avoir abandonné, complètement, la pauvre insensée ?

Si la maladie était incurable, c'était l'anéantissement de tout, c'était pour tous la douleur éternelle.

M. Chauvret, lui aussi, était inquiet et fort perplexe. Il entra doucement la porte derrière laquelle il se tenait caché, avança la tête et jeta un long regard sur la jeune fille.

M. de Carmeille et les deux femmes l'interrogèrent du regard avec anxiété.

— Ne désespérez pas, dit-il, mais laissez-la, ne lui parlez plus ; qu'un profond silence règne autour d'elle.

## XXVI

### LES COMMOTIONS

Dieu avait-il donc réellement abandonné la pauvre Valentine ? Non.

D'une façon aussi éclatante qu'inattendue, il allait une fois de plus manifester sa toute puissance.

M. de Carmeille s'était assis. James avait séché ses larmes. Le silence s'était fait et l'on aurait pu entendre le vol d'une mouche.

Tout à coup, Louise, effarée, pâle comme une morte, ayant la terreur peinte sur le visage, se précipita dans le salon.

D'un bond, M. de Carmeille se dressa sur ses jambes.

— Louise, qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Monsieur, madame, répondit la gouvernante d'une voix étranglée, c'est mademoiselle de Nangis.

— Hein, mademoiselle de Nangis ? Que voulez-vous dire, Louise ? Expliquez-vous !

— Je l'ai vue, monsieur.

— Où ? Quand ?

— Tout à l'heure ; elle vient ici, monsieur...

— Ah ! tenez, tenez, la voilà !

Mademoiselle de Nangis venait de pénétrer dans le vestibule.

M. de Carmeille s'élança hors du salon et se plaça devant la vieille fille, pour l'empêcher d'avancer.

Mademoiselle de Nangis, lui dit-il d'une voix grave et sévère, que venez-vous faire ici, que voulez-vous ?

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il, dit Arthémise d'un ton guttural en faisant le signe de la croix.

— Oh ! fit M. de Carmeille.

Et, stupéfié, effrayé, il recula, ne songeant plus à barrer le passage à la vieille demoiselle.

Elle entra dans le salon.

Madame de Carmeille et madame Lincoln, Louise, James et Georges, tous debout, s'étaient groupés devant Valentine, la cachant ainsi au regard de mademoiselle de Nangis.

La vieille fille s'avança lentement et s'arrêta devant le groupe.

— Ah ! fit-elle, vous voilà tous réunis, j'en suis contente. Voilà M. James Lincoln et son ami Georges Vibert ; vous, madame, continua-t-elle, s'adressant à la mère de James, je vous reconnais, bien que je ne vous aie vue qu'une seule fois, vous êtes madame Lincoln.

Elle fit un grand signe de croix et continua :

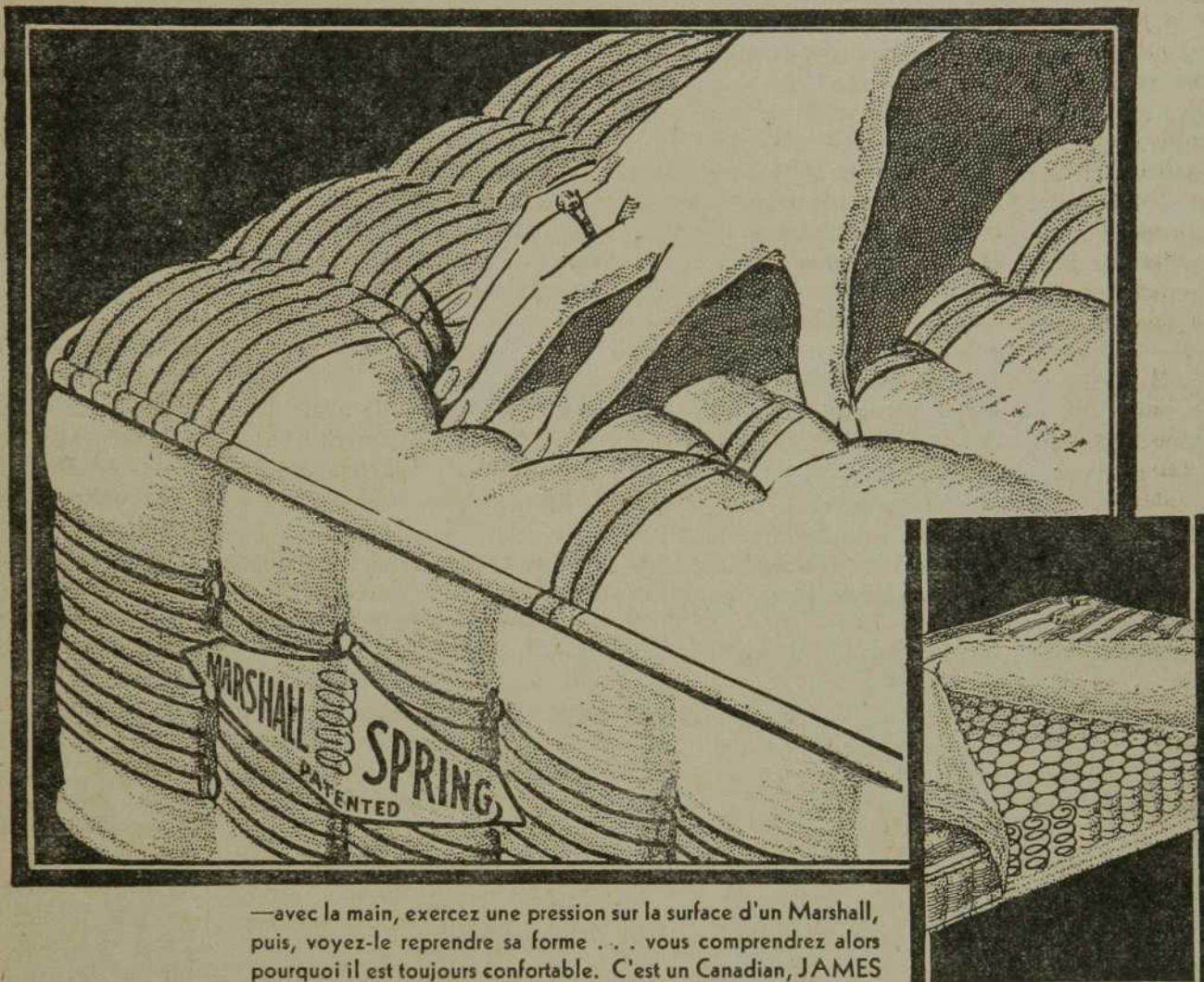
— C'est Dieu qui m'a ordonné de venir ici, et j'ai obéi à l'ordre de Dieu.

Approchez-vous, monsieur de Carmeille, et placez-vous là, à côté de votre chère Hélène, afin qu'Arthémise de Nangis soit devant vous tous, ainsi qu'une coupable doit être devant ses juges.

Messieurs et mesdames, envieuse, jalouse, haineuse, j'ai été pendant toute ma vie une méchante femme ; j'ai peut-être fait un peu de bien par ostentation, par vanité, mais j'ai fait du mal, beaucoup de mal, éprouvant du plaisir, de la joie à faire souffrir les autres.

Vous, madame de Carmeille, j'avais l'air de vous aimer, et j'étais votre ennemie ; jalouse de votre beauté, de votre bonheur, je vous haïssais, et j'ai constamment cherché à troubler votre repos, à détruire votre bonheur ; madame de Carmeille, vous êtes la femme que j'ai fait le plus souffrir, parce que vous étiez la femme dont j'étais le plus jalouse. Vous, monsieur de Carmeille, vous avez souffert des souffrances de votre femme et de la divulgation d'un secret que vous croyiez bien caché. Quant à vous, madame Lincoln, vous n'avez pas oublié la visite que vous a faite madame de Carmeille, lorsque vous demeuriez à Paris, rue de Madrid ; c'est moi qui avais excité contre vous la jalousie de madame de Carmeille.

# Palpez l'élastique souplesse de centaines de minuscules RESSORTS



—avec la main, exercez une pression sur la surface d'un Marshall, puis, voyez-le reprendre sa forme . . . vous comprendrez alors pourquoi il est toujours confortable. C'est un Canadien, JAMES MARSHALL, qui est l'inventeur du Matelas à RESSORTS Marshall, dont les centaines de petits ressorts procurent au dormeur un bien-être exceptionnel et épousent parfaitement la forme du corps.

Cette invention date de trente et un ans et la popularité du Matelas à Ressorts Marshall n'a pas diminué depuis lors. Il est INCOMPARABLE.

Son prix convient à toutes les bourses. Examinez, chez votre fournisseur, le Matelas à RESSORTS Marshall. Il a apporté à des millions de personnes un sommeil réparateur.

"Sleepmaker": \$19.50; Spécial: \$28.00; Premier: \$32.50  
"Regal": \$38.50 (capitoné coton) et \$52.50 (capitoné crin)

## Matelas à Ressorts MARSHALL

Aujourd'hui et depuis trente et un ans — les plus confortables

Après une pause, elle poursuivait :

— Monsieur James Lincoln, j'ai été aussi votre ennemie ; mais vous aviez en mon neveu, le baron de Canonge, un ennemi autrement terrible ; c'est le baron de Canonge qui a armé la main du misérable qui a tenté de vous assassiner.

Chez ceux qui écoutaient il y eut un vif mouvement de surprise mêlé d'indignation et d'horreur.

— Mademoiselle de Nangis, dit James d'une voix lente et grave, je savais que M. de Canonge, votre neveu, en voulait à mes jours et qu'il a voulu me faire assassiner ; je le savais, mademoiselle ; j'aurais pu dénoncer M. de Canonge au juge d'instruction, et cependant j'ai gardé le silence. Je ne suis pas un dénonciateur et je laisse aux lâches le triste plaisir de se venger.

— Monsieur James Lincoln, une femme a pris entre ses mains votre vengeance, et cette femme, c'est moi !... J'ai ordonné au baron de Canonge de se suicider, et le baron de Canonge, préférant la mort à la flétrissure publique, à l'ignominie, s'est empoisonné il y a une heure, à Luerna, dans une chambre d'hôtel, au moment où des agents de police et des gendarmes venaient pour l'arrêter. Le baron de Canonge est mort parce que je n'ai pas voulu, moi, Arthémise de Nangis, que le baron de Canonge allât au baignoir ! Il s'est fait justice lui-même, il échappe au jugement des hommes, c'est à Dieu qu'il rendra compte de son crime !

Elle fit un nouveau signe de croix et se laissa tomber sur ses genoux.

— Messieurs et mesdames, reprit-elle, je suis venue ici pour m'humilier devant vous et vous demander pardon de tout le mal que j'ai fait dans ma vie à vous et aux autres.

Pardon, pardon !... Oh ! pardonnez-moi pour que Dieu, à son tour, puisse me pardonner !

— Mademoiselle de Nangis, dit M. de Carmeille d'un ton so-

lennel, vous êtes pardonnée !

La vieille fille se courba, trois fois son front frappa le parquet, et elle murmura :

« Notre père, qui êtes au ciel, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; ne nous laissez point succomber à la tentation et délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

Elle se signa, se releva, et, quand elle fut debout, elle se mit à faire, sans discontinuer, de nombreux signes de croix.

Quand il avait entendu Louise annoncer l'arrivée à la villa de mademoiselle de Nangis, le docteur Chauvret était entré brusquement dans le salon avec l'intention d'éconduire la visiteuse et, au besoin, d'employer la force pour la mettre dehors.

Mais, ayant jeté un regard sur Valentine, il s'était aussitôt arrêté, ne voulant plus interdire l'entrée du salon à la vieille fille.

Dès que le son de la voix de mademoiselle de Nangis était arrivé à l'oreille de Valentine, elle avait éprouvé dans tout son être une commotion violente ; sa tête s'était redressée, et l'œil clair, brillant, éveillé, elle écoutait, attentive.

Elle ne voyait pas le docteur qui, à l'écart et un peu en arrière, observait ses mouvements et étudiait l'expression de son regard et de sa physionomie.

Plus de tremblements nerveux, d'agitation fébrile, les lèvres n'étaient plus frémissantes ; le visage calme, reposé, épanoui, n'avait plus de contractions musculaires ; en elle, enfin, plus rien de tourmenté.

Une douce lumière éclairait les yeux, et sur le front pur il y avait quelque chose de rayonnant.

Et, quand une lueur plus vive s'échappait du regard, le docteur se disait :

— Cette fois, voilà bien l'éclair de l'intelligence, la clarté qui éclaire l'esprit et anime la pensée !

Et, dans l'expression de la physionomie, M. Chauvret voyait en même temps de l'étonnement et du ravissement.

Tout cela n'indiquait-il pas la rentrée en possession des facultés intellectuelles, le réveil de la raison ?

M. Chauvret ne pouvait pas s'y tromper ; oui, c'était la guérison.

Et ce que Louise, M. de Carmeille, madame de Carmeille,

Georges Vibert et James lui-même n'avait pu faire, c'est mademoiselle de Nangis qui l'obtenait sans le savoir, à son insu ; c'est cette vieille fille qui produisait l'effet attendu, la commotion, le choc faisant jaillir la lumière, dissipant les ténèbres.

Pourquoi cela ? Mystère !

Mais qu'importe, M. Chauvret constatait le fait et n'avait qu'à se réjouir du résultat ; une joie immense inondait son cœur.

Il n'était pas seul à s'apercevoir du changement qui s'opérait chez Valentine ; M. de Carmeille, James et les autres, bien que mademoiselle de Nangis eût forcément captivé leur attention, avaient souvent les yeux sur la jeune fille et voyaient s'accomplir l'espèce de métamorphose.

C'est après avoir vu la joie qui illuminait le visage du docteur, que M. de Carmeille avait dit à mademoiselle de Nangis :

— Vous êtes pardonnée !

Si l'apparition inattendue de la vieille fille avait causé une certaine terreur, si son entrée en scène avait provoqué un vif mouvement de surprise, que devait-on penser en voyant ses cheveux s'échapper par mèches de dessous son chapeau mis de travers, en voyant ses mouvements désordonnés, ses yeux hagards et sa figure tourmentée ?

Certes, ses allures singulières, ses nombreux signes de croix disaient assez qu'elle n'avait plus toute sa raison.

Depuis qu'elle était sortie de l'hôtel des Alpes, l'aliénation mentale avait fait chez elle des progrès effrayants, et ce qui lui restait encore de raison allait s'éteindre tout d'un coup, fatalement, comme s'éteint la lumière d'une bougie que l'on souffle.

Valentine, qui, depuis un instant, s'était dressée sur ses jambes, s'avança brusquement, et, passant entre madame de Carmeille et madame Lincoln, se trouva en face de mademoiselle de Nangis.

A sa vue, la vieille fille poussa un cri d'épouvante, rauque, horrible, et bondit en arrière. Mais elle n'eut que le temps de reconnaître Valentine et de s'imaginer que la morte venait de sortir de son tombeau pour la maudire.

Instantanément la pensée lui échappa et la nuit se fit en elle.

C'était la folie !

Elle ne se rappelait plus qu'elle était en Italie, à Luerna, et pourquoi elle y était venue... Elle ne se souvenait plus de rien, et elle ne reconnaissait plus ceux qui étaient devant elle.

Comme Valentine, mademoiselle de Nangis avait éprouvé une commotion qui avait produit un ébranlement terrible ; mais il résultait de cet ébranlement de l'être tout entier, deux phénomènes différents.

En voyant mademoiselle de Nangis, Valentine avait retrouvé sa raison ; en voyant Valentine, mademoiselle de Nangis avait perdu la sienne.

La main de Dieu était là !

Selon ses actions, chacun sera châtié ou récompensé.

Le visage de la vieille fille avait pris une expression grimaçante, hideuse. Les yeux lui sortaient de la tête ; elle avait la bouche baveuse, pleine d'écume, et son rictus convulsé semblait se tordre.

Soudain elle se remit à faire des signes de croix ; puis, avec force révérences, elle s'avança vers Valentine.

La jeune fille poussa un petit cri d'effroi et se réfugia dans les bras de M. de Carmeille, en s'écriant :

— Ah ! mon père, mon père !

Alors, mademoiselle de Nangis se redressa de toute sa hauteur, et, prenant un air imposant et majestueux :

— Je suis Marie-Antoinette, reine de France, dit-elle : le tribunal révolutionnaire a condamné mon auguste époux, et le couteau de l'invention nouvelle lui a tranché la tête. Mon pauvre Louis ! Moi, je ne veux pas mourir, je ne veux pas que les monstres me prennent pour me couper la tête !

Ecoutez, continua-t-elle, baissant la voix, je me suis échappée de la prison du Temple où j'étais enfermée ; les vilains hommes de la Convention ne savent pas où je suis : ils me cherchent, mais ils ne me trouveront pas.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! fit-elle, riant aux éclats.

Elle reprit :

— Vous êtes tous mes amis, les fidèles amis de la pauvre reine, de celle qu'ils appellent l'Autrichienne, l'étrangère ; cachez-moi, il ne faut pas qu'ils me trouvent ! Vous les connaissez, ces vilains hommes de la Convention, ils ont toutes les cruautés. Ah ! les misérables !

LE BAUME PERSAN donne un teint attrayant, doux et velouté. Rafraîchit et repose la peau. Lui donne une texture délicate et agréable. Odoriférant et d'emploi agréable. Rapidement absorbé par les tissus, il donne aux femmes ce charme auquel on reconnaît les élégantes. Le Baume Persan protège la peau délicate. Préserve et fait ressortir le teint le plus pur. Toutes les femmes soucieuses de leur beauté doivent se servir de cette lotion inestimable. C'est l'auxiliaire de beauté par excellence.

Elle se tut, tendit l'oreille ayant l'air d'écouter et se mit à trembler de tous ses membres.

— Entendez-vous ? fit-elle ; quel bruit formidable ! Ce sont les clameurs, les hurlements de la foule révoltée. Arrière les impies, arrière les sacrilèges ! Ils ont chassé les prêtres, brûlé les autels et dans les églises ils tiennent leurs clubs !

Je les vois, regardez, regardez, les voilà tous ; c'est Marat, c'est Robespierre, c'est Danton, Saint-Just, Couthon, Collot-d'Herbois. Ils sont rouges, rouges, rouges. Oh ! les monstres, ils se sont roulés dans le sang de leur roi !

Elle regarda autour d'elle avec épouvante, poussa un grand cri, s'élança hors du salon et sortit de la maison.

Louise, qui s'était avancée dans le vestibule, la vit un instant courir de toute la vitesse de ses jambes, puis disparaître à travers les arbres.

L'attention de nos personnages s'était vite reportée sur Valentine.

On avait fait un cercle autour d'elle et l'on gardait le silence ; anxieux, on attendait qu'elle parlât.

Elle commença par embrasser M. et madame de Carmeille ; ensuite, regardant tristement les autres, elle se mit à pleurer.

M. Chauvret, un doigt sur ses lèvres, ordonnait à tous de rester silencieux.

La jeune fille essuya ses yeux, et, laissant aller sa tête sur l'épaule de madame de Carmeille :

— Je me souviens, dit-elle, je me souviens !

Après un silence, s'adressant au docteur, elle reprit :

— J'étais folle, n'est-ce pas, monsieur Chauvret ?

Allez, je comprends, je devine pourquoi vous êtes tous près de moi ; c'est M. le docteur Chauvret qui a fait venir ici madame Lincoln, Georges Vibert et vous aussi, James.

Vous vous êtes tous réunis pour rendre la clarté à mes pensées, pour m'aider à rappeler mes souvenirs. Eh bien, soyez satisfaits, la raison m'est revenue, je suis guérie !

Mais ce n'est pas un bien pour moi, puisque je ne peux plus être heureuse.

— Si, ma chérie, si, tu seras heureuse ! s'écria M. de Carmeille.

Elle secoua la tête.

— Mon père, répliqua-t-elle, la folie, c'était l'oubli ; la raison

m'est revenue et je ne sens rien de changé en moi ; rien, rien n'est sorti de mon cœur, j'y retrouve les mêmes sentiments. Si ma tendresse pour vous et ma mère reste la même, vous ne pouvez pas être surpris si la folie n'a pas détruit mon amour pour James Lincoln. Faut-il vous le dire, mon père ? déjà je souffre autant et même plus, peut-être, qu'avant d'être atteinte de l'affreuse maladie dont vous venez de me guérir.

— Mademoiselle de Carmeille, dit gravement le docteur, vous n'avez plus à souffrir ; vous pouvez aimer M. James Lincoln qui, bientôt, sera votre époux. Entre vous et M. James Lincoln il y a eu un obstacle, c'est vrai ; mais cet obstacle est brisé, il n'y a plus d'empêchement à votre mariage.

— Mademoiselle Valentine, dit madame Lincoln, sur un signe que lui fit M. Chauvret, j'ai eu l'honneur de demander à M. et à madame de Carmeille votre main pour mon fils, James Lincoln.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ? s'écria la jeune fille d'une voix haletante ; avez-vous donc peur que je perde de nouveau la raison ? Rassurez-vous et ne cherchez pas à me tromper, c'est inutile.

— Valentine, ma bien-aimée Valentine, dit James, on ne vous trompe point ; oui, l'obstacle qui était entre nous n'existe plus, plus rien ne nous sépare ; et, comme on vient de vous le dire, ma Valentine, si vous ne repoussez pas James Lincoln, qui vous aime de toutes les forces de son âme, bientôt vous serez ma compagne chérie, ma femme adorée.

— Quoi, James, vous aussi ! fit-elle avec un accent de tristesse profonde ; mais, encore une fois, je vous dis que vous ne pouvez pas me tromper ; sachez-le, je n'ai rien oublié ; je sais... eh bien, oui, James, je sais que je ne peux pas être votre femme !

— Valentine, dit vivement madame de Carmeille, un jour, en mon absence, mademoiselle de Nangis est venue à la Maison-Blanche...

— Ce jour-là, elle m'a cruellement frappée au cœur, murmura la jeune fille.

— Valentine, continua madame de Carmeille, tu as reçu mademoiselle de Nangis dans ta chambre, et vous avez causé. Quand je suis rentrée, mademoiselle de Nangis était partie et je



Fournisseurs  
Attirés de  
Sa Majesté  
le Reine

FAITES DE CETTE ODEUR CHARMÉE  
VOTRE  
Parfum

AUCUN autre parfum au monde ne peut vous offrir le contact tendre et rafraîchissant de la Lavande Yardley. Aucun autre, depuis 162 ans, n'a prétendu supplanter comme compagnon favori de la Mode ; et aucun ne le fera jamais. Faites de la Lavande Yardley votre parfum — pour le soulagement qu'il procure quand vous êtes lasse et pour la puissance de fascination exclusive à Yardley. En flacons de 35c et en boîtes-cadeaux de 85c à \$10, à toutes les bonnes pharmacies et dans les magasins à rayons.



YARDLEY, LONDRES  
Toronto, New-York, Paris

LAVANDE  
YARDLEY

200P

## Pour conserver votre beauté...

il n'est pas suffisant, mesdames, de ne soigner que votre visage, il vous faut avant tout veiller sur votre santé. La moindre trace de maladie... d'ANEMIE, par exemple, se voit sur la figure d'une femme et altère sa beauté... Si votre mine n'est pas aussi fraîche qu'elle devrait l'être, si vous souffrez de: Pâleur, faiblesse, manque d'appétit, sensation permanente de fatigue, troubles d'estomac, essoufflement au moindre effort, douleurs de dos, de reins, irrégularités, troubles internes, périodes douloureuses qui sont des symptômes ou des conséquences de l'ANEMIE, prenez quelques boîtes de Pilules ROUGES, spécialement préparées pour les Femmes; vous retrouverez par leur emploi un beau teint, des yeux brillants, une apparence de bonne santé.

• "Pendant deux ans, j'ai souffert de débilité, je me sentais continuellement fatiguée et je souffrais de douleurs dans le dos, les reins; mon teint avait pâli et mes yeux étaient ternés et sans éclat. Pour vaincre cette faiblesse, j'ai employé les Pilules Rouges, les résultats ont été des plus appréciables. Elles ont ramené mon appétit et mes forces, mon teint est devenu meilleur et mon état en général s'est amélioré." Mme T. Biron, No. Grosvenordale, Conn.

Pilules ROUGES, partout ou par la poste: 50c la boîte ou 3, \$1.25

PROTEGEZ-VOUS...  
REFUSEZ LES  
SUBSTITUTS  
qui ne sont pas pour  
votre avantage, mais  
pour celui du mar-  
chand.

Le Médecin des  
Pilules ROUGES  
recommande  
—OVONOL—  
pour les enfants

CONSULTATIONS  
MEDICALES  
PERSONNELLES  
— au —  
No 1570, rue S-Denis,  
Montréal.

# Pilules ROUGES

pour les Femmes Pâles et Faibles

Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1566, rue S-Denis, Montréal.

t'ai trouvée, toi, évanouie, étendue au milieu de ta chambre.

— Je me souviens, ma mère.

— Oh ! oui, tu te souviens, tu te souviens trop. Le lendemain, je t'interrogeai sur la cause de ton évanouissement, je voulais savoir ce que mademoiselle de Nangis t'avait dit, mais tu me cachas la vérité.

— Ma mère, j'ai répondu à vos questions et vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire.

— Ma fille, reprit M. de Carmeille, ce que t'a dit mademoiselle de Nangis, ce que tu as caché à ta mère, je le sais, nous le savons tous.

— Oui, mademoiselle Valentine, nous le savons tous, ajouta M. Chauvret, car il n'y a pas de secret entre nous. Une pareille révélation ne devait pas vous être faite; elle a été la principale cause de la maladie dont vous êtes maintenant heureusement guérie. Mais il est temps que vous sortiez de votre erreur, ma chère Valentine; nous ne vous trompons pas quand nous vous disons tous qu'il n'y a plus d'obstacle entre vous et James Lincoln, que rien ne s'oppose plus à votre mariage.

Valentine, chassez la tristesse dont votre âme est pleine, n'ayez plus de douleur et ne pensez qu'au bonheur d'aimer et d'être aimée. Mettez sans crainte et sans trouble votre main dans celle de celui que vous avez choisi pour mari; oui, mon enfant, mettez votre main dans la sienne. Je vous le dis, Valentine, nous vous le disons tous, et vous en aurez bientôt la preuve, vous n'êtes pas la sœur de James Lincoln!

La jeune fille tressaillit et, se tournant brusquement vers M. et madame de Carmeille, elle les interrogea avidement du regard.

— Ma chérie, répondit M. de Carmeille à la question muette de Valentine, notre ami, le docteur Chauvret, t'a dit la vérité, tu n'es pas la sœur de James Lincoln.

La pauvre enfant, dont l'émotion et l'ahurissement étaient faciles à comprendre, laissa échapper un petit cri qui fut suivi de sanglots. La poitrine se dégonflait.

Madame de Carmeille l'embrassa, puis la poussa doucement dans les bras de James, en disant :

— Valentine, James, mes enfants, embrassez-vous!

Le jeune homme l'étreignit, la serra contre son cœur, et, avec

une émotion croissante, il couvrit de baisers son front et ses joues.

Cette fois, toute palpitante et pleurant toujours, Valentine rendit à James ses baisers.

Il y avait encore de l'étonnement dans son regard, mais en même temps une douce expression de tendresse, un rayonnement de bonheur, et elle souriait à travers ses larmes.

— Ma bien-aimée, disait James, vous m'êtes rendue, plus rien ne nous sépare, vous êtes à moi comme je suis à vous; mon âme est dans le ravissement!... Moi aussi, chère Valentine, je croyais que vous étiez ma sœur, que je n'avais pas le droit de vous aimer. Et, malgré cela, mon amour pour vous restait le même. J'ai souffert, horriblement souffert, je voulais mourir, car sans vous la vie n'était plus rien pour moi. Mais vous m'êtes rendue! Maintenant je veux vivre, vivre pour vous aimer toujours, vivre pour vous rendre heureuse et vous consacrer ma vie tout entière. Oh ! Valentine, ma bien-aimée Valentine, comme je vous aime!

— Ainsi, c'est bien vrai, répondit la jeune fille, regardant James avec une indicible tendresse, c'est bien vrai, vous n'êtes pas mon frère, nous pouvons nous aimer sans honte, sans être criminels! Je m'abandonne à la joie qui fait palpiter mon cœur, et cependant je ne comprends pas bien encore; mais on m'expliquera tout, n'est-ce pas?

— Oui, ma chère enfant, répondit M. Chauvret, tout vous sera expliqué dans un instant.

Il dit quelques mots à l'oreille de Louise qui sortit aussitôt.

— James, reprit Valentine, comme la vôtre, mon âme est dans le ravissement. Vous avez souffert, et j'ai bien souffert aussi puisque le chagrin, la douleur m'avaient fait perdre la raison.

Tendant la main à M. Chauvret elle continua :

— Grâce à vous, mon bon docteur, grâce à vous tous, je suis guérie, j'ai retrouvé ma raison et en moi tous les souvenirs, souvenirs de joie, souvenirs de larmes; j'étais comme morte, c'est la vie qui est rentrée en moi. Ah ! je vous le dis, si je ne me retrouvais pas telle que j'étais avant la cruelle maladie dont je viens de guérir, si mes sentiments n'étaient plus les mêmes, mieux eût valu que je restasse folle! Mais, allez, je le

sens bien, rien n'est changé en moi. Voilà pourquoi mon âme est dans le ravissement.

Elle resta un moment silencieuse et reprit :

— James, je vous aime après comme je vous aimais avant, mon cœur est resté tel que je vous l'ai donné!

Puis, s'échappant des bras du jeune homme, elle se jeta au cou de M. et de madame de Carmeille en s'écriant :

— Mon père, ma mère, je vous aime toujours!

Elle embrassa ensuite madame Lincoln et le docteur Chauvret.

Georges Vibert se tenait un peu à l'écart; elle s'approcha de lui.

— Monsieur Georges, dit-elle, votre amitié pour James est celle d'un frère, vous êtes de la famille.

Et elle lui tendit sa joue.

A ce moment, M. et madame Levasseur, qui avaient attendu dans le jardin et que Louise était allée prévenir, parurent à l'entrée du salon.

## XXVII

### LE RECIT

La jeune fille laissa échapper un cri de surprise en reconnaissant ses amis du chalet du bois, puis son regard interrogateur se fixa sur M. et madame de Carmeille.

— Valentine, dit M. de Carmeille, tu es ici la maîtresse et c'est à toi de recevoir M. et madame Levasseur, tes bons amis.

Le père et la mère, inquiets, tremblants d'émotion, s'étaient arrêtés.

La jeune fille s'élança vers eux, embrassa Mélanie, puis tendit sa main à M. Levasseur.

— Vous, vous ici, dit-elle d'un ton joyeux, quelle douce et agréable surprise!

Madame Levasseur la tenait dans ses bras et l'embrassait, ayant peine à retenir ses sanglots.

M. Chauvret s'approcha du groupe et dit à la jeune fille :

— Mon enfant, ne soyez pas surprise de voir ici M. et madame Levasseur; est-ce que tous ceux qui vous aiment et que vous aimez ne doivent pas être près de vous en ce moment?

Les explications que vous demandiez tout à l'heure vont vous être données.

Madame Levasseur vous a parlé d'une fille qu'elle avait

perdue et qui vous ressemblait à ce point qu'elle la revoyait en vous; mais madame Levasseur vous cachait la vérité quand elle vous disait que sa fille adorée était morte, et quand elle vous embrassait et vous appelait mademoiselle Valentine ou mademoiselle de Carmeille, elle comprimait les élans de son cœur et avait la force et le courage de se taire, bien qu'elle eût le droit de vous crier :

— Je te trompe, ma fille n'est pas morte, c'est toi qui es mon enfant, je suis ta mère!

— Mon Dieu, que dites-vous ? exclama la jeune fille éperdue.

— Je dis, mon enfant, que vous êtes dans les bras de votre mère.

— Ma mère, ma mère, murmura la jeune fille.

— Vous ne vous appelez plus Valentine de Carmeille, ajouta M. Chauvret, M. de Carmeille vous rend aujourd'hui à votre père et à votre mère, et vous vous nommez maintenant Henriette Levasseur.

— Mais je ne comprends pas, mon Dieu, je ne comprends pas ! s'écria la jeune fille.

M. et madame de Carmeille s'étaient approchés.

— Ma chérie, dit le mari d'Hélène, ne te fatigue pas l'esprit à chercher, tout à l'heure tu comprendras et tu sauras tout, car rien ne te sera caché.

— Ma chérie, reprit madame de Carmeille, M. et madame Levasseur sont tes père et mère, tu t'appelles Henriette Levasseur; mais, va, tu es et tu seras toujours l'enfant de notre cœur, notre fille adorée; pour nous, Henriette sera toujours Valentine, notre chère Valentine!

Mais le moment est venu de te révéler le secret du passé; d'ailleurs, je lis dans tes yeux que tu es impatiente de savoir. Pour toi, plus de mystère ! Il faut que tu saches tout, et c'est moi qui vais t'apprendre.

— Non, chère madame, interrompit M. Chauvret, mademoiselle Henriette Levasseur entendra d'abord sa mère, et, après madame Levasseur, c'est M. de Carmeille qui parlera.

Le docteur ayant fait asseoir tout le monde, Mélanie prit la parole.

Dès les premiers mots, la jeune fille devint très attentive, et resta comme suspendue aux lèvres de sa mère.

Aussi brièvement que possible, Mélanie raconta sa touchante et douloureuse histoire jusqu'au moment où la sage-femme,

qui se faisait appeler madame Durantin, l'avait quittée à St-Mandé, emportant sa chère petite Henriette.

Alors, à son tour, M. de Carmelle parla.

— Ma fille, dit-il, s'adressant à Henriette, tu as déjà compris, sans doute, que la dame inconnue, qui se donnait ainsi un enfant, était madame de Carmelle.

La sage-femme t'apporta secrètement aux Cormiers ; le jour même, ta naissance fut déclarée une seconde fois à la mairie de Port-sur-Saône, comme étant née de Armand de Carmelle et d'Hélène Dubreuil, et tout le monde crut que tu étais réellement notre fille.

Moi-même, je le croyais.

Un jour, avec une intention méchante, mademoiselle de Nangis t'a appris que j'étais le père de James; eh bien, c'est vrai, James est mon fils et n'est que le fils adoptif de M. Lincoln ; avant le mariage de sa mère, James s'appelait Armand Dupré.

Toi et James vous vous êtes rencontrés et vous vous êtes aimés.

Certes, lorsque j'accueillais à Troyes et à la Maison-Blanche James Lincoln comme ton futur mari, l'époux de ton choix, j'étais loin de me douter, malgré le vif intérêt et toute la sympathie qu'il m'inspirait, que ce jeune ingénieur des mines fût Armand Dupré, le fils de Léontine Dupré et le mien.

Depuis des années, Léontine Dupré et son fils avaient disparu; je savais que la mère était partie pour l'Amérique, emmenant son enfant, mais j'ignorais son mariage et l'adoption de son fils, à qui M. Lincoln avait donné son nom.

Juge de ma stupeur, de mon épouvante, de ma douleur lorsque j'appris, de la bouche même de madame Lincoln épouvantée, elle aussi, que James Lincoln n'était autre qu'Armand Dupré, c'est-à-dire mon fils.

Alors, ma chérie, je croyais encore que tu étais ma fille.

As-tu gardé le souvenir de ce qui s'est passé entre nous!

— Oh! oui, mon père.

— Je fus un père terrible, un père despote, impitoyable, cruel. Après vous avoir dit, à toi et à James: "Aimez-vous, vous serez l'un à l'autre", brusquement, brutalement même, sans explication, je vous ai séparés.

Voyant en vous le frère et la sœur, pouvais-je agir autrement? Un abîme s'était creusé entre vous, votre mariage n'était plus possible, il fallait éloigner James, je devais vous condamner à souffrir et souffrir moi-même de votre douleur.

Cependant Valentine,—oh! il me semble que je ne pourrai jamais t'appeler autrement que Valentine,—ta mère veillait sur toi. Un matin elle vint me trouver; c'était un dimanche, je crois, je la reçus dans mon cabinet. Bien que je l'eusse encore dans ma mémoire, je ne te répéterai pas la conversation que nous eûmes ensemble, ce serait un peu long, car nous causâmes pendant plus d'une heure.

Madame Levasseur, instruite de ce qui se passait à la villa de la Maison-Blanche, sachant que j'avais congédié James Lincoln et que, en proie à un violent chagrin, tu dépérissais à vue d'œil, madame Levasseur venait intercéder en votre faveur, me supplier de rappeler James Lincoln et de consentir à votre mariage.

Naturellement, je fus on ne peu plus surpris de voir une étrangère prendre ainsi fait et cause pour vous et se mêler de choses qui, selon moi, ne la regardaient nullement.

Je lui répondis avec hauteur et même avec une sorte de dédain.

Elle n'en continua pas moins à plaider sa cause avec une chaleur et une émotion qui ne firent qu'augmenter ma surprise, ma stupéfaction.

—Madame, lui dis-je, de quel droit me parlez-vous ainsi?

— J'aime mademoiselle Valentine et je ne veux pas que vous la rendiez malheureuse!

— Mais vous êtes folle, madame!

Bref, poussée à bout, madame Levasseur finit par me dire:

—Je suis la mère de Valentine!

Pour le coup, j'e crus véritablement que j'avais affaire à une pauvre insensée.

Mais elle avait des preuves; je dus me rendre à l'évidence, reconnaître la vérité. Devant ta mère, ta vraie mère, Valentine, je courbai la tête.

Enfin, je venais d'apprendre que tu n'étais pas la sœur de James Lincoln; ce qui mettait empêchement à votre mariage n'existait plus. Dès lors je n'eus plus qu'une pensée: celle de

DEMANDEZ à toute ménagère experte quel est à son avis le meilleur savon à laver, et elle vous répondra probablement: "Mais, le Comfort, naturellement."

Le Savon Comfort a été l'ami des ménagères canadiennes pour plus de cinquante ans. Vous le trouverez tout aussi bon et dans la laveuse. Il ne se gâche point dans l'eau et est bon marché.

F. NO. 1

COMFORT

DOLLFUS-MIEG & C<sup>IE</sup>  
SOCIÉTÉ ANONYME  
MAISON FONDÉE EN 1746  
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.  
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.  
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.  
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.  
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES  
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom.....

Adresse.....

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975, Rue de Bullion, Montréal, Canada

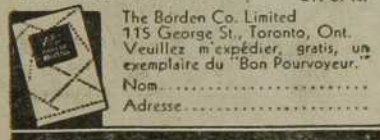


### Demandez ce livret GRATIS!

Cent-quatre-vingt-six nouveaux moyens d'améliorer votre cuisine avec le St. Charles seront vôtres sur simple demande. Demandez le nouveau livre de recettes, "Le Bon Pourvoyeur". Utilisez ce coupon.

## LAIT ST. CHARLES

EVAPORÉ NON SUCRÉ ST. C. 16P



vous rendre le bonheur en vous mariant.

Mais devant moi se dressait une difficulté, une grande difficulté, qui me parut d'abord insurmontable; pour tout le monde et devant la loi tu étais toujours Valentine de Carmeille, et je me demandais: comment faire ?

Je voulais aussi, Valentine, accomplir un devoir, un acte de justice en te rendant à ta mère et à ton père; ce devoir, cet acte de justice, ma conscience et mon honneur me l'imposaient.

Il y avait un moyen; faire annuler ton dernier acte de naissance; malheureusement, pour des raisons qui te seront expliquées plus tard, je ne pouvais pas m'adresser à un tribunal.

Je me trouvais donc dans un cruel embarras, et sans cesse je me demandais: comment faire?

La jeune fille, les yeux arrondis, pleine de lumière, écoutait toute frémissante, passant successivement d'une impression à une autre et craignant de laisser échapper une exclamation.

Le docteur Chauvret fit un signe à M. de Carmeille et, prenant la parole:

—Ma chère mignonne, dit-il, c'est moi qui vais vous apprendre ce qu'a fait M. de Carmeille pour sortir de la situation extrêmement difficile dans laquelle il se trouvait.

M. de Carmeille vous a fait boire un narcotique, composé par moi, et, au milieu de la troisième nuit, vous vous êtes endormie d'un sommeil profond, ayant si bien toutes les apparences de la mort, que le docteur Millet, votre médecin, s'y est trompé et n'a pas hésité à

dire que vous étiez morte; après lui, dans la ville de Troyes, tout le monde a répété:

—Valentine de Carmeille, la belle Valentine est morte!

Comme si vous fussiez réellement décédée, entièrement vêtue de blanc, vous fûtes exposée dans une chapelle ardente, sur un catafalque dressé au milieu du grand salon de l'hôtel de Carmeille.

On vous mit dans un cercueil.

Cette fois, la jeune fille ne put retenir un oh! accentué, et elle regarda avec ahurissement ceux qui l'entouraient.

—Ma chère enfant, ne soyez pas effrayée, reprit vivement M. Chauvret, cela, tout cela, il le fallait.

—Oui, je commence à comprendre, continuez.

—Le clergé de la cathédrale, auquel s'étaient joints un grand nombre de prêtres du diocèse, vint faire la levée du corps, et vous fûtes conduite à Saint-Pierre et Saint-Paul, suivie d'une foule immense; les jeunes filles de la ville étaient en robe blanche; toutes les sociétés et corporations étaient là avec leurs bannières; il y avait aussi les enfants des écoles, des magistrats, des officiers de l'armée, la municipalité, de nombreuses députations d'ouvriers.

Oh! c'était un beau cortège, et l'on peut dire que vous eûtes de magnifiques funérailles.

—Ma bien-aimée, dit James, je croyais comme tout le monde, que vous n'étiez plus; aussi jugez de ma douleur, de mon désespoir. Je fis partie de ce cortège dont vient de parler M. Chauvret, versant toutes mes larmes, ne pouvant retenir mes sanglots, n'ayant plus conscience de mon être.

—Valentine, dit madame de Carmeille, moi aussi je pleurais et sanglotais, car j'ignorais, comme James, que tu n'étais que plongée dans un sommeil léthargique. Oh! ce que j'ai souffert pendant trois jours, Dieu seul le sait!

—Ma chérie, reprit M. de Carmeille, ainsi qu'il vient de te le dire, James a assisté à tes obsèques et t'a accompagnée jusqu'au cimetière, où le cercueil et le précieux trésor qu'il renfermait ont été descendus dans le caveau des Carmeille. Mais ce que James ne te dit pas, c'est que, ayant appris ta mort par un journal, il accourut à Troyes aussitôt; il put te voir une heure avant qu'on te mit dans le

cercueil. Devant toi, éperdu de douleur, saisi d'une fureur insensée, le malheureux voulut se brûler la cervelle. J'étais là, heureusement, et je pus lui arracher le revolver qu'il avait à la main.

—Oh! James, James! fit la jeune fille, l'enveloppant d'un long regard de tendresse.

Puis, se tournant vers M. Chauvret.

—Comment me suis-je réveillée? demanda-t-elle.

—Au milieu de la nuit qui suivit la cérémonie des obsèques, trois hommes pénétrèrent mystérieusement dans le cimetière, dont la porte leur fut ouverte par le gardien-concierge.

L'un de ces trois hommes, ma mignonne, était M. Levasseur, votre père; vous connaissez également les deux autres: Bertrand, le mécanicien, et l'employé comptable André Legay. Bertrand et André ignoraient à quelle besogne on les allait employer; naturellement ils ne savaient point et ils ignorent encore aujourd'hui que Valentine de Carmeille n'était qu'endormie.

Alors, ma chère enfant, cinq personnes seulement étaient dans le secret: M. et madame Levasseur, leur vieille servante, M. de Carmeille et moi. C'est plus tard que madame de Carmeille, madame Lincoln, James, Georges Vibert et Louise, votre ancienne gouvernante, ont appris votre résurrection.

Ici, il y a une heure, une autre personne, mademoiselle de Nangis, a surpris notre secret; mais nous n'avons pas à redouter maintenant les indiscretions de mademoiselle de Nangis; elle était déjà sous le coup de l'aliénation mentale en entrant dans cette maison, elle en est sortie ayant complètement perdu la raison. Mademoiselle de Nangis est folle, et, sûr de ne pas me tromper, je n'hésite pas à dire que sa folie est incurable.

—Mademoiselle de Nangis m'a causé la plus grande douleur que j'aie jamais éprouvée, dit Henriette; mais Dieu l'a frappée à son tour; je la plains sincèrement et je lui pardonne.

—Oui, pardonnons! murmura madame de Carmeille.

—Ma mignonne, dit M. Chauvret, je reprends et achève le récit dont vous êtes l'intéressante héroïne:

Obéissant aux ordres de M. Levasseur et à ceux qu'ils avaient reçus de M. de Carmeille, Bertrand et André ouvrirent

votre cercueil, ignorant, comme je vous l'ai dit, que vous étiez en léthargie, votre père vous prit dans ses bras et vous porta dans une voiture qui attendait hors du cimetière. Cette voiture avait un conducteur, qui n'était autre que M. de Carmeille.

Vous fûtes amenée dans une maison de la plaine, une maison isolée où madame Levasseur, la vieille servante et moi nous attendions.

On vous coucha dans un lit et quelques heures après vous sortîtes de votre sommeil léthargique.

Vous étiez rendue à la vie, au monde, vous étiez ressuscitée; mais Valentine de Carmeille n'existait plus, vous étiez Henriette Levasseur.

M. de Carmeille avait accompli son œuvre.

Votre second acte de naissance n'a pas été déclaré faux et nul; mais, à l'hôtel de ville de Troyes, il y a votre acte de décès qui le détruit.

Ce qu'a fait M. de Carmeille, vous le comprenez, vous le voyez, il vous a rendue à votre mère, à votre père. Vous n'êtes plus Valentine de Carmeille, vous êtes Henriette Levasseur, et celle qui fut Valentine de Carmeille peut maintenant épouser Armand-James Lincoln.

Voilà, ma mignonne, voilà l'œuvre de M. de Carmeille.

—Ah! maintenant, je comprends! s'écria-t-elle.

Elle se leva en pleurant, embrassa son père, sa mère, madame de Carmeille; puis, jetant ses bras au cou de M. de Carmeille:

—Ah! comme tu m'aimes, comme tu m'as aimée! lui dit-elle en collant ses lèvres sur son front.

Des sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

—Ma fille, ma Valentine, mon cher trésor! disait M. de Carmeille en la serrant fiévreusement contre son cœur.

Ils pleuraient tous.

Au bout d'un instant, la jeune fille se redressa.

—Mon père, ma mère, dit-elle, s'adressant à Henri et à Mélanie, je vous aimais déjà ne sachant pas que j'étais votre fille, c'est vous dire quelle est maintenant et quelle sera dans l'avenir mon affection pour vous. Mais eux, continua-t-elle, montrant M. et madame de Carmeille, eux, qui ont pris soin de mon enfance, qui m'ont élevée, aimée, adorée, ah! ma tendresse

pour eux sera toujours la même, je les aimerai toujours comme je les aime et vous ne devrez pas en être jaloux.

— Tu seras toujours notre fille, notre Valentine adorée! s'écria madame de Carmeille, fondant en larmes.

— La femme de M. Armand-James Lincoln sera notre fille à tous, ajouta M. Levasseur d'un ton grave.

— Toutes trois nous sommes ses mères! dit madame Lincoln.

— Il y eut un assez long silence.

Chacun avait essuyé ses larmes.

La jeune fille avait repris sa place entre sa mère et madame de Carmeille. Ce fut elle qui rompit le silence.

— Mon bon docteur, dit-elle, n'avez-vous pas encore quelque chose à m'apprendre?

— Mais non, vous savez tout.

— Et cette maladie, dont je suis guérie?

— Nous n'avons plus à en parler.

— Soit, mon bon docteur, pourtant, je voudrais savoir.

— Quoi, ma mignonne?

— Combien de temps j'ai été malade.

— Deux mois et demi.

— Oh! si longtemps!

— C'était un autre sommeil, fit M. Chauvre en souriant.

— Docteur, je ne me souviens point de ce qui s'est passé autour de moi lorsque je suis sortie du sommeil léthargique.

— Vous ne pouvez pas vous en souvenir.

— C'est bien, cela suffit, je comprends: je me suis réveillée folle! Et, pendant deux mois et demi. Où sommes-nous, ici? Je reconnais bien à son ameublement, à ces tableaux, le salon de la villa de Carmeille; mais je découvre, de la place où je suis, une avenue qui n'est pas celle de la Maison-Blanche.

— Vous ne pouvez pas vous en souvenir.

— C'est bien, cela suffit, je comprends: je me suis réveillée folle! Et, pendant deux mois et demi. Où sommes-nous, ici? Je reconnais bien à son ameublement, à ces tableaux, le salon de la villa de Carmeille; mais je découvre, de la place où je suis, une avenue qui n'est pas celle de la Maison-Blanche.

— Vous ne pouvez pas vous en souvenir.

— C'est bien, cela suffit, je comprends: je me suis réveillée folle! Et, pendant deux mois et demi. Où sommes-nous, ici? Je reconnais bien à son ameublement, à ces tableaux, le salon de la villa de Carmeille; mais je découvre, de la place où je suis, une avenue qui n'est pas celle de la Maison-Blanche.

— Vous ne pouvez pas vous en souvenir.

— C'est bien, cela suffit, je comprends: je me suis réveillée folle! Et, pendant deux mois et demi. Où sommes-nous, ici? Je reconnais bien à son ameublement, à ces tableaux, le salon de la villa de Carmeille; mais je découvre, de la place où je suis, une avenue qui n'est pas celle de la Maison-Blanche.

— Vous ne pouvez pas vous en souvenir.

— C'est bien, cela suffit, je comprends: je me suis réveillée folle! Et, pendant deux mois et demi. Où sommes-nous, ici? Je reconnais bien à son ameublement, à ces tableaux, le salon de la villa de Carmeille; mais je découvre, de la place où je suis, une avenue qui n'est pas celle de la Maison-Blanche.

— Vous ne pouvez pas vous en souvenir.

— C'est bien, cela suffit, je comprends: je me suis réveillée folle! Et, pendant deux mois et demi. Où sommes-nous, ici? Je reconnais bien à son ameublement, à ces tableaux, le salon de la villa de Carmeille; mais je découvre, de la place où je suis, une avenue qui n'est pas celle de la Maison-Blanche.

— Vous ne pouvez pas vous en souvenir.

— Et Dieu soit loué, nous avons réussi, ajouta Mélanie qui se mit à embrasser follement sa fille.

Il se fit un nouveau silence, puis la jeune fille reprit la parole:

— Quitterons-nous bientôt l'Italie? demanda-t-elle.

— Dans trois semaines, au plus tard, répondit M. de Carmeille.

Il continua:

— Nous avons décidé que votre mariage civil se ferait au consulat de France, à Gênes. Le surlendemain, la cérémonie du mariage religieux aura lieu ici, dans l'église paroissiale de Luer-na. Immédiatement après, nous rentrerons tous en France.

Rougeâtre, heureuse, Henriette regarda son fiancé.

— Chère Valentine, approuvez-vous la décision de vos parents? demanda James.

— Je trouve bien tout ce qui a été fait et tout ce qu'on veut faire encore pour mon bonheur, répondit-elle avec une grâce charmante.

Mais mon père, poursuivit-elle, s'adressant à M. de Carmeille, vous ne m'avez pas dit où nous irons en quittant l'Italie.

Tu dois comprendre, ma chérie, que d'ici à longtemps tu ne pourras revoir la ville de Troyes où, je dois te le dire, je n'ai plus aucun intérêt, ayant vendu la filature et ses dépendances; je crois même que tu feras bien de rester éloignée de Paris pendant au moins trois ou quatre ans. Autant que possible nous devons éviter qu'on reconnaisse dans la jeune madame Lincoln celle qui fut Valentine de Carmeille.

Ton futur mari est actuellement le propriétaire d'une très importante filature dont il prendra bientôt la haute direction. Cette usine se trouve dans le département de l'Isère, à Monvielle, près de Grenoble.

Les ouvriers et employés attendent impatiemment leur nouveau directeur qui, leur a-t-on dit, n'est pas encore au milieu d'eux à cause de son prochain mariage.

Dès que tu seras madame Lincoln, ton mari te conduira chez lui, à Monvielle, où, nous tous, nous vous accompagnerons.

— Ainsi, dit la jeune fille avec une expression de reconnaissance et de tendresse intraduisible, pensant à l'avenir de James et au mien, prévoyant tout, vous avez si bien arrangé notre vie, tracé la route que nous avons à suivre, que nous n'avons plus

rien à faire pour avoir tous les bonheurs!

— Si, répliqua gaiement M. de Carmeille, vous avez à vous aimer toujours!

James s'agenouilla devant la jeune fille et dit:

— Ma bien-aimée, je jure de vous adorer toujours, de n'avoir jamais d'autres joies et d'autres bonheurs que les vôtres! Devant vos pères et vos mères, devant Dieu, je jure que vous serez la plus heureuse des femmes.

Radieuse, elle répondit:

— James, je ne redoute rien; je sais ce que près de vous l'avenir me promet; dans le beau ciel de notre avenir, il n'y a pas de nuages, tout y est soleil et rayonnements!

## XXVIII

## PERNUISSET AVOUE

Après le déjeuner, c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi, M. de Carmeille sortit accompagné de Georges Vibert, pour aller aux informations.

Malgré le peu de sympathie qu'il avait maintenant pour mademoiselle de Nangis, le triste état dans lequel la vieille fille s'était éloignée de la villa Adriani n'était pas sans lui causer une certaine inquiétude.

Il y avait là une question d'humanité.

C'est surtout quand on n'a plus rien à désirer, que l'on est complètement heureux, qu'on s'apitoie plus facilement sur le malheur des autres.

Après ce qu'avait dit le docteur Chauvret, il n'y avait pas à en douter, mademoiselle de Nangis était folle et sa folie était incurable.

M. de Carmeille pensait que, dans cette circonstance, il avait quelque chose à faire. Ayant été autrefois et pendant des années l'ami de mademoiselle de Nangis, son devoir n'était-il pas de se déclarer, vis-à-vis des autorités de la ville, le protecteur de la pauvre insensée et de prendre des mesures, de concert avec le service de santé, pour que mademoiselle de Nangis soit reconduite à Troyes où, par les soins de ses amis, s'il y avait lieu, elle serait placée dans une maison de santé.

Comme on le voit M. de Carmeille avait toujours le même cœur: c'était toujours le même homme, noble, généreux, plein de compassion, souffrant des souffrances des autres.

Lorsqu'elle s'était présentée à la villa Adriani et avait annoncé

**BONNE  
ET  
BONNE  
POUR  
VOUS**



**WRIGLEY'S**

**PUREMENT  
VEGETALES**

Prenez-en  
chaque fois  
que requis. Elles

vous conserveront

**EN SANTÉ**

En vente partout, en  
paquets rouges de 25c et 75c

**CARTER'S LITTLE LIVER PILLS**



**VI-TONE**  
est Différent!

Cette différence consiste en ce qu'il est préparé avec la Fève Soya qui est un produit bien riche en protéines et en vitamines. Vi-Tone contient aussi un extrait de malt et de lait et possède enfin la saveur exquise du chocolat. C'est un breuvage réellement délicieux.

Vendu chez tous les épiceries et les pharmaciens en boîtes de 1/2 lb., de 1 lb. et de 5 lbs. pour les familles.

**VI-TONE**

THE VI-TONE COMPANY,  
2183 Ave Maplewood, Montréal, Qué.,  
ou Hamilton, Ontario.

Veillez m'envoyer un échantillon GRATIS de VI-TONE.

Nom \_\_\_\_\_

Rue \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Prop. \_\_\_\_\_

## GRATIS!

FORTIFIEZ VOTRE SANTE  
ET EMBELLISSEZ VOTRE  
POITRINE

Toutes les femmes doivent être  
belles et vigoureuses, et toutes  
peuvent l'être grâce au Réfor-  
mateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

### REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les  
personnes maigres

GRATIS. Envoyez Se en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.  
Les jours de bureau sont :  
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.  
Mme MYRRIAM DUBREUIL  
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2  
5920, rue Durocher, près Bernard  
MONTREAL, CANADA



Ces comprimés composés de Ferments digestifs, de Bismuth et de Gingembre facilitent la digestion. Les victimes de dyspepsie devraient en prendre un comprimé après chaque repas. L'effet est surprenant. 25 cts la boîte ou 100 comprimés pour \$1.00. Chez votre pharmacien ou par la poste en adressant Laboratoire du Dr Pierre, 928 Notre-Dame O., Montréal.

Echantillon Gratuit

**Poils** et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à

Gypsa Products Co. S.A. 55 W. 42 St., New-York

Un remède domestique des plus efficaces — le Liniment Egyptien Douglas. Soulage immédiatement maux de reins et rhumatisme musculaire. Enlève aussi inflammation, brûlures, excoriations, cors et verrues.

la mort de son neveu, mademoiselle de Nangis n'avait déjà plus toute sa raison; on pouvait donc supposer qu'elle n'avait point dit la vérité, attribuer ses étonnantes paroles au trouble de son cerveau.

Or, en se rendant à Luerna, M. de Carmelle voulait aussi savoir si le baron de Canonge s'était réellement empoisonné.

L'émotion était grande dans la ville, surtout dans la rue principale. La foule s'était portée devant l'hôtel des Alpes, où il y avait un rassemblement de plus de trois cents personnes, au milieu desquelles on reconnaissait, à leur costume, un certain nombre d'agents de police. Une quinzaine de gendarmes, commandés par un officier, avaient dû établir un service d'ordre.

On ne parlait que du suicide du jeune Français, le baron de Canonge, un vrai baron, bien qu'il fût descendu à l'hôtel des Alpes sous le faux nom d'Albert de Limaux.

"Ce baron de Canonge, disait-on, devait être un bien grand scélérat, puisqu'il s'était enfui de son pays pour se réfugier à Luerna où il se croyait bien caché.

"Mais la justice est active, elle finit toujours par découvrir les coupables.

"Quel crime avait-il donc commis, ce baron de Canonge, pour que la police italienne ait reçu l'ordre de l'arrêter et de le livrer à la justice française!

"Tout de même, ce criminel avait fait preuve d'un certain courage en se faisant justice lui-même."

On racontait quelles précautions avaient été prises pour que celui qu'on voulait arrêter ne parvint pas à s'échapper, et comment, quand les agents étaient entrés dans sa chambre, ils l'avaient trouvé étendu sur le parquet, tenant encore dans sa main crispée le flacon ayant contenu le poison qui l'avait foudroyé.

On parlait aussi d'une vieille femme qui se trouvait dans la chambre et qui, ayant l'air de marmotter une prière, faisait continuellement le signe de la croix.

Et les commentaires allaient leur train.

La fin tragique du Français était, à Luerna, ville habituellement calme et paisible, un très gros événement.

(A suivre,

## SOUS LES BAUMIERS DE BALAAD

(Suite de la page 8)

re de ses pieds sans les mouiller, comme sous un petit arc. Elle avait replacé l'amphore sur sa tête et lentement, la poitrine saillante, elle remontait les gradins. Alors il se leva et sans la regarder, avec un geste suppliant, il lui dit:

— Toi que voici, comment t'appelles-tu?

Elle le reconnut et, en souriant, elle répondit:

— Myrrhe.

— Ton nom est un parfum, ta voix est une mélodie; tes pieds sont des fleurs.

L'amphore oscilla un peu; quelques gouttes s'en échappèrent et roulèrent sur l'épaisse chevelure, comme des diamants sur un manteau de velours noir.

— Quelle est la tente de ton père?

— La quatrième; elle a huit perches.

Puis elle continua sa route.

Jehal partit en courant et disparut dans le camp des Beni-Hameidi.

Lorsque Myrrhe arriva devant la tente de son père, celui-ci la prit gravement par la main, et il l'entraîna dans la partie réservée aux hommes.

Là, il lui dit:

— Jehal, fils de Houssaine, de la tribu des Schamar, te recherche pour épouse. Le veux-tu?

Elle vit le jeune homme appuyé contre le mât de la toiture; ses armes et ses amulettes, en se heurtant, sonnèrent.

— Oui, dis-lui que je le veux.

Alors le père à Jehal:

— T'es-tu signalé déjà par un fait d'armes?

— Non, ma lame est vierge de sang.

Le vieux Bédouin reprit:

— Bientôt, si Allah veut, tu feras honneur à ta fiancée. Avec ton premier trophée, tu l'emmèneras sous ta tente.

## II

Lorsque cette nuit-là Myrrhe reposa parmi les femmes, elle entendit s'insinuer sous les bords de la tente la voix d'une flûte de roseau. Cette voix était si légère, si fine, qu'elle semblait s'évanouir sans cesse, renaître toujours, puis errer dans l'espace, timide comme un aveu, triste comme un soupir. Et la jeune fille en s'endormant murmura.

— C'est Jehal qui veille sous les baumiers et qui m'aime.

La nuit suivante, Myrrhe, ses yeux d'agate sombre grands ouverts dans les ténèbres, écoutait les modulations lentes et pénétrantes qui frissonnaient sur la brise molle pareilles à une longue caresse; puis les notes se précipitaient et se répétaient telles une prière éperdue.

Et la fiancée pensa:

— C'est Jehal qui m'appelle.

Le troisième soir ce fut une musique incohérente; les sons s'interrompaient, frémissaient, sanglotaient et finalement s'étouffaient dans un râle d'amour.

Alors Myrrhe, debout, dit:

— Jehal souffre.

Et soulevant sans bruit la toile, elle se glissa dehors et traversa furtivement le camp endormi.

Lorsque Jehal la vit, il se prosterna devant elle et enserrant ses chevilles dans ses mains, il baisait en pleurant ses petits pieds mouillés de rosée.

Elle lui demanda:

— Pourquoi pleures-tu?

— Parce que je n'ai jamais connu une femme.

Elle s'inclina vers lui et, de ses doigts tremblants, elle effleura ses tresses rudes. Il sursauta et, bouleversé par le désir, il la souleva dans ses bras et l'emporta sous les baumiers...

La nuit suivante, la voix de la petite flûte de roseau vibrait en harmonies voluptueuses, et se mourait dans une pâmoison mélodieuse sur l'haleine odorante de l'oasis.

Et lorsque Myrrhe arriva près de Jehal, il lui dit:

— Je ne sais si c'est ton corps ou les arbres qui embaument.

Puis avec la pointe de son poignard il érailla l'écorce de l'arbre et une résine fragrante découla de la blessure et se durcit semblable à une perle de nacre. Il la prit dans ses doigts et la mit entre les dents de sa fiancée; puis se penchant sur sa bouche, il y appuya la sienne, reprenant par un baiser le grain d'encens. Et il lui dit:

— Je ne sais si c'est l'âme de Myrrhe ou la sève des baumiers qui a passé en moi...

Quelques semaines après leurs fiançailles, Jehal annonça à la jeune fille:

— Dans deux jours, je t'emmènerai sous ma tente. Demain,

(Suite à la page 41)

## Feuilleton Littéraire du "Samedi"

## Le Fantôme des Bruyères

Par Guy d'Aveline

No 5 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES  
PRECEDENTS

Jean Myralis veut épouser la baronne de Coëtmeur dont il a assassiné le mari. Il incendie le château de Coëtmeur et enlève la baronne et son fils.

Un vieux pêcheur, le père Caraudec, trouve par hasard le fils de la baronne.

Dix-huit ans après. La fille de la baronne de Coëtmeur, Mary-Anne aime son cousin Yvon de Kerlor. Mais celui-ci lui préfère une intrigante, Yolande de Penhoët.

Des événements étranges se passent à la Tour Maudite, où demeure Myralis.

## VIII

## MAGIE BLANCHE

Pour mieux se rencontrer, comme le temps le permettait on s'était donné rendez-vous près du calvaire ce qui avait bien fait faire une grimace au sectaire athée mais... qu'y pouvait-il ?

On n'attendait plus que lui. Déjà les châtelains de Kerlor et Mary-Anne causaient avec Yolande et Madame de Penhoët.

La jeune fille se montrait gracieuse pour Yvon à qui une lettre reçue de Paris le matin, avait promis un prochain avancement. Yolande entrevoyait une amirauté, des bals, des fêtes...

— Enfin, vous voilà ! s'exclama-t-elle apercevant Myralis.

Il s'excusa de venir un peu tard, salua chacun, mais inclina seulement la tête devant Yvon qui fit de même.

Chemin faisant la conversation roula naturellement sur les sorciers et les magiciens.

— Moi, disait Madame Le Quenel, je vais demander à Catouche si elle peut m'annoncer bientôt le ruban rouge ; voyez-vous mes amis, ce n'est jamais le mérite mais l'intrigue qui est récompensée. Ainsi bien que mon cœur m'ait fait faire de grands sacrifices, on a lésiné

avant de me donner cette rosette.

Elle montrait son corsage où la rosette, en effet, s'étalait orgueilleusement.

Les jeunes filles se réjouissaient d'avance à l'idée que la Catouche allait faire des prodiges tandis que Myralis qui se piquait, et pour cause, de connaître certaines pratiques occultes parlait des talismans, d'anneaux magiques, de miroirs enchantés dans lesquels on voyait se refléter les événements à venir ; de têtes d'airain fabriquées sous l'influence de certaines constellations auxquelles on attribuait le don de prophétie ; baguettes de coudrier, peaux d'hyènes et chaudières magiques où l'on faisait bouillir les mixtures les plus extravagantes, péle-mêle avec des lézards, crapauds, couleuvres, graisse d'enfant mort sans baptême, etc...

Chacune des pièces de cet arsenal diabolique avait ses propriétés particulières aussi le conteur Myralis était l'objet d'une attention toute particulière.

Le mystère plaît à tous et les choses de sorcellerie ont de tout temps occupé bien des imaginations.

— Croyez-vous vraiment à l'envoûtement ? demanda Yolande.

— Si j'y crois ! Plus que jamais, dit-il, regardant de côté Yvon qui eut un rire ironique. Quand quelqu'un vous gêne, continua-t-il, on pétrit une figurine de cire qui reçoit le nom de la personne détestée. On la pique au cœur en répétant l'opération sept fois par jour. A la date fixée, l'envoûtement doit mourir.

— Oh !... s'écrièrent les jeunes filles. Mais c'est affreux. En pleine civilisation ?... C'est impossible.

— Monsieur Myralis plaisante !... Il veut vous effrayer, intervint Yvon. Ces pratiques ne se font que dans un certain milieu où la magie noire a un

grand rôle. N'est-ce pas, Monsieur Myralis ?

— J'ignore ce que vous voulez dire.

— Il est pourtant de source certaine, avec les révélations de démissionnaires ou de convertis que les grands chefs de la franc-maçonnerie comme de toute autre société secrète usent des messes noires et du culte satanique.

— C'est possible.

— Naturellement les gradés symboliques ne savent rien, seule la franc-maçonnerie noire, c'est-à-dire celle qui ne comprend que l'Aéropage a des secrets que le menu monde des francs-maçons ne connaît pas.

— C'est possible encore, ajouta Myralis froidement, qui parla d'autre chose.

Mais Yvon qu'une idée poursuivait, reprit :

— D'ailleurs, il n'y a pas si longtemps dans nos campagnes on croyait encore au Sabbat, on disait que Lucifer sous la forme d'un bouc tenait ses assises le samedi soir sur une montagne isolée. On prétendait que les sorcières chevauchant sur un manche à balai s'y rendaient pour exercer leurs maléfices. Elles avaient sur un endroit du corps un coup d'ongle de Satan et répétaient les mots magiques : "Etau-Emen", qui veut dire *ici et là*, en argot du monde souterrain.

— Vous êtes vraiment renseigné, ricana Myralis.

— C'est pour cela que j'aime à déchiffrer les vieux grimoires, dit l'officier de marine.

— Aujourd'hui, répliqua Madame Le Quenel, nous avons les Somnambules, les Romanichels et les Gypsies, membres de la tribu errante des Bohémiens.

— De tout temps Madame elles ont existé. Nous aimons le mystérieux Depuis la belle Circé des temps antiques nous avons eu nos sybilles et nos devins. Celle de Cumes, Locuste à

Rome, Nostradamus à Paris pour ne citer que ceux-là.

— Et Cagliostro !... Et le comte de Saint Germain !.

— Mais, dit Yolande, en Auvergne on pratique encore l'enclavement du loup, on guérit la *naudge* ou maladie de langueur des enfants.

— Oui, dit Yvon, les sorciers de là-bas sont les *metzes* ; dans les Ardennes il y a les *sagneuses* ; ici les *groac'h* et un peu partout les jeteurs de sorts.

— Brr... ! dit Madame Le Quenel, j'ai la chair de poule ; si nous allions voir le diable !

Chacun se mit à rire ; seul Myralis eut un étrange frémissement des lèvres tandis que ses prunelles brillaient d'une lueur bizarre.

Yvon le regarda attentivement.

— Tiens !... dit-il. Ai-je pensé vrai ?... En serait-il de la Ténébreuse ?

Pour mieux s'en assurer il continua :

— Pourquoi pas ?... D'autres prétendent l'avoir vu. Tenez, Cagliostro dont parlait Madame Le Quenel. Un farceur par excellence.

— Vous connaissez mal ce savant Monsieur, interrompit Myralis pour oser le traiter de farceur.

— Je dis bien ce farceur, avait inventé une religion ; un rite égyptien avec le grand Cophte qui était lui-même. Il prétendait avoir un commerce journalier avec Satan. D'ailleurs quoi d'étonnant, ce Cagliostro est un des saints vénérés de la Franc-Maçonnerie.

Myralis ne dit mot, se souvenant que la prudence était le meilleur parti à prendre. D'ailleurs on arrivait.

La Catouche prévenue de cette visite afin qu'on la trouvât chez elle était assise devant sa porte sur le vieux banc de pierre, au-dessus duquel le lierre et les bruyères faisaient un rideau

de verdure grimant jusqu'au toit de la maisonnette.

Elle sourit de ses lèvres fanées saluant les mamans et les jeunes filles, ricanant un peu en voyant Madame Le Quenel mais jeta un regard farouche à Myralis.

— Que voulez-vous tous d'abord? demanda-t-elle.

Ce fut Mary-Anne qui répondit:

— L'explication de cette mystérieuse pierre qui pleure qui dit mon nom surtout qui disparaît si subitement.

Elle n'osa dire qui me ressemble. Cela lui paraissait maintenant comme une absurdité.

— La Catouche est puissante!... Ah! ah! ah! ricana la vieille femme d'un air mystérieux entrant dans la maison.

Rien n'y indiquait une demeure de sorcière. Dans l'âtre vide une crémaillère pendait, de chaque côté des chenêts de fer; dans l'angle un fauteuil de paille, quelques chaises, une table; des images saintes et des statues au mur. Sur une étagère quelques livres; près de la fenêtre un buffet modeste avec de vieilles faïences sur la crédence. En face de la porte une armoire à ferrures reluisante de propreté et à côté le placard ouvert montrant le vieux lit breton.

— Ma bonne Catouche, tu vas vite me dire si j'aurai bientôt mon ruban rouge!

La *groac'h* haussa les épaules en regardant Madame Le Quenel et avec la franchise que lui permettait son renom de sorcière, répliqua:

— Le méritez-vous seulement?

La "dame de charité" rougit un peu sous son fard mais ne voulut pas avoir compris:

— Est-elle drôle! fit-elle en riant.

— Donnez-moi votre main chacun, je vous dirai l'avenir.

— Oh! quel bonheur! s'exclama Yolande tendant la sienne.

— Prenez, garde jeune fille... le serpent rôde autour de vous... vous serez mordue... mais je vois de l'eau... une traversée en navire... Oh! Assez!

Elle rejeta brusquement la main de Yolande à qui le mot navire fit songer à Yvon.

Myralis recula comme à l'approche d'un danger, puis sourit; après tout ce mot ne pouvait être connu d'une *groac'h*.

Il tendit la main.

La Catouche s'en empara hâtivement comme eut fait un oiseau de proie. Elle semblait en étudier les lignes avec un soin farouche hochant la tête, riant sourdement...

— Le feu ne brûle pas toujours Jean Myralis!... dit-elle d'une voix grave et sentencieuse... La mort ressuscite souvent, le berceau parle quelquefois.

Il devint d'une pâleur effrayante, le front couvert d'une sueur moite. Tandis que chacun s'amusait de l'étrangeté de l'horoscope il pensa soudain que le feu n'avait pas brûlé les lettres à Coëtmeur... la mort ressusciterait donc avec la baronne disparue... le berceau parlerait si Alain de Coëtmeur était vivant!

Mais comment cette femme savait-elle cela? Parlait-elle en connaissance de cause? La chiromancie était-elle donc une science réelle?

Il voulut savoir.

— Vraiment Catouche tu me racontes des choses bien drôles, fit-il en riant. Où as-tu appris tant de secrets?

Elle montra ses yeux puis ses oreilles:

— Ici et là, répondit-elle.

Il frémit encore. C'était impossible qu'elle eut pu voir le drame de la nuit de Noël, impossible qu'elle connut la baronne de Coëtmeur et son fils! Aussi rassuré soudain il voulut payer d'audace:

— Et que m'arriva-t-il grâce au feu, à la mort et au berceau?

Elle répondit lentement:

— Une épouvante de tous les instants désormais, l'échec dans tout ce que tu désires, une mort horrible malgré Eblis (Satan.)

Puis prenant une attitude et des gestes tragiques, la Catouche cria:

— Malheureux!... tremble au châtement prochain

Chacun se taisait l'âme un peu tourmentée, se demandant si Myralis n'avait pas autrefois commis un crime. Il comprit le sentiment qui les envahissait tous et se mit à rire aux éclats bien qu'en lui-même il commençait d'avoir peur.

— Bien récité ma foi! Tu ferais une bonne sorcière de drame, sais-tu Catouche? A mon prochain voyage à Paris je t'emmène et ta fortune est faite! Seulement raconte-nous quelque chose de plus gai, voyons; ces

dames aimeront mieux une histoire de fée.

— Nenni ma Doué!

— Alors je pars, ajouta Myralis qui cherchait un moyen pour s'éclipser. D'ailleurs il est tard; un rendez-vous urgent m'oblige à courir chez moi...

Il tira sa montre:

— J'ai à peine un quart d'heure pour y arriver. Mesdames je vous salue. Monsieur Yvon... très honoré!

Puis d'un air dégagé après avoir salué ses amis, il se retourna élégant et gracieux:

— Au revoir Catouche! Nous nous reverrons, car je ne te garde point rancune! J'ai confiance en mon étoile malgré tout!

Comme il disparaissait pendant que les jeunes filles remettaient leurs gants pour partir la Catouche murmura:

— Oui... l'Etoile Flamboyante de l'enfer qui te guette... Démon!

Arrivé chez lui Myralis entra dans son bureau; une agitation extrême se lisait sur ses traits bouleversés et ses doigts se crispèrent d'une façon saccadée.

— Que sait-elle?... murmura-t-il. Il faut que j'avise au plus tôt. Il y a danger pour moi tant qu'Yvon sera ici et que Yolande ne m'aura pas épousé!

Brusquement il demeura en arrêt devant son bureau, les bras en arrière, les poings serrés et les yeux hagards.

— Oh! ma lettre au ministre! Mes notes pour les frères... Disparues... Un mystère m'environne... Tout était fermé... J'avais mes clés... Naïc clama-t-il ouvrant la porte.

Elle parut au bout d'un instant le visage calme et placide.

Il vit de suite qu'elle était hors de cause.

— Tu as veillé, n'est-ce pas? Personne n'a pénétré ici?

— Personne! Nul n'est même venu te demander. Mais qu'as-tu Jean... Ton visage est pâle... tes lèvres tremblent...

Sans répondre il ouvrit subitement avec une clé prise sur son bureau la porte fermée qui communiquait avec la chambre où jadis avait dormi une nuit l'infortunée baronne de Coëtmeur.

Il jeta un regard rapide dans la pièce abandonnée: la poussière couvrait tout. Le grand lit à courtines était gris, les tentures passées. Au plafond, dans les coins, dans l'angle de la fenêtre, des toiles d'araignées allongeaient leurs fils ténus; les fauteuils et les sièges étaient eux

aussi recouverts d'une épaisse couche de poussière.

La chambre respirait l'abandon le plus complet. Non personne n'était là. La porte communiquant avec la salle de réunion était aussi fermée. Mais alors où étaient ses lettres et ses notes?... Qui les avait prises?

— Ah! Naïc... Je sens quelque chose autour de moi!... Malheur à l'obstacle!... Malheur à qui sera sur mon chemin!

.....  
Pendant ce temps dans la maison de la *groac'h* assise à côté de la Catouche, une femme vêtue de noir la tête couverte d'un voile ou d'une mantille, enfermait dans un coffre de fer des papiers qu'elle jugeait précieux sans doute, car elle parcourait rapidement ces sortes de notes:

— Le misérable!... Il veut chasser nos sœurs, nos bonnes petites sœurs de leur couvent! Toute la Bretagne y aurait passé... Mettre ici des foyers bolcheviques... Rennes... Vannes... Pontivy... Lorient... Ah! voilà Nantes... Ancenis... Morlaix...

— Ma Doué!... clama Catouche.

— Heureusement vois-tu qu'il est venu ici, j'ai pu m'accaparer de tout avant qu'il reconstitue ces notes...

Elle ferma le coffret puis joignant les mains:

— Catouche! dit-elle, parle-moi de ma Douce!

## IX

### L'ABBE NOEL

Juin amenait des fleurs un peu partout, les cerisiers avaient changé les leurs en beaux fruits appétissants; le long des haies et sur les chemins mille oiseaux becquetaient les grands magnolias, les granadiers et les camélias.

Dans cette partie du Morbihan le climat est si doux que les aloès y fleurissent et que les figuiers y atteignent la proportion des arbres. Aussi les chênes ont une hauteur prodigieuse dans la forêt de Lanvaux.

Près de la Lande, le genêt, la bruyère et l'ajonc poussaient dru mêlés au goémon et au varech.

D'immenses champs couverts de blé, de lin, de chanvre, s'étendaient à perte de vue, ondulant à la brise, se dorant au soleil...

Bientôt les vacances amèneraient de nombreux touristes en Bretagne.

POUR LE CATARRHE. — C'est une des principales recommandations de l'Huile Electrique du Dr Thomas que le fait de pouvoir l'employer à l'intérieur avec autant de succès qu'à l'extérieur. Ceux qui souffrent du catarrhe trouveront que l'Huile, employée selon les instructions les soulagera promptement. Bien des gens qui souffrent de ce malaise ont trouvé la guérison dans l'Huile et en ont envoyé les témoignages.

Au presbytère de Pleucadeuc la joie qui s'épanouissait sur la terre mettait des parfums et des sourires dans la demeure de l'abbé Le Gaël. C'est que Noël était là. Venu plus tôt qu'il ne l'espérait, il attendait près de son protecteur qu'un ordre de ses supérieurs le rappelât.

Agé à peu près de vingt-deux ans, grand et mince, il avait le port majestueux et ses moindres gestes s'imprégnaient d'une distinction raffinée que ne donne ni l'éducation ni l'art des salons, celle qui venait avec la vie, fait dire :

— Celui-là a de la race !

Son visage d'une douceur infinie, était pur et noble quoique voilé d'une secrète mélancolie. Ses yeux rêveurs semblaient parfois sonder le ciel comme si pour lui le ciel allait s'ouvrir et lui montrer de l'au-delà le mystère qui couvrait sa vie.

Car il y avait un mystère ! Il le savait. D'où venait-il ? Qui était-il ? Quel était son nom ?

Autant de questions troublantes qu'il se posait parfois sans pouvoir les résoudre.

Il savait que l'abbé Le Gaël l'avait sauvé d'une mort affreuse à Redon dans un accident de chemin de fer. Il savait aussi qu'une femme, Gervaise Caraudec l'avait recueilli... Mais où ? Comment ? Quand ?

Il était donc un enfant volontairement abandonné ? Un gênant, un inutile, un de ceux qu'on n'oserait tuer mais dont on se débarrasse facilement ! Oh ! penser que sa mère ne l'avait pas aimé ! Penser qu'il ne la connaîtrait jamais !

Souvent il rêvait d'elle, ne se la figurant pas comme une femme de marins malgré Gervaise, mais comme quelque jolie fée blonde et blanche qui veillait à son berceau.

Parfois même de fugitives visions lui montraient un vieux manoir comme ceux de Bretagne, une vaste chambre aux panneaux armoriés, une jeune mère charmante et douce dont la voix chantante l'endormait le soir...

Mais c'était si fugitif !... si incertain... si vague, que l'image s'évanouissait au moindre effort pour la saisir.

Pourtant il était heureux. Sa jeunesse un peu délicate et malade lui avait valu les plus grands soins de la part du recteur dont les cheveux blancs rayonnaient aujourd'hui du bonheur de Noël.

Car il s'appelait Noël simplement et seulement.

Oh ! n'avoir pas même un nom ! Sa fierté native en souffrait, mais ses amis du séminaire avec cet admirable caractère de fraternité qui les caractérise tous ne l'avaient que mieux aimé pour cet abandon qui l'avait jeté dès ses premiers ans dans le tourbillon de la vie, sans autre soutien que ce vénérable prêtre : l'abbé Le Gaël !

Déjà grand quand le recteur fut nommé à Pleucadeuc, il vit s'ouvrir devant lui toutes les portes des châteaux voisins où chacun l'aimait pour sa délicatesse, ses belles manières et la bonté tendre de son cœur. A Kerlor il avait été gâté de suite par la châtelaine qui croyait voir en lui son propre fils plus jeune et plus enfant. Son affection pour Noël était si grande que le réunissant dans ses bras à Yvon et Mary-Anne plus âgés que lui, elle disait parfois :

— Vous vous ressemblez, mes chéris... Sans doute parce que je vous aime également presque et que je découvre sur l'un ce que mes yeux ont vu sur l'autre !

Il lui semblait retrouver à Kerlor la tendresse, possédée autrefois, d'une mère, d'une sœur, d'un compagnon de jeu.

Maintenant qu'il avait grandi en science et en sagesse, c'était avec le même bonheur, la même affection qu'il allait au château.

Depuis quelques jours il avait étudié, déchiffré de vieux papiers de famille comme il aimait à le faire, très fier quand il avait découvert la signification de quelques parchemins laissés par Yvon ou Mary-Anne, las de chercher.

Assis devant sa table de travail il avait étalé une quantité de feuillets jaunés, usés, racornis, couverts d'une écriture tantôt fine et anguleuse, indéchiffrable, tantôt large, haute avec d'énormes circonférences dans les O, les A et les D. Ce qui l'intéressait le plus c'était d'y trouver avec des généalogies des noms de la noblesse Bretonne dont l'origine remontait aux époques enchantées de Merlir, Morgane, Uriane et Viviane.

Tout un passé de chevalerie se déroulait devant lui ; c'était presque avec dévotion qu'il classait par familles, par années, par pays, cette multitude de feuillets épars devant lui.

On lui en avait promis d'autres plus vieux encore si possi-

ble, retrouvés par hasard au fond du bahut oublié dans un grenier. En les feuilletant, Yvon avait découvert qu'il s'agissait là du manoir de Kerlor, à son origine et chose plus curieuse, les noms des Penhoët et de Tour-Mécé-Rhuis avaient attiré ses regards. Quelle pouvait être cette Tour ; et quel rapport entre Penhoët et Kermor, sinon d'une parenté dont les premiers liens disparaissaient dans la nuit des temps.

L'abbé Noël avait promis de venir chercher ces nouveaux papiers, heureux à l'avance d'y trouver encore quelque légende, quelque haut fait, quelque drame obscur peut-être...

Parfois il levait les yeux, admirant de la fenêtre le magnifique panorama de la campagne environnante, le ciel d'un bleu clair ombré par endroits par le pignon de l'église, par l'énorme animal fantastique qui le couronne, par les toits des chapelles Saint-Marc et Saint-Barthélémy où il admirait souvent les vitraux anciens.

Puis laissant tomber son bras le long de sa soutane, il l'écartait un peu de la table et le front dans sa main rêvait...

— Eh ! bien ! Noël ! es-tu prêt ? Et ces vieux grimoires, ces antiques parchemins ? Est-ce terminé, mon enfant, dit le recteur en entrant.

Le jeune prêtre leva les yeux avec une tendresse indicible vers celui à qui il devait tout.

— Oui, père, ceux-là sont terminés mais les autres parchemins promis seront plus intéressants, paraît-il.

— Alors, mon enfant, je crois qu'il est temps de partir ; si tu veux nous irons ensemble à Kerlor. Je vais mettre mon chapeau.

Ils quittèrent la maison, heureux de vivre par ce beau jour de juin où tout était azur et or...

Ensemble ils allaient, causant de choses et d'autres, sur la route où la poussière fine blanchissait peu à peu leurs chaussures.

Il faisait chaud, de temps en temps l'abbé Le Gaël essuyait la sueur de son front, mettant son chapeau légèrement en arrière afin que la brise et l'air lui apportassent une bienfaisante fraîcheur.

Au loin ils aperçurent une femme dont la coiffure de Guéméné les fit penser à Naïc.

C'était elle en effet ; mais vieillie, plus encore, marchant courbée vers la terre comme sous le poids d'une douleur trop lour-



### Le charme de la Brunette

Même les cheveux du brun le plus mat ont des reflets superbes s'ils sont lavés au Shampooo "Graduated" Evan Williams. Six shampoos distincts pour chaque teinte de cheveux. Chez votre pharmacien.

Importé d'Angleterre  
EN VENTE PARTOUT  
Seuls concessionnaires canadiens,  
PALMERS LIMITED, MONTREAL

**Evan Williams**  
HENNA  
SHAMPOO

## La Meilleure Pour La Table

La mélasse diluée et falsifiée n'a pas la saveur ni la valeur nutritive de la Véritable Mélasse de Barbade — et la véritable ne vous coûte pas plus cher.

Dans l'intérêt de la santé de votre foyer, servez toujours sur la table la Mélasse "BEMA", et à cause de son économie, employez-la dans la préparation des mets.

Votre Epicier Pa en Vente!

311



## AGENTS DEMANDES

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dept. 515, Toronto 8, Ontario.

### Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_

Province ou Etat \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE,

975, rue de Bullion

MONTREAL

CANADA

## Il n'y a rien de romanesque dans un mauvais estomac!

Les français sont reconnus pour leur sentiment romanesque. Avec une chanson aux lèvres, un sourire dans les yeux, un cœur léger, ils sont les plus grands amoureux de l'univers. Vifs, pleins d'entrain et actifs, avec un penchant naturel pour les meilleures choses de la vie, leur appétit échappe souvent à leur jugement.

Les aliments riches, lourds, qui demandent le sens très artistique de leurs natures, leur causent beaucoup de maladie. L'indigestion, l'acidité et l'aigreur d'estomac, la mauvaise haleine et des douleurs stomacales leur causent des douleurs après chaque repas. Après la vivacité de leur démarche disparaît, l'éclat de leurs yeux, leur entrain et leur gaieté deviennent chose du passé et leur rendent la vie misérable.

Mais ces malaises peuvent être facilement surmontés et à si peu de frais qu'il semble inutile de souffrir plus longtemps. Rendez-vous simplement chez votre pharmacien et procurez-vous un paquet de Magnésie Bisurattée et prenez-en une cuillerée après chaque repas. Ceci enrayera instantanément l'indigestion, apportera un soulagement bienfaisant à l'estomac aigre, acide, adoucira l'haleine stomacale. Mangez ce qui vous plaît, mais ne souffrez pas inutilement.

La première dose même de Magnésie Bisurattée vous semblera un bienfait merveilleux. La chanson sur les lèvres et l'éclat des yeux reviendront et vous aurez tôt fait d'apprendre comme il est facile d'avoir une excellente digestion sans douleurs stomacales ni aigreurs et acidités d'estomac.

La Magnésie Bisurattée est en vente partout, dans l'univers entier. Des centaines de mille bouteilles sont employées en France chaque année et tous les vrais Français ne jurent que par cet excellent remède.

ACHETEZ

# LE FILM

Le plus important magazine en français de vues animées

Vous lirez dans

# LE FILM

d'AVRIL

UN ROMAN COMPLET

## LA RAISON DU COEUR

par

MARCEL IDIERS

COUPON D'ABONNEMENT

# LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au FILM — \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

POIRIER, BESSETTE & CIE  
Limitée  
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

N'oubliez pas d'acheter

**La Revue Populaire**

En vente partout . . . 15 sous

de... ou d'un secret trop dur à garder... Mais son serment le liait à ce maître qu'un aveugle amour maternel cherchait à excuser.

Sous les ailes de sa coiffe les cheveux étaient devenus très blancs à cause des peines secrètes, des larmes versées, des regrets amers qui torturaient son cœur.

Elle passa sans parler devant les prêtres, les salua profondément puis s'effaçant le long de la haie continua sa route.

— Pauvre femme! dit le recteur. Je suis sûr que Myralis la courbe sous un joug de fer. Elle est toujours comme apeurée.

— Pourquoi ne la quitte-t-elle pas ?

— Ayant perdu successivement son mari et son enfant, elle s'est attachée à son nourrisson. Elle mourrait plutôt que de le quitter. Il est sa seule affection car il les résume toutes pour elle, et je crois qu'il abuse de son pouvoir fascinateur sur cette âme timorée.

— Croyez-vous ? père, que quelque chose de plus grave soit entre eux; autorité despotique d'un côté, aveugle obéissance de l'autre ?

Le recteur s'arrêta. Il regarda avec attention autour de lui puis soudain grave et triste, il dit à voix basse posant sa main sur le bras de Noël:

— Oui, mon enfant, il y a quelque chose de plus grave.

Il continua après un instant de silence:

— Je ne t'en aurais jamais parlé, mais tu l'as deviné. Il paraît, le père Corentin me l'a dit, qu'autrefois bien avant que je vienne ici, un soir d'hiver Myralis était entré chez lui avec deux hommes portant un corps de femme... Était-elle morte?... Était-elle évanouie?... Je ne sais. Mais jamais elle n'en ressortit. Et comme le Corentin voulait savoir, Naïc fut épouvantée et le pria d'oublier...

— Vous n'avez rien vu, père Corentin, avait-elle ajouté. Rien vu, entendez-vous ?

Ce qui me fait croire que Naïc a reçu la confiance d'un crime, c'est que la malheureuse depuis que je suis à Pleucadeuc n'est jamais venu me dire sa peine ou sa souffrance... jamais je ne l'ai vue se confesser... Pourtant, pauvre femme!... Ce n'est pas l'homme qui t'entendrait, c'est Dieu!

Le prêtre s'était découvert, les yeux levés vers l'immensité; sa couronne de cheveux blancs

semblait une auréole sur ce front de saint.

La voix s'élevait avec une majesté que Noël ne lui connaissait pas; il s'inclina avec un immense respect devant le prêtre, devant Celui qui console, qui pardonne et qui absout, puis baisa de ses jeunes lèvres cette main vénérable et ridée qui traçait du côté où s'en allait Naïc le signe de miséricorde et de bénédiction !

X

### LES SECRETS DE LA CATOUCHE

C'était presque avec rage que Jean Myralis avait écrit au ministère demandant le départ au loin d'Yvon de Kerlor.

— Au moins, pensait-il, lui disparu, je puis en toute sûreté épouser Yolande.

Mais la disparition si mystérieuse de la lettre avait néanmoins retardé l'exécution du plan tracé par Myralis. Comme il en avait été prévenu, le cabinet sautait... se reconstituait... s'occupait du plus pressé...

Or la demande du sectaire arrivant un jour trop tard, avait permis aux familles de Kerlor et de Penhoët de resserrer plus intimement par la demande officielle en mariage, les liens qui les unissaient déjà.

Il s'en était donc fallu de bien peu qu'Yvon partit précipitamment et sans s'y attendre, laissant celle qu'il aimait entre les mains de Myralis.

Les deux mères, avec l'instinct que donne l'amour maternel, avaient longtemps pénétré leurs vues réciproques et leurs désirs secrets au sujet du mariage de leurs enfants.

Comme au fond, sauf quelques objections pour la forme, elles étaient parfaitement d'accord, l'acceptation fut immédiate.

L'effet désastreux produit sur Yolande par l'attitude de Myralis chez Catouche, les paroles étranges, les révélations et les menaces de la *groac'h* à son endroit, avaient décidé la jeune fille—pratique d'abord—à prendre la part si belle offerte à sa beauté par l'amour d'Yvon.

Myralis, après tout, n'avait pas une position officielle; ses problématiques honneurs, si toutefois comme il le prétendait il se consacrait à la vie politique, étaient jusqu'ici vraiment aléatoires; tandis qu'Yvon avait une situation superbe, équi-

brée, de tout repos pour l'avenir. Il fallait prendre Yvon.

L'officier de marine au comble de ses vœux, faisait mille projets, lorsqu'un matin, brusquement, un pli officiel l'appela à Paris.

Un vague pressentiment de malheur l'obséda pendant le voyage; il lui semblait qu'une influence néfaste allait mettre des entraves à ses projets matrimoniaux.

Hélas! ce n'était que trop vrai! Myralis avait passé par là.

Dès qu'il avait appris la demande en mariage et l'acceptation, sa colère n'avait plus connu de bornes. Sentant qu'Yolande serait perdue pour lui s'il n'avisait au plus tôt, il partit pour Paris sans parler à personne de ce voyage.

Il dura peu, car il revint le surlendemain avec la promesse qu'un appui sûr lui était donné pour ce qu'il voulait.

La même semaine Yvon recevait l'ordre d'appel.

Ah! sa désolation quand au retour il aperçut au crépuscule les tourelles de Penhoët se profiler dans le ciel triste!

Un découragement profond s'empara de lui. C'est qu'il apportait le pli cacheté, scellé, contenant l'ordre d'embarquement. A peine avait-il le temps de faire ses préparatifs. Cinq jours seulement le séparaient du terme voulu.

Or connaissant la frivolité de Yolande, il comprenait que lui parti la victoire était à Myralis.

On avait résolu pour les fiançailles officielles d'attendre les huit jours qui précédaient la fête de Madame de Penhoët. La seule chance qui lui restait était de prier qu'on avançât ces fiançailles. Un lien déjà l'unirait à Yolande, elle garderait la foi jurée; le temps de l'absence s'écoulerait pour lui moins dur et moins amer.

Pour effacer un peu l'étrangeté de ce départ précipité qui en toute autre circonstance eut fait croire à une fuite, on avait en haut lieu, doré la chaîne et sucré la pilule; Yvon de Kerlor s'embarquait avec le grade de second.

Il pensait que cet honneur était chèrement acheté! Encore deux à trois mois au plus, et le départ, s'il amenait le déchirement de la séparation, lui eut au moins laissé la pensée consolante et douce qu'au foyer de Bretagne, dans le vieux manoir de Kerlor, entre sa mère et Mary-Anne attendait une épou-

se tendrement fidèle qui le suivait de cœur au-delà des mers.

Comme on avait bien fait de se hâter pour demander Yolande! Un peu plus il serait parti sans même que les projets d'union fussent officiels. Or il savait que l'absence et le temps, s'ils consolent bien des douleurs, effacent aussi bien des souvenirs.

Loin de la patrie, il aimerait toujours Yolande. Mais Yolande l'eut-elle aimé autant sans la promesse sacrée des fiançailles?

Oh! oui, il fallait les hâter pour qu'il eut le droit de garder son amour, pour qu'elle eut le devoir de penser à lui!...

Comme il songeait les yeux vers la Lande il vit très distinctement, car la nuit était claire et la Lande solitaire, il vit une forme noire errer le long des pierres s'accroupir et demeurer.

Il lui revint en mémoire que la même chose s'était produite aux regards étonnés de Mary-Anne.

Mais les mirages sont fréquents et quand le cerveau au soir d'une journée a été plus ou moins excité auparavant, il peut entrevoir des images étranges dont le problème troublant reste sans solution.

Dans l'état de fièvre où se trouvait Mary-Anne autrefois il se pouvait très bien qu'elle eut cru voir un fantôme, une apparition, quelque chose d'anormal en un mot.

Mais elle avait insisté sur le fait, l'affirmant d'une manière si positivement catégorique qu'on n'avait plus traité cet incident comme quantité négligeable.

Cependant quelque mendicante avait pu se trouver là, l'appeler... l'implorer...

Or voilà qu'Yvon voyait se renouveler pour lui la même apparition qu'avait entrevue Mary-Anne. Il se sentait sain de corps et d'esprit, ses yeux n'avaient pas vu double; il était sûr qu'il y avait quelque chose.

Au surplus les gens du pays ne parlaient depuis quelque temps que de farfadets, de korrigans. On croyait même aux alentours à l'existence d'un mystérieux fantôme qui ne se montrait que la nuit tombante, avec des allures de forme errante glissant sur les chemins, sans bruit, établissant sa demeure parmi les pierres mégalithiques et les bruyères de la Lande.

Ceux qui avaient essayé en une heure de bravoure et de courage de savoir qui était ce

fantôme l'avaient vu soudain disparaître sans que rien révélât où il était passé.

Aussi quand il se montrait l'appelaient-on: le Fantôme des Bruyères.

Yvon voulut comme Mary-Anne le voir de près et s'aventura parmi les herbes de la Lande. Mais sa haute stature faisait une grande ombre que remarqua sans doute le fantôme car soudain il se leva et glissa rapidement vers la maison de la Catouche.

— C'est assez bizarre, dit Yvon que la *groac'h* soit mêlée à ces fantasmagories.

Il se dissimula courbé vers la terre derrière un menhir et attendit.

La Catouche sortit de sa maison, sembla explorer les environs puis s'adressant à quelqu'un qu'Yvon ne vit pas, elle dit:

— La Douce va souffrir!...

Il sembla à l'officier qu'un soupir répondait à la vieille femme qui continuait:

— Pourquoi aussi a-t-il préféré ce qui brille à ce qui est bon? Pourtant la Douce aimait tant Yvon!... Aveugle et sot qui la fait pleurer!...

Yvon fut stupéfait.

Comment la Catouche parlait de lui! Et quelles étranges paroles! Quelle était cette Douce qui pleurait et qui l'aimait!...

C'était au moins bizarre et n'écoutant que sa curiosité, il se découvrit, voulant interpeller la *groac'h*.

Au mouvement qu'il fit la Catouche jeta un cri, étendit un bras vers lui criant:

— Va-t-en... Va-t-en!... Tu ne dois pas savoir!

Yvon maintenant était près d'elle qui le repoussait. Il entendit soudain un bruit léger comme un caillou qu'on frappe ou une pierre qu'on heurte mais ne vit rien.

— Voyons Catouche, pourquoi cette étrange attitude?... Tu as donc un commerce avec le Fantôme des Bruyères? Je l'ai vu disparaître tout à l'heure dans ta maison... A qui donc aussi, à l'instant, parlais-tu de moi?

Elle écoutait, détournant la tête; le même bruit se renouvela mais seule elle l'entendit; Yvon dans le feu de ses paroles dans son ardeur de savoir ne songeait qu'à lui.

Alors brusquement la Catouche changea d'attitude, l'éclat de ses yeux ne fut plus méchant et farouche mais joyeux; elle

soupira comme allégée d'un fardeau:

— Entre Yvon! Tu vois, le Fantôme n'est pas chez moi... Que t'importe après tout si je fais ma société des farfadets! Ne suis-je pas *groac'h*? Le Fantôme des Bruyères est mon ami. Malheur à qui s'en approcherait!...

Yvon sonda la pièce mais en effet rien ne décelait une présence étrangère, seul le placard du lit était ouvert comme si la Catouche allait bientôt dormir.

— C'est étrange... Pourtant Catouche, j'ai vu ce fantôme cet inconnu entrer chez toi.

Elle secoua sa tête blanche.

— Ma Doué! Les vivants seuls entrent chez moi.

— Ecoute, je pars en mission pour le Canada dans cinq jours, je t'assure qu'à mon retour je chercherai à éclaircir ce mystère.

— Comment?... Tu pars?... questionna la Catouche tremblante... Oh! je n'avais pas cru cela si proche... Elle avait pourtant détruit la lettre...

— Mais Catouche tu es mystérieuse ce soir. Comment pouvais-tu penser à mon départ?... de quelle lettre parles-tu?

La *groac'h* secoua la tête, leva sa tête en un geste hiératique et dit sentencieuse:

— Tu ne dois pas savoir!... Tu ne sauras pas... La Lande est son domaine... et la nuit sa complice... Le Fantôme triomphera!

Yvon haussa les épaules.

Vraiment toutes les sorcières avaient des airs inspirés mais la Catouche se méprenait en croyant qu'il allait se troubler du mystère.

Comme il la laissait, rêveuse, les yeux tragiques, elle l'appela:

— N'oublie pas la Douce... Yvon... Elle t'aime... elle sera ta femme!

Il pensa qu'il s'agissait d'Yolande et fut heureux de sa tendresse. Cependant les paroles précédentes de la Catouche au sujet de la Douce lui semblaient incompréhensibles... Pourquoi eut-il fait souffrir et pleurer Yolande.

Il partit pensant à celle qui occupait tout son cœur, toute sa pensée, absorbant à ce point le reste que pas une minute l'image de Mary-Anne ne vint troubler la vision radieuse de la belle Yolande.

(A suivre)

## Les meilleures Teintures donnent les plus riches couleurs!

POUR tout usage domestique, rien ne vaut les Teintures Diamond. Elles contiennent les anilines de la meilleure qualité possible.

Ce sont les anilines des Teintures Diamond qui donnent de si douces, claires et fraîches couleurs aux robes, draperies et lingeries. Les Teintures Diamond sont d'emploi facile. Elles s'étendent uniment, ne font pas de taches et ne donnent jamais aux choses l'air d'avoir été retintes. Des couleurs fraîches et fidèles qui gardent leur profondeur et leur éclat en dépit de l'usage et du lavage. 15c le paquet. Dans toutes les pharmacies.

### Diamond Dyes

Meilleure Qualité depuis 50 ans  
Fabriqué au Canada



## Une Belle Taille

Aux lignes Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos soeurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

## PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la poste, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS  
PHARMACIES MODELES BOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

## FEMMES DEMANDEES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

Coupon d'Abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE & CIE  
LIMITEE

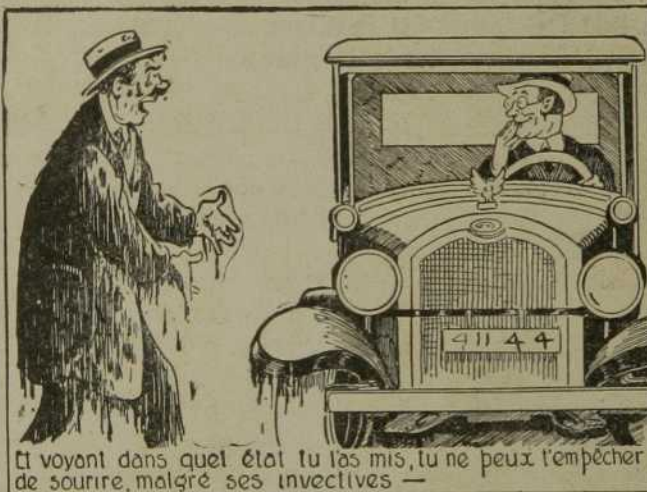
975 de Bullion, Montréal, Can.

T'a'pas ?

par RACEY



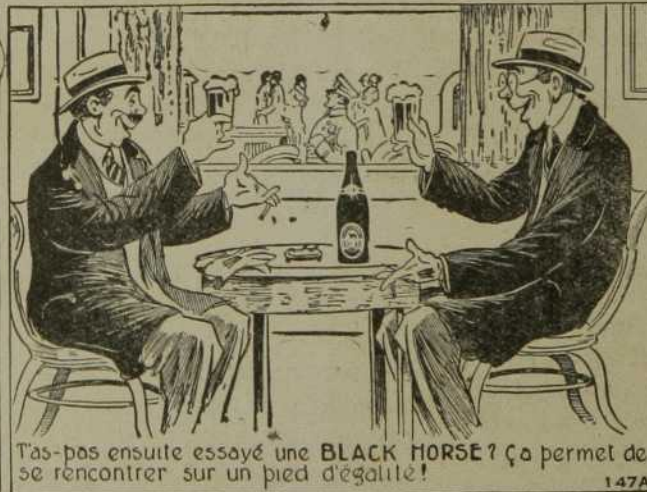
Tas-pas déjà éclaboussé un piéton avec ta voiture, en passant dans une floque d'eau —



Et voyant dans quel état tu l'as mis, tu ne peux t'empêcher de sourire, malgré ses invectives —



Mais le lendemain, la même chose t'arrive à toi — et au moment où tu t'appêtes à engueuler l'auteur du désastre, tu reconnais la victime de la veille —



Tas-pas ensuite essayé une BLACK HORSE ? Ça permet de se rencontrer sur un pied d'égalité !

147A

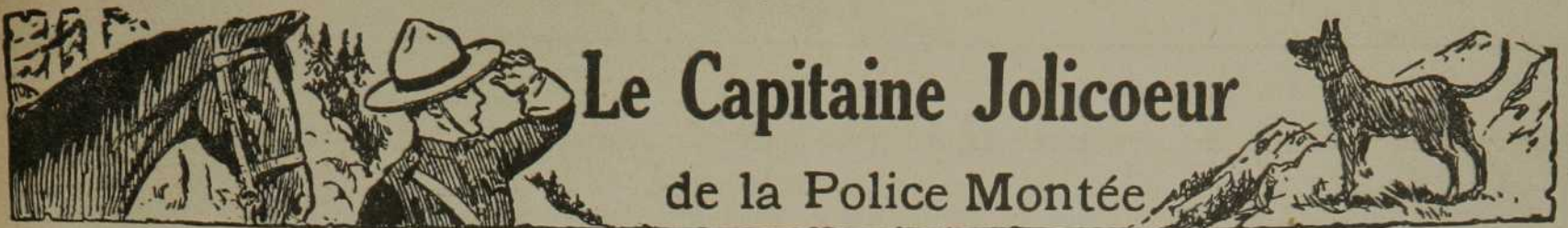
dites simplement —

"Bière

**Black Horse**

Darves

s.v.p. !"



# Le Capitaine Jolicoeur

## de la Police Montée

EPISODE NUMERO 70



1—Un jour que le Capitaine Jolicoeur parcourait seul une région déserte, son attention fut attirée par Tempête.



2—Il était au bord d'une élévation. Il se pencha et aperçut plusieurs hommes qui jetaient un cavalier à terre.



3—Le Capitaine Jolicoeur descendit aussitôt au fond du ravin. Il trouva l'homme attaché à un gros arbre.



4—Dès qu'il fut délivré, l'homme raconta pourquoi il avait été attaqué. Il conduisit le jeune fils de son maître.



5—Les bandits l'avaient enlevé. Soudain le Capitaine vit un papier posé sur une pierre. Les bandits demandaient cinq mille dollars.



6—Le Capitaine voulait essayer de rejoindre immédiatement les bandits de la Montagne, les plus terribles de la région.



7—Mais l'homme l'en dissuada. Ils revinrent alors tous deux au ranch du fermier. Celui-ci apprit la nouvelle avec douleur.



8—Les trois hommes étaient à chercher un moyen de délivrer l'enfant lorsqu'un grondement étrange se fit entendre.



9—Le Capitaine sortit vivement et vit un aéroplane qui se dirigeait vers le ranch. Il se demanda d'où il pouvait venir.



10—Bientôt l'avion atterrit. Le fermier courut aussitôt au-devant du pilote et lui montra le papier laissé par les bandits.

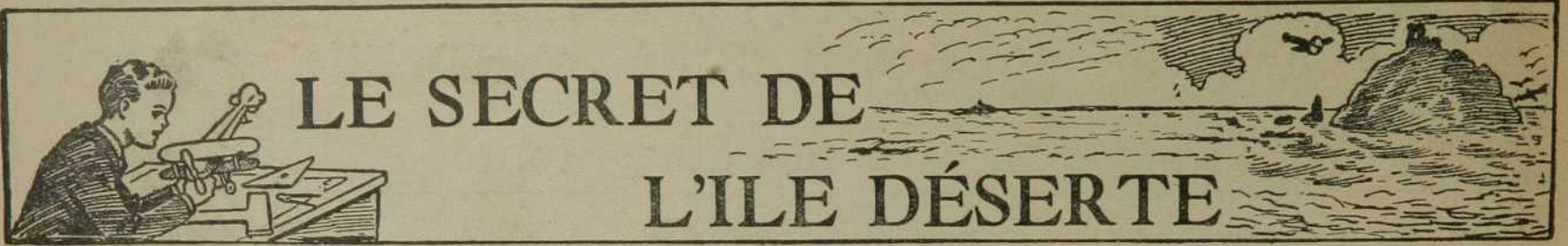


11—Le pilote de l'avion était le frère du fermier. Il chercha tout de suite un moyen de sauver le malheureux enfant.



12—Le Capitaine suggéra un plan qui étonna beaucoup ses compagnons. Réussiront-ils à avoir raison des bandits de la Montagne.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)



# LE SECRET DE L'ILE DÉSERTE

EPISODE NUMERO 7



1—Poursuivi par ses ravisseurs, le jeune inventeur Paul s'est sauvé dans un canot automobile. Mais il fut vite rejoint.



2—Les ennemis du jeune homme le descendirent dans le sous-marin et ils l'attachèrent solidement pour l'empêcher de nuire.



3—Le malheureux Paul entendit le bossu commander à ses complices de diriger le sous-marin vers l'île déserte.



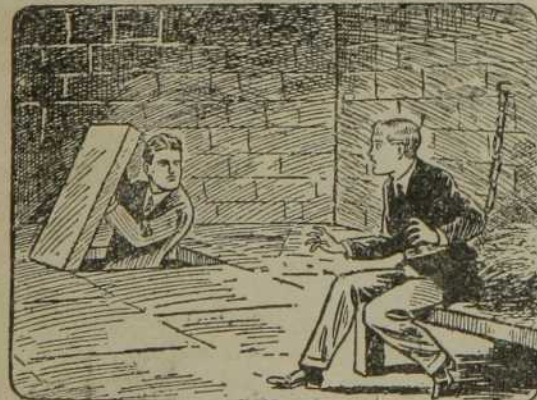
4—Dès que le vaisseau fut accosté, Paul fut débarqué. Il était dans une grande caverne où l'eau de la mer pénétrait.



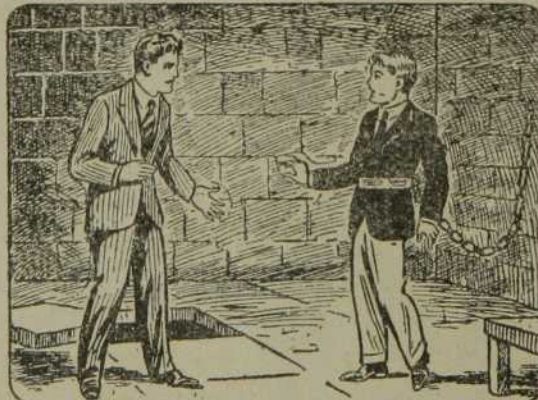
5—Le jeune inventeur traversa plusieurs chambres sombres et mystérieuses puis il fut jeté dans un cachot sans fenêtre.



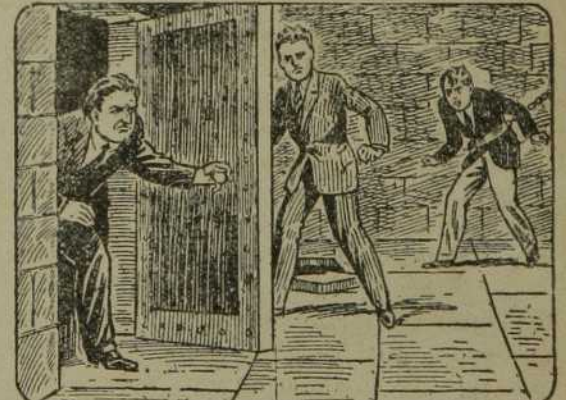
6—Paul était désespéré. Cette fois, il était bien à la merci de ces cruels bandits qui voulaient lui arracher le secret de son avion.



7—Soudain, il releva la tête. Et il aperçut avec étonnement une pierre du plancher qui se soulevait lentement. Un jeune homme apparut.



8—Celui-ci expliqua à Paul qu'il était un agent du service maritime secret. Craignant ses révélations, le bossu l'avait fait enlever.



9—Le détective en fouillant son cachot avait trouvé un souterrain. Nos deux amis causaient encore lorsque la porte s'ouvrit.



10—C'était le bossu qui entrait. Le détective se cacha derrière la porte et sautant sur le bossu l'assomma d'un coup de poing.



11—Puis, aidé de Paul, il attacha le misérable à la chaîne qui avait servi à maintenir le jeune inventeur.



12—Le bossu hurlait de rage. Le détective et son compagnon étaient à peine sorti qu'ils virent l'ombre de deux personnes.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

**IL FAUT TENIR  
SES PROMESSES**

— Voyons, ma chère, qu'est-ce qu'il y a encore?  
— Tu ne veux pas tenir ta parole. Avant notre mariage, tu me disais que tu ferais tout pour moi.  
— Oui.  
— Tu me disais que tu serais heureux de mourir pour moi.  
— O - u - i.  
— Oui, mais tu ne le fais pas.

**CONFORT FROID**

— Comment? tu pleures! et il y a dix minutes à peine que nous sommes mariés!  
— C'est que j'ai oublié de te dire que je ne savais pas cuire.  
— Oh! ne te tracasse pas pour cela, je ne te donnerai jamais rien à faire cuire; je suis journaliste.

**VRAIMENT TROP  
ENCOURAGEANTE**

— Je vous en prie, monsieur, chantez quelque chose?  
— Moi, madame! mais vous savez bien que je n'ai pas de voix du tout!  
— Oh! qu'est-ce que ça fait! Tout le monde est occupé à parler; personne ne s'en apercevra.

**LA POSTE EXIGEANTE**

Lui. — Je n'ai pas reçu votre dernière lettre.  
Elle (boudant). — Et je vous envoyais un gros baiser dedans!  
Lui. — Comment! mais ne savez-vous pas qu'on n'envoie jamais les articles de valeur par la poste sans les faire enregistrer?  
Ce n'est pas au bureau des lettres mortes qu'ils cherchèrent l'objet perdu.

**HOMICIDE**

— Comment! s'exclame le juge, vous avez eu le coeur de laisser votre camarade d'ivresse couché sur les rails du chemin de fer, où le train lui a passé sur les jambes!  
— Je vais vous expliquer, monsieur le juge... C'est lui qui me répétait depuis une heure: "Je ne me rappelle plus où je demeure, mets-moi sur la voie..." Alors j'l'y ai mis!

**UN PRINCIPE**

— Mon mari et moi nous avons comme principe de ne jamais nous quereller devant les enfants. Quand nous sentons une querelle venir, nous les faisons sortir.  
— C'est donc cela, que nous les voyons toujours sur la rue!

**LA RESPONSABILITE DES  
TYPOGRAPHES**

Un journaliste, défendant avec énergie son candidat, avait écrit: "Son talent n'est pas de ceux qui se louent, mais de ceux qui s'affirment."  
Les typographes ont composé: "Son talent n'est pas de ceux qui se louent, mais de ceux qui s'affirment." (Authentique.) Le candidat n'a pas été élu.

**DE PASSAGE SEULEMENT**

A Sainte-Rose, comté de Laval. Un touriste à un résidant, d'un ton goguenard:  
— C'est donc ici qu'il y a tant de *beignets*?  
— Oui, monsieur; mais, en été, ils ne font généralement que traverser la région.

**SEPARATION CRUELLE**

— Puisque nous allons nous séparer, je n'ai plus qu'une chose à vous demander.  
— Qu'est-ce donc, Georges? demanda-t-elle en sanglottant.  
— Allez-vous me rencontrer jeudi prochain comme d'habitude?  
— Oui, Georges.

**UNE CHOSE IMPOSSIBLE**

— Est-ce que tu pleures quand tu vas au théâtre?  
— Non; je ne suis pas aussi sensible que cela.  
— Alors tu as un coeur de glace.  
— Ce n'est pas cela, mais je ne puis pas mâcher de la gomme et pleurer en même temps.

**EDUCATION**

— Papa, si je prends un écu de la poche de quelqu'un, c'est volé?  
— Oui.  
— Si je parie un écu et que je le gagne, c'est *gambler*?  
— Oui, et c'est aussi laid que voler.  
— Si j'ai quelque chose qui vaut un écu et que je le vende cinq piastres, comment est-ce que ça s'appelle?  
— Ça s'appelle des affaires.

**AU CATECHISME**

Le curé d'une petite paroisse laurentienne, demandait à un enfant marchant au catéchisme:  
— Qui a fait ces beaux arbres et la haute montagne que nous voyons là-bas?  
— Je ne sais pas, monsieur le curé, répondit l'enfant; nous ne sommes dans le village que depuis vendredi soir.



— Tu commandes deux robes chez ta couturière? Tu ne sais donc pas que je n'ai plus d'argent: j'ai fait faillite.  
— Si, je le sais, mais la couturière ne le sait pas encore.

**LE POIGNARD DANS LA PLAIE...**



— Ma belle-mère est tombée dans le bassin du jardin... Elle a eu peur, mais elle est à présent complètement rétablie!...  
— Je t'avais bien dit qu'il n'y avait pas assez d'eau!...

**CONNAIT PAS**

— Aimez-vous la musique de Rossini, monsieur?  
— Passionnément.  
— Connaissez-vous son *Barbier*?  
— Non, je me rase toujours moi-même.

**PRUDENCE**

— Dites donc, vendez-vous de la viande malade, vous?  
— Pire que cela, monsieur.  
— Sainte-Apoline! Comment est-elle?  
— Elle est morte, monsieur, bien morte.

**VOYONS SI VOUS ETES PERSPICACES!**



Où se trouve l'écureuil que cherche le bleaireau?



Ne croyez pas que ce pêcheur soit seul?

## HONNEUR!



— Oui, moi, j'ai occupé des postes importants et je m'en suis retiré les mains nettes, sans en tirer un sou! n'est-ce pas, bobonne?  
— Oui, mon ami, et nous l'avons assez regretté depuis!

## POUR REPARER SON ERREUR

— Que puis-je faire pour vous, monsieur?  
— J'ai complètement oublié ce que je voulais; donnez-moi quelque chose qui s'en approche.

## REMERCIEMENT

— J'ai quitté ma ville natale pour vous apporter mon cœur.  
— Vous êtes trop aimable... fallait pas vous déranger pour si peu!

## UNE AUTRE DEFINITION

— Pourrais-tu me définir une lettre d'amour?  
— Une lettre d'amour est une chose que, dix ans après, généralement, on regrette d'avoir écrite.

## UNE QUESTION DE TROP

— Avant de laisser partir le témoin, j'aimerais à lui poser une dernière question. Pouvez-vous me dire, témoin, si pendant ce procès, on n'a pas essayé de vous faire dire une histoire différente?  
— Différente de celle que je viens de dire?  
— Oui, n'est-ce pas le cas?  
— Oui, monsieur.  
— Très bien! Sur votre serment je demande que vous disiez les noms de ces personnes.  
— Vous, depuis une demi-heure.

## AU MARCHÉ A POISSON

— Combien ce homard?  
— Cinquante sous.  
— Est-il frais au moins?  
— Mais il est vivant!  
— Qu'est-ce que cela prouve? vous vivez bien, vous!



MADAME — "Quel traitement donnerez-vous à mon mari?"  
LE DOCTEUR — "Un anesthésique qui lui fera perdre conscience de ses actes."  
MADAME — "Vraiment docteur, il n'en a pas besoin."

## UN AMOUR QUI DECLINE

— Tu ne m'aimes pas autant qu'avant notre mariage.  
— Petite folle! Ne t'ai-je pas dit que tu vauds ton poids d'or?  
— C'est ce que tu m'as dit quand nous nous sommes mariés; mais maintenant je pèse sept livres de moins.

## QUAND ON EST TROP POLI

— Je crois que ma femme et la vôtre ne s'accordent pas très bien?  
— Peut-être, mais c'est la faute de ma femme.  
— Monsieur est trop bon, je sais que c'est la mienne qui a tort.  
— Pardon, monsieur, ma femme pour la chicane n'a pas son pareil.  
— Allons donc! je vous dis que c'est la mienne!  
— Non! c'est la mienne, triple idiot!  
— Idiot vous-même!  
— Tiens, attrappe, sale nigot.  
— Tiens, à ton tour, espèce de goril!  
Ils se battent encore.

## LE PATRON SPORTMAN

— Puis-je m'absenter cette après-midi, monsieur? J'ai un rhumatisme qui me fait horriblement souffrir?  
— Certainement. Soignez-vous bien, mon garçon... Attendez donc! je n'ai encore pas vu jouer le Montréal cette année, je vais aller avec vous.

## ACCORD PARFAIT

— Puis-je vous demander une danse, mademoiselle?  
— Certainement, monsieur; la dix-huitième.  
— Merci, mademoiselle; seulement, je ne serai pas ici pour cette danse.  
— Ni moi non plus.

## LA POUDDRE SANS FUMÉE

— Regarde donc, Charles, la belle fille! Il faut qu'on me la présente.  
— Pauvre ami! Tu ne t'y connais pas encore; c'est une cartouche blanche.  
— Une cartouche blanche! Que veux-tu dire?  
— Mais oui, elle est chargée de poudre.

## CHASSE-SPLEEN

La peur n'est souvent que la peur d'avoir peur.  
\* \* \*  
Avec quelques larmes une femme en dit plus long qu'un homme dans un gros volume.  
\* \* \*

Tu es trop homme, a dit la première pomme à Adam, je te détruirai.  
\* \* \*

Un secret se définit: Une chose que chacun dit à tout le monde, tout bas.

## SPORT APPROPRIÉ

— Je fais tous mes voyages en avion.  
— Oh! vous êtes habitué à voler!

## L'AVANTAGE D'UNE FEMME PRUDENTE

— Le mauvais caractère de ma femme a empêché, une fois, que je fusse volé.  
— Comment cela?  
— Le voleur est entré dans notre chambre par une des fenêtres, a fouillé mes poches de pantalon, mais n'a rien trouvé; ma femme avait passé avant lui. C'est le voleur qui m'a dit cela plus tard.

## PRUDENCE



LLE. — Tu ne peux pas refuser d'aller chez mes parents... quelle excuse pourrais-tu invoquer?  
LUI. — Parbleu! le droit de légitime défense!

IMAGINATION

— Garçon, comment pouvez-vous me servir une serviette de table aussi sale?

— Je vous demande pardon, monsieur, elle est pliée du mauvais côté; voilà tout.

LE PLUS BEAU DE TOUS

— Aimez-vous votre anneau d'engagement?

— Oui, il est magnifique; c'est le plus beau que j'aie jamais eu.

A QUI LA PALME

— C'est la femme qui la première a forcé l'homme à manger.

— Précisément; mais c'est sa faute à lui tout seul, s'il s'est mis à boire.

LE CHAMPION

DES COLPORTEURS

— Voulez-vous acheter une poudre à nettoyer les argenteries?

— Non, merci.

— Les gens d'en face me l'avaient dit que c'était inutile pour moi de venir, que vous n'aviez pas d'argenterie.

— Donnez-m'en dix boîtes.

UN REVE REALISE

— La toilette de ta femme est un vrai rêve.

— Oui; j'en ai eu le cauchemar quand j'ai payé le compte.

UN SECOURS EFFICACE

Jeune littéraire. — Je veux poursuivre ma carrière littéraire.

Le rédacteur. — Poursuivez-la, jeune homme; quand vous l'aurez attrapée vous reviendrez.

ÇA PEUT ARRIVER

— Comment ça se fait? je vous ai prêté deux oeufs, hier, et vous ne m'en remettez qu'un seul!

— Est-ce possible? j'ai dû me tromper en les comptant.

ENTRE CHIRURGIENS

— Et votre écrasé de l'autre jour?

— Je l'ai remis sur pied.

— Pas possible!

— Si fait, en lui coupant les deux jambes.

FAMILLE BIEN EPROUVEE

— Petit malheureux, tu viens de conter un mensonge!

— C'est vrai, papa.

— Quelle disgrâce! Dire que le fils d'un journaliste a été surpris à dire des faussetés!



MADAME (trouvant la garde-malade en train d'embrasser Monsieur) — "Je vous y prends! Expliquez-vous!"

LA GARDE-MALADE — "Il m'a demandé de l'embrasser, car le médecin m'avait recommandé de le distraire."

NE LE DITES A PERSONNE

— Docteur, quel est le secret de la beauté?

— Naître jolie.

UNE BONNE MEMOIRE

— Je vous demande pardon, monsieur, mais il me semble vous avoir rencontré quelque part?

— Oui, mademoiselle, votre mère m'a présenté à vous juste avant le dîner.

— J'en étais certaine; j'ai une mémoire extraordinaire pour les figures.

PAR SYMPATHIE

"Cher Henri. Venez demain soir, papa est retenu au lit par un gros mal de pied. Justine."

\* \* \*

"Chère Justine. Je ne puis aller vous voir demain soir; je suis au lit à cause du mal de pied de votre papa. Henri."

CHASSE SPLEEN

L'avare laisse tout à ses héritiers, excepté des regrets.

\* \* \*

Un homme et une femme ne peuvent se détester véritablement que s'ils ont été en amour.

\* \* \*

Il fait si froid en Alaska qu'on n'a jamais pu mettre assez d'hypothèques sur une maison pour empêcher qu'on y gèle.

\* \* \*

Bien peu de maris iraient au ciel s'ils étaient obligés de prouver leur innocence par le témoignage de leurs femmes.

D'UN SANG-FROID REMARQUABLE

— Qu'est-ce que Henriette a fait quand elle a aperçu le voleur dans sa chambre? Elle a crié?

— Pas du tout. Elle l'a fixé dans le blanc des yeux, ouvert la porte et lui a dit: "Laissez-moi!"

— Et le voleur?

— Il lui a répondu que son intention n'était pas de l'enlever.

INSTITUT DE BEAUTE



—Surtout, ne me faites pas trop belle, mon mari est excessivement jaloux.

EN VOYAGE

— Avez-vous une chambre?

— Oui, au cinquième.

— Et on appelle cela descendre à l'hôtel!

JUGEMENT FACILE A RENDRE

— Comment se fait-il que le juge vous ait si facilement accordé votre divorce?

— C'est le premier mari de ma femme.

DEFENDEZ-VOUS

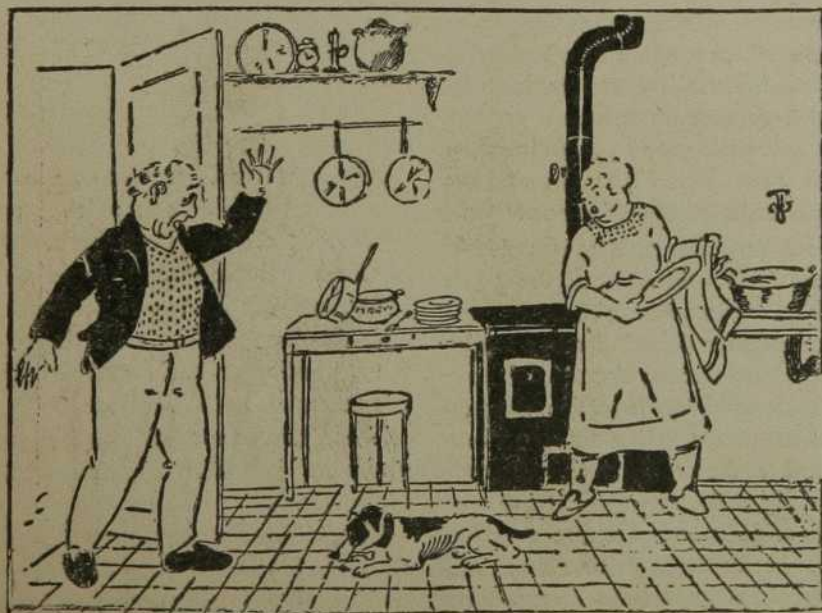
— Que comptez-vous faire de cette pierre que vous avez sous le bras?

— On m'a dit, votre Honneur, de sortir tous mes moyens de défense. J'ai bien pensé à prendre une hache, mais je crois que ceci va faire.

UN JEUNE DEBUTANT

Un jeune imberbe commençait ainsi sa première lettre d'amour: "Ma chère Yvonne. Chaque fois que je suis tenté de faire quelque chose de mal, je pense à vous, et je dis: Recule-toi, Satan, ôte-toi de devant moi."

VANITE



—Le chie na mangé les os du poulet!... Quelle guigne... les voisins ne pourront pas voir que nous en avons mangé!

sur des feuilles d'arbre; certaines écorces servaient également. Les anciens Arabes écrivaient sur des peaux de moutons savamment préparées et qui formaient le parchemin; cet emploi de peaux tannées fut également connu en Asie, en Grèce et à Rome. Pétrarque faisait mieux encore: il avait une veste de cuir sur laquelle il écrivait au cours de ses promenades lorsqu'il manquait de parchemin.

On écrivit, sur certaines matières, à l'aide de liqueurs colorées; on les appliqua d'abord au pinceau puis à l'aide de roseaux taillés à la manière de nos plumes actuelles; enfin on employa les plumes d'oiseaux mais les encres étaient assez rares, les bonnes du moins, et il était souvent difficile de s'en procurer.

L'encre des anciens était beaucoup plus épaisse que la nôtre; il y en avait de toutes les couleurs, mais la rouge était réservée aux empereurs romains et il était interdit aux particuliers de s'en servir, sous peine de châtements rigoureux.

Avant l'invention de l'imprimerie, le métier d'écrivain ou de copiste était l'un des plus importants; ce sont ces gens qui faisaient les copies des livres, et il s'agissait là d'un minutieux travail. Il fallait à l'écrivain divers instruments tels que la règle, le plomb, le style, le calamus, le canif, la pierre à aiguiser, le pinceau qui servait pour les lettres en or, l'encrier, la fiole de vermillon pour les titres et le *punctorium*, instrument maintenant la règle pour tracer les lignes. C'était, on le voit, un véritable laboratoire.

On écrivait sur une longue bande de papyrus formée de feuilles collées les unes au bout des autres; des rectangles verticaux figuraient la hauteur et la largeur de chaque page, mot qui vient du latin *pangere*, joindre. Des livres ainsi écrits coûtaient fort cher et l'on sait, par exemple, que Platon paya pour trois petits traités de Philolaus une somme équivalant à près de deux mille dollars de notre monnaie actuelle.

En France, pendant le moyen âge, ce travail se fit uniquement dans les couvents et il s'y fit de véritables oeuvres d'art. Le prix des livres ainsi copiés était toujours élevé mais on pouvait tout de même s'offrir un *in-folio* fort bien travaillé pour une somme équivalant à une centaine de nos dollars. Ce n'était évidemment pas le premier venu qui pouvait s'offrir le luxe d'une bibliothèque bien garnie.

L'écriture étant un art devait tout naturellement se manifester sous la forme de travaux parfois extraordinaires et c'est ainsi que cer-

## Quand l'imprimerie n'existait pas encore

(Suite de la page 9)

tains écrivains ont accompli de véritables prodiges de calligraphie. Parmi les auteurs de l'antiquité, Aélien parle d'un homme qui avait écrit, en lettre d'or, deux vers pouvant se renfermer dans l'écorce d'un grain de blé. Un autre traçait des vers d'Homère sur un grain de millet. Cicéron rapporte qu'il a vu le poème entier de l'Iliade d'Homère écrit sur un parchemin qui pouvait se renfermer dans une coquille de noix.

Par la suite, d'autres écrivains ont réussi de semblables tours d'adresse. Il y a, à Orford, un dessin de la tête de Charles Ier uniquement fait de caractères d'écriture qui ressemblent, d'un peu loin, à de véritables effets de burin; ce dessin contient les Psaumes, le Credo et le Pater.

Au Muséum de Londres il y a un dessin de la largeur de la main et représentant la reine Anne; des lignes d'écriture sont tracées sur ce dessin et, chaque fois qu'on le montre, on a soin de faire voir en même temps un gros livre in-folio dont il renferme tout le contenu.

On cite un grand nombre de dessins du même genre; tels sont le portrait du général Koenigsmark, renfermant la vie de ce général écrite en latin, et le Christ de Pozzo où on lit la Passion selon saint Jean. Il existe à la bibliothèque de Vienne une feuille d'environ deux pieds de longueur sur un et demi de largeur et qui contient, sur un seul côté, cinq livres de l'Ancien Testament, soit: le livre de Ruth, en allemand; l'Ecclésiaste, en hébreu; le Cantique des Cantiques, en latin; Esther, en syriaque, et le Deutéronome, en français.

Le célèbre écrivain anglais P. Bales, présenta, en 1575, à la reine Elisabeth une bague dont le chaton, de la grandeur d'une pièce de cinq cents contenait le Pater, le Credo, les dix commandements de Dieu et deux prières latines, le tout écrit d'une manière très lisible.

A côté de ces chefs-d'oeuvre de petitesse il s'est fait des ouvrages qui retiennent l'attention par des qualités toutes différentes. Telle est cette copie du Coran, exécutée par un dévôt musulman nommé Gholam Mohgooden, aidé de ses deux fils. Le livre a quatre pieds huit pouces de hauteur, deux pieds huit pouces de largeur, un pied d'épaisseur, et les feuilles sont faites de papier indien très fin; les caractères des lettres ont trois pouces

de hauteur et le travail de copie n'a pas demandé moins de six années. Le texte est écrit en arabe et il y a une traduction interlinéaire en langue persane.

Avant l'imprimerie, plus de six mille écrivains vivaient à Paris seulement, du travail de copie de manuscrits; ils tenaient leur maîtrise de l'Université et il y avait également des écrivains publics qui n'étaient pas les moins en faveur auprès du public. Ces écrivains publics se mettaient à la disposition des gens dont ils écrivaient les lettres moyennant une faible rétribution.

Dans beaucoup de villes on pouvait voir ces écrivains installés en plein air et, à Naples surtout, le spectacle était pittoresque. Le scribe populaire s'installait avec sa table sur le trottoir et là il attendait ses clients et surtout ses clientes qui ne manquaient pas. C'était, aux yeux du peuple, un savant homme, capable de lire et d'écrire ainsi que de tourner gentiment les compliments qu'on voulait faire à quelqu'un ou les phrases d'amour qu'on voulait envoyer à sa belle ou à son amoureux. Il connaissait bien des secrets, le brave homme, mais il n'en était pas plus fier pour ça; il se montrait affable avec tout le monde, il donnait volontiers les renseignements qu'on lui demandait et au besoin ceux qu'il ne savait pas lui-même, bref il faisait plaisir à tout le monde, chose qui le rendait content de son sort bien que celui-ci fût ordinairement pas très brillant.

L'écrivain public faisait en effet bien rarement fortune mais il était philosophe, et puis il avait conscience d'être *quelqu'un*, satisfaction intime qui a bien son prix. C'est aujourd'hui une espèce disparue comme les animaux antédiluviens ou le grand pingouin, ainsi s'en vont les vieilles choses sous l'incessante poussée des nouvelles.

Les écrivains publics ont cédé la place à d'autres qui ont des goûts moins modestes et qui ne se contenteraient plus d'écrire les lettres d'amour des petites bonnes femmes; leur domaine est le roman, plus ou moins propre et, avec cela, bon aussi bien de faim que leurs devanciers. Il en est d'autres qui font fortune; question de chance et quelquefois aussi de talent, mais c'est beaucoup plus rare. Il y a en effet, par-ci par-là des écrivains qui ont

de l'intelligence; les autres se contentent d'avoir des encriers.

La disparition totale de l'imprimerie, si elle était possible, prendrait certainement les aspects d'une catastrophe mondiale: plus de journaux, plus de livres imprimés, de circulaires, de prospectus, ce qui se traduirait infailliblement par une baisse considérable dans le domaine des affaires et une autre non moins importante dans celui de l'instruction générale. On y gagnerait peut-être un peu mais on y perdrait certainement bien davantage; toutefois cet événement-là n'est pas à redouter.

Le vieil écrivain public des temps passés n'est plus qu'un souvenir, mais il n'a pas, comme les anciens costumes, la chance possible de revenir à la mode un jour ou l'autre.

### PETITS CONSEILS

#### NETTOYAGE DES VIEUX MEUBLES

Pour nettoyer et polir les vieux meubles, voici une préparation qui donne de bons résultats.

Faites fondre, très lentement, dans un récipient soigneusement tenu propre, 2 onces de cire blanche ou jaune.

Quand elle sera fondue, ajoutez-y 4 onces de térébenthine pure — en évitant de faire ce travail au-dessus ou près du feu — et remuez la préparation jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement froide.

Vous pourrez alors vous en servir pour vos meubles, dont la couleur naturelle du bois ressortira vivement, en lui donnant un lustre semblable à celui obtenu avec des vernis au tampon.

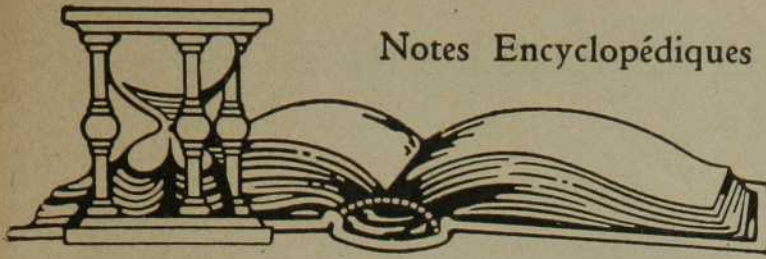
#### COMMENT NETTOYER LES FOULARDS DE SOIE

Bien souvent on donne les foulards de soie à nettoyer, alors qu'on peut aisément les laver soi-même. Comment? Voici une méthode aussi simple que sûre.

Préparez à froid une eau de savon dans laquelle vous plongerez le foulard; rincez à l'eau froide et mettez à égoutter sans trop tarder. Prenez une pinte d'eau et une poignée de son par foulard à laver, faites bouillir ce son dans l'eau et passez au travers d'un linge fin.

Vous laisserez tiédir ensuite et plongerez le foulard pendant un certain temps.

Retirez, essuyez de nouveau avec un linge blanc, et suspendez pendant quelques minutes; vous repassez enfin, tandis que le foulard est encore humide.



## Notes Encyclopédiques

Le volume d'eau qui passe par les chutes du Niagara est évolué à cent millions de tonnes par heure.

\* \* \*

Primitivement, un chignon s'appelait un "chaïnon", et ce mot désignait la partie du cou contenant les vertèbres qui rejoignent le dos à la tête; on a fait ensuite de ce mot l'appellation de la coiffure féminine qui fut en vogue si longtemps.

\* \* \*

Pendant la fermentation de la pâte qui sert à faire le pain il se produit de l'alcool; la plus grande partie en est éliminée pendant la cuisson mais il en reste toutefois une certaine proportion dans le pain, soit un pour cent du poids du pain.

\* \* \*

Les savants viennent de nous expliquer pourquoi il y a, dans le monde, plus de veuves que de veufs. C'est, disent-ils, pour une raison très valable; bien qu'il naisse plus d'enfants du sexe masculin que du féminin, les hommes vivent ensuite moins longtemps que les femmes et meurent en plus grande quantité. Cette calinotade n'est pas une plaisanterie, elle a été récemment reproduite sous forme de longue et sérieuse dissertation par un journal américain.

\* \* \*

Au dix-huitième siècle, un nègre bon teint a fait partie de l'Académie des sciences de France; c'était un nommé Lister, noir libre, qui habitait l'Isle de France, et de qui l'Académie avait reçu plusieurs rapports de bonnes observations météorologiques, ce qui lui valut son élection dans cette savante compagnie.

\* \* \*

D'après les expériences faites, des phares d'autos, dorés intérieurement au lieu d'être nickelés ou argentés, auraient un pouvoir éclairant beaucoup plus considérable et leurs rayons pénétreraient beaucoup plus loin dans le brouillard.

\* \* \*

Le *mimosa nilotica* est un charmant arbrisseau qui a de nombreuses fleurs jaunes d'une odeur suave; chose remarquable, le bois de cet arbrisseau, qui est très dur, est loin d'avoir l'agréable parfum de la fleur, et ce qui le démontre clairement, c'est le nom de "bois puant" qu'on lui donne communément.

La morue a en moyenne trois pieds de longueur et pèse quinze à seize livres; on en a pêché, cependant, qui avaient jusqu'à neuf pieds de longueur et pesaient une soixantaine de livres. Dans les plus grosses on trouve jusqu'à trois millions et demi d'œufs.

\* \* \*

Au temps d'Hippocrate, les gens se mouchaient avec leurs doigts mais il était quand même bon de porter avec soi deux mouchoirs quand on allait en promenade; on en passait un dans sa ceinture et l'on tenait l'autre à la main. Ces mouchoirs étaient fortement imprégnés de parfums.

\* \* \*

La murène est une sorte d'anguille de mer très vorace et que les Romains appréciaient beaucoup comme aliment de choix; ils faisaient creuser de grands viviers où ils les élevaient, et l'on dit que l'empereur Pollion leur faisait même jeter des esclaves pour les nourrir.

\* \* \*

La nyctalopie est une affection singulière des yeux qui, sans maladie apparente, perdent la faculté de voir pendant le jour mais voient pendant la nuit. La lumière du soleil est très douloureuse aux nyctalopes, mais la lumière artificielle ne paraît au contraire pas les affecter.

\* \* \*

Le pantalon est un vêtement dont l'origine n'est pas très ancienne, car il n'y a guère plus d'un siècle et demi qu'il a remplacé la culotte venant simplement aux genoux; cependant personne ne connaît l'origine exacte de ce mot et n'en a pu donner une étymologie satisfaisante.

\* \* \*

Sait-on d'où vient cette locution qu'on emploie parfois: *Saisir l'occasion aux cheveux*, pour parler de la difficulté d'une entreprise quelconque? Les anciens avaient divinisé l'Occasion; ils la représentaient sous la forme d'une femme appuyée sur une roue et ayant des ailes aux pieds pour montrer combien elle est fugitive; de plus, cette divinité ne portait qu'une touffe de cheveux sur le devant du crâne, sans doute pour indiquer qu'il n'y avait qu'un point où on pût la saisir.



# "Je l'aime"

J'OSE espérer que je ne suis pas tout-à-fait semblable à la plupart des jeunes filles. Mais je suis femme sous le rapport suivant. Je n'aime pas qu'on me raisonne. Je n'aime pas qu'on me sermonne. Je ne permettrai jamais qu'on m'intimide! J'aime ce que j'aime. Et j'aime un dentifrice dont la saveur est agréable et rafraîchissante. J'aime à savoir que mon dentiste est de mon avis. Et le mien l'est! Il dit que l'unique but d'un dentifrice est de nettoyer les dents. Et il n'y a pas de dentifrice qui puisse faire cela mieux que le Colgate. Donc — pourquoi devrais-je payer 25 sous de plus pour un autre dentifrice? C'est tout ce que me coûte le Colgate!

Fabriqué au Canada

25¢



Ce sceau signifie que les ingrédients de ce produit ont été soumis au Conseil de Thérapeutique Dentaire de l'Association Dentaire Américaine — et que ces prétentions ont été approuvées par ce conseil.

## VOICI DES ROBES D'UNE SUPREME ELEGANCE



4171 — Robe d'un chic indiscutable. Faite de taffetas elle est tout à fait ravissante. Pour 34 de buste (gr. 16),  $6\frac{3}{8}$  v. de taffetas de 35. Pour gr. 14 à 20; 32 à 38 de buste. 50 cents.

4175 — Robe Empire montrant la tendance vers une taille plus élevée. Pour 34 de buste (gr. 16),  $4\frac{3}{8}$  v. de crêpe de satin de 39. Pour gr. 14 à 20; 32 à 38 de buste. 50 cents.

4219 — Les godets donnent à cette robe beaucoup d'élégance. Pour 34 de buste (gr. 16),  $5\frac{3}{8}$  v. de taffetas imprimé de 35; 1 verge d'uni de 39. Pour gr. 14 à 20; 32 à 38 de buste. 50 cents.

4149 — La ceinture est tordue en avant et se termine en boucle en arrière. Pour 36 de buste (gr. 18),  $4\frac{3}{8}$  de dentelle de 35;  $\frac{3}{8}$  v. de soie de 39 pour la ceinture. Pour gr. 14 à 18; 32 à 44 de buste. 50c.

4182 — Remarquez que cette robe n'a pas de ceinture. Le dos est décolleté très bas. Pour 36 de buste,  $4\frac{5}{8}$  v. de satin de 39. Pour 32 à 44 de buste. 50 cents.

CHOIX DE BLOUSES



4158



4133

SATIN MOU

4133 — Blouse très simple avec ceinture serrée à la taille, et plis en avant. Pour 36, 1 3/4 v. de satin de 39. Pour 32 à 44 de buste. 35 cents.

LAINES A COTES

3586 — Jupe deux-pièces. Les côtés sont ornés de longs plis. Largeur 1 3/4 verge. Pour 39 de hanches, 1 7/8 verge de laine de 54. Pour 35 à 47 1/2 de hanches. 35c.



3586



3908

3721

CREPE CANTON

3908 — Le monogramme brodé donne une note de chic à cette blouse unie. Pour 36, 2 3/8 v. de crêpe de 39. Pour 32 à 44 de buste. Blouse, 35 cents. Papier à calquer 25 cents.

PIQUE DE COTON

3721 — Voici une blouse qui s'harmonisera bien avec votre tailleur printannier. Pour 36, 1 3/8 v. de piqué de 35. Pour 32 à 40 de buste. Blouse, 35 cents. Papier à calquer, 25 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY, 468 Wellington St. West, Toronto, Ont.



“J’ai appris d’un expert en beauté à retenir l’affection de mon mari ... et pourquoi tant de femmes échouent”

Gardez votre peau jeune et jolie, disent les experts qui recommandent l’emploi journalier du savon Palmolive — le seul savon universellement reconnu qui soit fait exclusivement d’huiles végétales... le seul savon que conseillent plus de 20,000 experts en soins de beauté.

“JE SUIS convaincue que nous, les épouses, nous nous négligeons — que nos maris observent notre teint beaucoup plus que nous ne le croyons. Je m’en suis rendu compte — pas un instant trop tôt — c’est mon spécialiste en soins de beauté qui m’a avertie : “Conservez votre teint jeune — c’est cet air de jeunesse que recherchent les hommes.”

“Ne négligez pas votre teint. Ne vous servez pas de votre figure pour l’essai de multiples savons. Comment pouvez-vous espérer conserver votre beauté en agissant ainsi?

“Laissez-moi vous indiquer la méthode que je crois être la meilleure. Lavez-vous bien la figure avec du savon Palmolive, riche et

mousseux. Rincez ensuite à l’eau chaude, puis à l’eau froide.

“De la crème? Mais oui, avant la poudre, si votre peau en a besoin. Mais du savon Palmolive. Voilà ce qui compte. Je ne pourrais vous citer tous les cas que j’ai vus où des savons rudes, forts et irritants ont desséché une jolie peau.

“Les huiles d’olive et de palme sont bienfaisantes. Il n’y a pas d’huiles cosmétiques qui soient meilleures pour la peau. Plusieurs de mes propres produits sont à base de ces huiles de beauté. Plus de 20,000 de mes confrères y croient, ils ont confiance au savon Palmolive et ils le recommandent. Essayez la méthode que je viens de décrire et remarquez le changement qu’elle vous apportera, épiez le regard d’admiration que vous découvrirez dans les yeux de votre mari.”

“Votre teint décide de votre beauté”, dit Desfosse, le célèbre spécialiste en soins de beauté de Paris. “J’ai hélas trop souvent constaté chez nombre de femmes les ravages causés par des savons frelatés. Servez-vous d’un savon dont vous êtes sûre... d’un savon fait d’huiles végétales... d’un savon qui NE PEUT abîmer votre peau — le Palmolive.”

Quelque 20,000 experts disent à peu près la même chose. Tous, sans exception, conseillent le Palmolive — le seul savon qui fut jamais recommandé par un groupe professionnel aussi important.



L. Desfosse

PARIS



Priz de détail 10c

CONSERVEZ CE TEINT D'ECOLIERE



## Mangez cet Aliment Délicieux

**S**I vous "n'êtes pas dans votre assiette", vous vous en trouverez certainement bien de manger régulièrement des Flocons de Son Post. Les personnes de caractère triste souffrent souvent de constipation et les Flocons de Son Post sont un aliment solide créé pour protéger contre la constipation causée par l'insuffisance de "volume" dans le régime alimentaire quotidien.

Prenez l'habitude de manger tous les jours des Flocons de Son Post. Servez-les avec baies ou fruits à votre goût. Ou comme céréale, avec lait ou crème. La saveur de ces flocons rôtis, croustillants et dorés, en fait un vrai régal pour le déjeuner du matin.



EFFICACES

DELICIEUX

# POST'S BRAN FLAKES

Les cas ordinaires de constipation, provoqués par l'insuffisance de volume dans le régime, cèdent aux Flocons de Son Post. Si votre cas est anormal, consultez tout de suite un médecin et suivez ses conseils.

BI-33M

## Recettes de Cuisine

Par LUCILLE ST-DIDIER,  
Directrice de la Chronique Cuiinaire.



### MENU DE LA SEMAINE

La cuisine du célibataire  
Pouding aux dattes

Tranches de boeuf braisées  
Plum-Pudding Vi-Tone

Timbale de Légumes

#### La cuisine du célibataire

L'homme qui vit seul, qu'il soit veuf, célibataire ou momentanément séparé de sa femme, doit, s'il prépare lui-même ses repas, suivre les conseils suivants que lui donne Barbara R. Brooks, une autorité en art culinaire:

1. Mangez beaucoup d'aliments qui ont des vertus laxatives, comme les céréales, de son ou entières.
2. Mangez deux ou trois légumes chaque jour, en dehors des pommes de terre. Servez ou servez-vous autant de légumes frais que possible.
3. Mangez au moins un fruit par jour.
4. Buvez beaucoup de lait aux repas et mettez-en largement dans votre cuisine.
5. Faites vos emplettes et vos menus pour plusieurs jours à l'avance, et non pas pour un seul jour à la fois.

**Pouding aux dattes.** — Faire fondre 3 cuillerées à table de beurre; ajouter  $\frac{1}{2}$  tasse de mélasse, 1 tasse de lait. Mélanger et passer



$1\frac{2}{3}$  tasse de farine avec  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de soda,  $\frac{1}{4}$  cuillerée à thé de sel, autant de clou, cannelle, 1 pincée de muscade. Ajouter à ce mélange  $\frac{1}{2}$  lb de dattes préparées, c'est-à-dire noyaux enlevés et hachées. Beurrer un moule ou de petites boîtes en fer-blanc, les remplir au  $\frac{3}{4}$  et cuire à la vapeur; un moule entier 3 heures, les petites boîtes  $1\frac{1}{2}$  heure à 2 heures. Servir avec une sauce crème.

**Tranches de boeuf braisées.** —  $3\frac{1}{2}$  lbs de viande pour 6 personnes. Parer la viande, la couper en tranches d'un demi-pouce d'épaisseur environ, les battre pour les attendrir. Dans un petit chaudron de fer, mettre 4 cuillerées à table de beurre, un peu d'oignon émincé; recouvrir le fond du chaudron avec quelques tranches de boeuf, les as-

saisonner avec sel, poivre et les saupoudrer légèrement de farine; ajouter quelques noisettes de beurre, un peu d'oignon et des tranches de viande et ainsi de suite. Terminer par quelques petits morceaux de beurre, recouvrir le chaudron et faire cuire au four pendant 1 à  $1\frac{1}{2}$  heure, arroser de temps en temps avec le jus qui s'est formé et si c'est nécessaire ajouter  $\frac{1}{2}$  tasse de bouillon ou de vin blanc.

**Plum-Pudding Vi-Tone.** — 1 c. à thé de gélatine dans  $\frac{1}{2}$  tasse d'eau chaude; 1 tasse de lait; 3 c. à table de Vi-Tone;  $\frac{1}{4}$  c. à thé de vanille;  $\frac{1}{2}$  tasse de raisins avec pépins;  $\frac{1}{4}$  tasse de raisins de Corinthe;  $\frac{1}{4}$  tasse de noix;  $\frac{1}{4}$  tasse de dattes;  $\frac{1}{2}$  tasse de sucre blanc; sel et deux blancs d'oeufs. — Mettre lait et fruits dans un bain-marie, y ajouter le Vi-Tone, la gélatine, le sucre et le sel. Enlevez du feu dès que le tout commence à épaissir. Laisser refroidir et y ajouter les noix, la vanille et les blancs d'oeufs sans les séparer. Mettre dans un moule et laisser refroidir. Servir avec sauce pâtissière ou au vin, ou de la crème fouettée.

**Timbale de légumes.** —  $2\frac{1}{2}$  t. farine, 1 pincée de sel, 1 oeuf, 4 c. à table de beurre, eau froide. — Tamiser la farine avec le sel, ajouter le beurre, l'incorporer à la farine à l'aide de deux couteaux; ajouter l'oeuf entier, puis délayer avec l'eau de manière à obtenir une pâte qui ne s'attache pas aux doigts, la pétrir sur la planche farinée, la lais-



ser reposer 15 minutes, la rouler sous forme de bonnet pour l'adapter à un moule rond préalablement beurré et saupoudré de chapelure. Garnir la timbale avec des légumes blanchis et sautés au beurre. Couvrir la forme avec un couvert de pâte, y faire quelques petits trous et cuire la timbale trois quarts d'heure à four modéré. Démouler et servir avec une sauce piquante.

# La Dernière Page

(Suite de la page 7)

et la Napeute, au bord de la Méditerranée.

Lorsque Gilbert se présenta à la grille de la villa, une infirmière se promenait dans le jardin, cueillant des roses.

— Je vais vous annoncer, lui dit-elle, mais permettez-moi de le faire avec beaucoup de précautions.

Elle expliqua que Ione ne s'était pas rétablie de sa récente maladie. A peine arrivée sur la côte d'Azur, une congestion pulmonaire s'était déclarée. Aujourd'hui, le mal paraissait enrayé, mais le coeur était faible, bien faible... Aussi, fallait-il éviter une trop grande émotion.

— Je vais vous précéder auprès d'elle et vous viendrez lorsque je vous ferai signe. Tenez, dit-elle, en lui remettant les fleurs qu'elle venait de cueillir, vous lui apporterez vous-même ces roses qu'elle aime tant.

Gilbert se mit à arpenter les allées avec fièvre; un quart d'heure s'écoula, un quart d'heure atroce, puis une voix parvint jusqu'à lui:

— Vous pouvez entrer, lui disait l'infirmière.

Il se précipita.

Ione était étendue sur un lit dressé presque au ras du sol. Elle était immobile, très pâle; ses grands yeux noirs ouverts brillaient d'une flamme étrange. De ses lèvres décolorées s'échappait un souffle léger, si léger qu'on pouvait craindre, à chaque expiration, que ce fût le dernier.

Gilbert s'approcha de la malade, disposa sur le drap les roses qu'il avait apportées. Il eût voulu parler, lui crier son amour, lui jurer qu'il la sauverait... Il sentit sa gorge se contracter et ses genoux ployèrent. Il s'affala le long du lit et la tête dans ses mains, il se mit à sangloter.

— Gilbert, fit-elle dans un souffle.

Il leva les yeux et vit qu'elle lui faisait signe d'approcher.

— Cherche... là...

Elle désignait l'un des coussins sur lesquels reposait sa tête. Doucement, avec d'innies précautions, il passa sa main sous l'oreiller et retira le petit volume qu'elle lui avait montré le jour de son départ.

— Ouvre... mon Gilbert, fit-elle, dans un effort suprême. Gilbert... la dernière page du livre de mes amours... mon... mon Gilbert...

Ione sourit encore, désespérément, puis ne bougea plus.

# \$25,000 EN PRIX!

## et que les meilleurs "propos" soient victorieux

### 464 Prix en Argent chaque mois

#### 2 PREMIERS PRIX DE \$500 CHACUN... ECRIVEZ VOS "PROPOS"

VOUS voyez ces "propos" qui sortent de la bouche des deux hommes? Pouvez-vous en écrire, vous aussi? Nous disposons de \$25.000 en argent pour ceux qui le peuvent. Donc — votre crayon, tout de suite!

Nous voulons tout simplement votre avis. Penchez-vous du côté de Jean ou du côté du Papa dans la controverse Palmolive - Colgate? Dites-le nous!

Ecrivez vos "propos" sur une feuille de papier. Envoyez-les avec votre nom et votre adresse à l'Editeur du Concours, 64, rue Natalie, Toronto 8.

L'argent (soit \$25.000) sera divisé en six groupes de prix mensuels (voir liste ci-dessous) pour les meilleurs "propos" reçus pendant le mois.

N'ont le droit de concourir que les personnes qui habitent le Canada et les États-Unis. Les employés des fabricants et leurs familles ne sont pas éligibles. En cas d'égalité, chaque concurrent "ex æquo" recevra le plein montant du prix pour lequel il y a égalité. La décision des juges sera finale.

#### Quelques suggestions pour vous venir en aide

##### PALMOLIVE

1. Se multiplie 250 fois en mousse.
2. Amolli la barbe en une minute.
3. Conserve son état crémeux pendant 10 minutes.
4. Ses effets sont très salutaires à cause de l'huile d'olive qu'elle contient.

##### COLGATE

1. Rompt la membrane huileuse qui entoure chaque poil.
2. Ses fines bulles pénètrent à la racine de la barbe, gardent l'eau tout contre les poils et les ramollissent à effleurement de la peau où passe le rasoir.
3. Permet de se raser plus ras, à effleurement de la peau.
4. Il en résulte une barbe qui dure 24 heures.

Voici les prix pour chaque mois — 464 en tout!

Pour les meilleurs "propos" Colgate		Pour les meilleurs "propos" Palmolive	
1er	\$500	1er	\$500
2e	125	2e	125
3e	50	3e	50
9 suivants	25	9 suivants	25
20 suivants	10	20 suivants	10
200 suivants	5	200 suivants	5



TIENS, PAPA - ESSAYE DONC LA PALMOLIVE! C'EST UNE CREME A BARBE UNIQUE!

MERCI, JEAN, JE M'EN TIENS A LA COLGATE. ELLE LES VAUT TOUTES-SANS EXCEPTION!



TOUTES-EXCEPTE PALMOLIVE, IL N'Y A RIEN DE TEL QU'UNE CREME A L'HUILE D'OLIVE POUR BIEN RASER ET POUR GARDER LA PEAU FRAICHE-RIEN

ECOUTE, JEAN, QUAND T'AURAS UNE BARBE COMME LA MIENNE TU VERRAS CE QUE C'EST QUE DE POUVOIR SE RASER RAS-COMME J'L'FAIS AVEC LA COLGATE.



ALLONS DONC, PAPA, IL N'Y A QU'UNE CREME A BARBE QUI PUISSE DONNER UNE MOUSSE AUSSI FINE PARTOUT ET TOUJOURS, C'EST LA PALMOLIVE!

JEAN, VOILA 20 ANS QUE J'M'SERS DE LA COLGATE ET J'AI TOUJOURS EU LA BARBE RASE. TU T'TROMPES, RIEN NE PEUT APPROCHER LA COLGATE.

**ECHANTILLONS GRATIS**

Si vous faites partie du petit nombre de ceux qui ne font usage ni de Colgate ni de Palmolive elles sont en vente partout. Ou — envoyez le coupon au Département Le S. I., 64 rue Natalie, Toronto, Ontario, et vous recevrez gratuitement un échantillon de chacune de ces crèmes à barbe.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_

Province \_\_\_\_\_

DORMEZ CETTE NUIT



"Ceci va calmer l'inflammation, et te permettra de bien dormir."  
 "Ça va déjà mieux, maman. Je serai sûrement rétablie demain."

## FOULURES —contusions

Les foulures et contusions deviennent d'habitude plus douloureuses la nuit. Une entorse, des ligaments froissés empêchent souvent le sommeil. Pour remédier à cela, appliquez le Sloan. Il amène un sang frais et réparateur à la partie malade, calme l'inflammation, et arrête bientôt la douleur. Votre sommeil n'est pas dérangé. Achetez-en un flacon aujourd'hui. 35¢ seulement.

**SLOAN'S  
Liniment**

RÉCHAUFFE  
COMME  
DU SOLEIL



## Résultats Vraiment Merveilleux..

et ce sont les résultats  
qui **COMPENT**

Les merveilleux témoignages en faveur de Virol, illustrés par des photographies véritables de sujets à partir de l'enfance jusqu'à l'âge de femme et d'homme vigoureux, ont donné une preuve convaincante à des milliers de parents anxieux, que Virol est une nourriture remarquable pour les enfants délicats et la croissance.

Si votre enfant "ne va pas bien"  
traitez-le au

# Virol

Fait les Beaux Enfants Forts

AAIP

Les vers se nourrissent de la vitalité des enfants et mettent leur vie en danger. Un simple et efficace remède est le Mother Graves' Worm Exterminator.

# TROP TARD

(Suite de la page 6)

chel et Margot gardèrent leur pupitre et Cécile s'installa près du rédacteur en chef. Pourquoi en fut-il ainsi? . . . Mystère de la destinée, sans doute. Toujours est-il que Cécile avec ses dix-huit ans, tous les enthousiasmes de son âge, se trouvant de par les exigences de son travail en rapport intime avec son jeune patron, il arriva ce qui devait arriver fatalement. En se servant des doigts de la petite dactylo, il lui prit en même temps son coeur, toute son âme; c'était inévitable, et cela fut, elle l'aima.

Jeune, inexpérimentée, et par nature, enthousiaste et impulsive, elle s'enivra de son bonheur, elle édifia rêve sur rêve, roman sur roman, sans douter un instant que ses sentiments pourraient ne pas trouver d'échos dans le coeur de celui qu'elle nommait tout bas "son cher grand ami". Au contraire, comme il se montrait très bon, très attentif pour l'enfant affectueuse et dévouée qu'il reconnaissait en elle, elle prit ses moindres attentions pour des encouragements, et redoubla les marques d'affection, si bien que bientôt son passage fut marqué, tant au milieu du personnel du bureau que de l'atelier, par des murmures et des sourires moqueurs; mais rien n'aurait pu arrêter l'élan de son coeur, elle vivait dans le rêve.

Un jour, elle dut quitter le bureau plus tôt que les autres. Après avoir obtenu la permission spéciale, elle dit gentiment "au revoir" à son patron, et s'éloigna vive et légère, envoyant un signe amical de la main à ses compagnes qui devaient envier ses heures de congé. Elle volait plutôt qu'elle ne marchait, il la suivit du regard jusqu'à la sortie, et il vit — les regards moqueurs se poser sur elle, puis sur lui, et se chercher les uns les autres — ce fut comme un éclair traversant son esprit — il comprit — tout. Il se lève lentement, et avec l'air d'un homme dans l'état de somnambule, la démarche traînante, les épaules courbées sous le poids d'un fardeau trop lourd, il traverse la pièce, et après avoir rabattu son chapeau sur ses yeux, il quitte le bureau à son tour. Le mystère devient de plus en plus impénétrable, on ne saurait jamais rien y comprendre.

Le lendemain matin, Cécile prit place à son pupitre, la mine plus rayonnante que jamais, c'était son anniversaire, ses vingt ans, elle avait revêtu pour la circonstance un petite robe écarlate achetée la veille, et qui lui seyait à ravir. Son

visage animé, ses yeux brillants, toute sa personne semblait crier la joie de vivre, le bonheur. Cependant son visage s'obscurcit quelque peu, quoi, dix heures, et le jeune rédacteur n'a pas encore paru, lui d'habitude, si ponctuel. Il arrive enfin, l'air sombre, préoccupé, la mine défaite; il jette sur le pupitre une liasse de papiers qu'il a pris dans son habit, et laisse tomber un mot de bonjour machinal, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'a rien vu, ni des yeux brillants, ni de la petite robe rouge.

"Mais, est-ce que vous êtes malade?" dit-elle mi-vexée, mi-chagrinée. "Non, mais très fatiguée; j'ai dû préparer en plus de ma chronique habituelle, une nouvelle sentimentale qu'un de mes confrères doit livrer ce soir." "Vous n'étiez pas obligé de faire ce travail pour un autre." "Non, mais entre amis, il faut savoir s'entraider." Et sans plus d'explications, "j'ai établi le plan de cette nouvelle, vous allez la dactylographier pour moi, s'il vous plaît."

Alors, il lui fit noter l'histoire d'un jeune homme, qui a vingt ans, avait passé l'anneau de fiançailles à une jeune fille qu'il aimait éperduement, qu'il avait aimé depuis toujours, seulement cette coquette s'était joué de lui, il avait dû lui rendre sa parole. Il avait souffert à un tel point qu'il avait cru vider la coupe du malheur, jusqu'au jour où il rencontra sur son chemin, une autre jeune fille, presque une enfant, une enfant au coeur tendre et affectueux. . . Cécile n'avait pas eu de peine à reconnaître que le narrateur se racontait lui-même, toute absorbée dans son travail, elle ne pouvait suivre les yeux de physionomie sur le visage de celui qui lui dictait l'histoire de sa vie; notant soigneusement, elle attendait haletante la conclusion de ce roman. Elle ne pouvait être autre que l'heureux mariage du jeune homme malheureux avec cette charmante enfant qui saurait bien trouver dans les trésors de sa tendresse le remède à la blessure de ce coeur.

Il s'arrête un instant. . . "Où en étions-nous?" Elle répéta: "une enfant au coeur tendre et affectueux. — Bien."

Cette enfant s'éprit du jeune homme. Le coeur de Cécile battait à se rompre. Il m'a compris, se disait-elle en elle-même, il a compris mon grand amour, et ses doigts volaient sur le clavier.

C'est alors que le malheureux

mortel comprit que les malheurs de sa première jeunesse n'étaient qu'un avant-goût de la souffrance — certes, il avait de l'affection, beaucoup d'affection pour cette enfant, mais il ne pouvait répondre à son amour, il ne pouvait plus aimer, lui. Il avait donné son coeur une fois, on l'avait déchiré, broyé, mutilé, mais il n'avait pu le reprendre, il était trop tard, trop tard, elle venait à lui avec toute la fougue de son premier amour, il n'avait rien à lui offrir en retour, qu'une tendre affection de grand frère. Quoi, il n'était pas suffisant qu'il eut à souffrir, il lui faudrait endurer le supplice de voir souffrir quelqu'un qui lui était cher, quelqu'un. . . le reste se perdit pour elle, elle écrivait, écrivait, mais en simple automate, les lettres dansaient devant ses yeux, tout tournait, il lui semblait qu'elle se débattait dans un cauchemar affreux, qu'elle s'éveillerait dans un instant. . . que. . . non cela ne se pouvait pas, c'était trop fort. . . Les dernières phrases du texte demeurèrent inconnues pour elle, les écrivit-elle, elle n'en sut jamais rien.

Lorsqu'elle reprit conscience de la vie, elle était seule devant son pupitre, le bureau était désert, le patron, les papiers tout avait disparu, elle se lève, essuie son visage couvert de larmes, remet tout à l'ordre et quitte la place jurant qu'elle aimerait mieux mourir que de n'y jamais remettre les pieds.

Pourtant le lendemain matin, elle était à sa place habituelle — un instant après, il entra à son tour. Il ne se passa rien d'anormal, tant il est vrai que les plus grands drames sont muets. Dans la force de contrainte qu'elle ne put s'empêcher d'admirer chez lui, lorsqu'il lui souhaita le "bonjour", elle puisa la force de lui répondre, et ils continuèrent leur besogne habituelle tout comme si leurs pensées intimes étaient à mille lieues l'une de l'autre.

A certains moments, elle est obligée d'arrêter sa marche sur le clavier, et de lui faire répéter la dernière phrase dictée. C'est qu'elle entend toujours couvrant la voix du narrateur, sa propre voix qui sanglote: "C'était mon premier, mon seul amour", et une autre voix qui bourdonne: "trop tard. . . dans ma vie, elle est venue trop tard. Lui, plein d'attention pour l'enfant dont il devine la souffrance, sans marquer aucune impatience répète les mots perdus.

(Suite à la page 41)

## Sous les baumiers de Galaad

(Suite de la page 22)

nos tribus réunies attaqueront une caravane de marchands en route pour la Mekke.

Elle ouvrit sa robe, et arrachant une amulette suspendue à un fil entre ses seins, elle lui dit :

— Prends, ceci te préservera.

Il prit l'amulette encore tiède et parfumée de sa chair à elle, et l'attachant sur son cœur :

— La mort maintenant serait encore de la vie.

### III

A l'heure du crépuscule, les Bédouins revinrent, riches de butin. L'assaut avait été terrible; quelques-uns étaient morts; plusieurs blessés. La bravoure de Jehal avait finalement dérouté l'escorte des marchands.

On le chercha. Il n'était pas parmi les guerriers.

Soudain un cheval couvert d'écume et de poussière se rua vers les tentes, traînant derrière lui, accrochée à l'étrier, une masse informe, qui laissait sur le sable un sillage de sang.

Myrrhe, à son amulette et au poignard, reconnut Jehal. Elle demanda qu'il fût enterré sous leur baumier.

Et les Bédouins préoccupés par la crainte d'une contre-attaque creusèrent hâtivement une fosse; tandis que d'autres abattaient déjà les tentes ou rassemblaient les bêtes pour s'enfuir vers d'autres déserts.

A l'heure où la petite flûte de roseau avait empli la nuit de ses notes légères, Myrrhe, écrasée par le silence de cette voix, lentement, traversait le campement en éveil.

Seule la terre défrichée attestait l'endroit où reposait son fiancé. Elle se coucha sur la sépulture et pleura. Puis avec le poignard de Jehal, qu'elle portait autour du cou, elle lacéra le baumier, qu'il avait jadis entaillé, et sous lequel ils s'étaient aimés. Et la sève s'épancha par multiples blessures, et se répandit en longues larmes balsamiques qui se figèrent sur les branches, éternisant ainsi la douleur de la fiancée errante.

Lorsque le soleil se leva sur Galaad, les Bédouins s'étaient évacués au lointain.

L'oasis abandonnée s'engourdit sous la chaleur. Secrètement les roseaux bruissaient autour de la fontaine, et des parfums d'encens s'exhalaient mystiquement de cet arbre pleurant sur cette tombe.

MYRIAM HARRY

## Le Bonheur de Jacqueline

(Suite de la page 5)

Le visiteur, alors, égrena longuement ses souvenirs à dater du jour où, modeste employé de banque, il avait demandé sans succès la main de Mlle Olympe, son amie d'enfance.

De désespoir, il avait quitté la France pour chercher dans une vie aventureuse un dérivatif à son immense chagrin.

Après avoir tenté de diverses professions sans grand succès, il était devenu à New-York le secrétaire particulier d'un grand financier d'origine française, lequel, étant mort sans enfant, lui avait légué une banque florissante.

— Et voilà comment, conclut-il, le petit employé que vos parents refusèrent d'accepter pour gendre, parce qu'il ne gagnait que 150 fr. par mois est revenu à Paris possesseur d'une fortune dont il est presque confus...

Une question brûlait les lèvres de Mlle Olympe. Elle la formula enfin :

— Et... vous vous êtes marié, là-bas?

— Non, répondit le vieillard avec un pâle sourire. J'ai craint de ne pouvoir donner tout mon cœur à celle que j'aurais épousée.

— Mais parlons de vous, ajouta-t-il comme pour couper court à un sujet délicat. J'ai appris que vous aussi, vous étiez restée célibataire et vivez en compagnie d'une petite nièce orpheline?

— C'est exact.

— J'ai été très surpris moi-même que vous ne vous soyez pas mariée. Car enfin, si vos parents m'éconduisirent pour les raisons que vous savez, il ne manquait pas d'autres prétendants à votre main?

— Je ferai à cette question, mon ami, une réponse analogue à la vôtre. Je craignais, comme vous, de ne pouvoir donner à aucun d'eux plus qu'une toute petite parcelle de mon cœur.

— Ainsi, reprit le vieillard, avec mélancolie, une erreur de jugement de votre famille nous a fait à tous deux manquer notre vie. Car enfin, même si je n'étais pas allé en Amérique, imaginez-vous que je serais demeuré longtemps le petit employé à 150 francs?

— Evidemment non. Vous étiez d'une autre étoffe, Jean.

— Pourquoi donc, alors, ma bonne amie, fit l'affable visiteur en baissant le ton, faites-vous si peu de cas de l'expérience acquise, au risque de gâcher, à votre tour, l'existence de votre petite nièce?

Brusquement, Mlle Olympe se redressa sur son siège et dit d'un ton pointu :

— Oh! Oh! Cela sent d'une lieue la conjuration! Est-ce que, par hasard, Jacqueline...

— Jacqueline, mon amie, n'est pour rien en cette affaire... Il se trouve seulement que le père de Jacques Lagrange est un vieux camarade moins favorisé que moi par la fortune. C'est par lui que j'ai tout appris, et c'est spontanément, croyez-le bien, que, décidé déjà à vous revoir, j'ai hâté quelque peu ma visite. A notre âge, voyez-vous, il n'est plus qu'un bonheur possible: rendre heureux ceux qui nous entourent. Voulez-vous que nous le goûtions ensemble, en empêchant une nouvelle injustice du sort?

Mlle Olympe demeura rêveuse un instant, puis elle posa sa main toute ridée sur celle de son vieil ami.

— Vous avez raison, fit-elle, j'étais une égoïste, sachons communier tous deux, mon ami, dans la vision de ce bonheur que nous n'avons pas eu.

Puis, s'étant levée, elle alla entr'ouvrir la porte et appela d'une voix claire :

— Jacqueline!... Jacqueline!...

## TROP TARD

(Suite de la page 40)

Pour les indifférents, rien n'est changé au bureau de la rédaction, seulement, Cécile, la petite dactylo a une voix qui sonne le "brisé", sa bouche a un pli amer et ses yeux évitent la rencontre de d'autres regards, rien ne l'intéresse plus, elle n'entend, elle ne voit que deux mots tracés en lettre de feu au fond de son cœur "trop tard".

Quand au rédacteur en chef, il est plus sombre, plus mystérieux que jamais, lorsqu'il s'adresse à sa petite dactylo, sa voix s'adoucit, son regard semble moins dur, mais jamais on ne peut surprendre un éclair de gaieté sur l'un ou l'autre de leurs visages. Et lorsqu'il se penche sur son pupitre, on voit briller de nombreux fils d'argent dans sa brune chevelure.

De plus, la rumeur circule dans le bureau qu'il consacre ses soirées à écrire un roman qu'il intitulera: "Les Mystères de la Destinée".



"J'y vais quand même!"



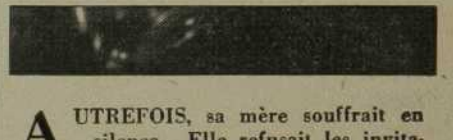
"Mon mal de tête? Je ne l'ai plus!"



"Guérison miraculeuse? Mais non!"



"J'ai pris de l'Aspirine."



**A**UTREFOIS, sa mère souffrait en silence. Elle refusait les invitations parce qu'elle était indisposée. Mais la jeune fille moderne connaît un antidote, pour ces douleurs malencontreuses. Elle n'a qu'à prendre une Aspirine pour sortir confortablement. Si c'est la véritable Aspirine, il n'y a aucun danger.

Avez-vous toujours de l'Aspirine à la maison? Et vous rappelez-vous toujours d'en prendre? Deux pastilles, et le mal de tête qui menaçait de vous confiner à la maison est disparu! Ou ce rhume soudain qui eût pu gêner la réunion.

Avez-vous déjà eu tellement mal à la gorge que vous puissiez à peine avaler? Un gargarisme fait de tablettes Aspirine écrasées dans un peu d'eau vous soulagera complètement en cinq minutes!

Ceux qui ont appris à se fier à l'Aspirine ne craignent plus la névralgie ni la névrite. Et une demi-heure après avoir pris ces fameuses tablettes, l'on oublie ces douleurs et ces malaises qui énervent durant le jour et, la nuit, chassent le sommeil!

Ayez dans votre bourse cet antidote pour la douleur, et allez à vos rendez-vous. Il n'y a aucun danger à s'en servir librement. Seulement, assurez-vous d'avoir les véritables tablettes portant toujours la croix Bayer :

(Fabriqué au Canada)

# ASPIRIN

TRADE-MARK REG.





# Aussi ALERTE que jamais

VOUS vous rappelez combien il était alerte et vigoureux quand il sortit du collège. Il ne demande encore qu'à rester aussi jeune, aussi athlète, qu'il était alors.

Mais les hommes n'ont pas le temps d'étudier leur alimentation. C'est à vous qu'ils se fient pour cela. Vous ne tenez aucunement à les désappointer, n'est-ce pas? Donnez-leur donc une délicieuse céréale préparée spécialement pour les hommes actifs et occupés: les Flocons de Son PEP de Kellogg.

Ces "meilleurs flocons de son" ont une saveur qu'aiment les hommes — l'incomparable saveur de Pep. Mais, ce qui est beaucoup plus important, ils possèdent les propriétés nutritives du blé entier. Le blé entier est l'aliment préféré des athlètes, parce que la nature lui a donné tous les éléments qui nourrissent et fortifient... fer et matières minérales, vitamines et protéines. Et ces meilleurs flocons de son contiennent juste assez de son pour vous garder l'organisme libre. C'est aussi un plat idéal pour les enfants.

Mangez des Flocons de Son PEP de Kellogg à votre déjeuner de demain. Prenez-en au dîner. Servez-en aux enfants pour leur souper.

Fabriqués par Kellogg, à London, Ontario. Dans le populaire paquet rouge - et - vert. Qualité garantie.



**BETTER BRAN FLAKES**

**POUR LES ENFANTS**

Ecoutez à votre radio la SINGING LADY, tous les après-midi, excepté le samedi et le dimanche, à 5.30, heure de l'Est, sur WJZ, WLW, WBAL, KDKA, WBZ, WBZA, WGAR, WJR. Chansons et contes aimés des enfants.

\* Quand les conditions atmosphériques le permettent.

## \$5.00 à gagner chaque semaine

SOLUTION du PROBLEME No 17 de MOTS CROISES PARU dans "LE SAMEDI" de la SEMAINE DERNIERE

1	P	A	N	D	E	M	O	N	I	U	M			
2	E	S	A	U	V	A	G	E	O	N	P			
3	N	B		B	E	E		R	E	S	H	O		
4	C	A	P		L	I	R	E	S		A	I	T	
5	E	L	I	A		K	O	S		E	L	B	E	
6	P	T	E	R	O		S		A	S	B	E	N	
7	H	I	R	C	I	N		D	I	S	E	R	T	
8	A	M	I	O	T		J		T	E	R	N	I	
9	L	O	D	S		S	U	R		S	T	A	L	
10	I	R	E		B	U	S	E	S		I	L	L	
11	T	E		D	A	M		S	A	C		E	E	
12	E		C	U	B	A		I	R	A	S		S	
13	A	B	R	A	C	A	D	A	B	R	A			

LE SAMEDI donne chaque semaine CINQ prix de \$1.00 chacun. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous, d'ici le 1er avril inclusivement. Les bonnes solutions sont tirées au sort, chaque semaine, et les trois premières sortantes gagnent les prix. Adressez: LES MOTS CROISES (Le Samedi), 975 rue de Bullion, Montréal, Canada.

Les CINQ gagnants du concours No 16 paru dans LE SAMEDI du 2 avril sont : Mlle Cécilia Simard, casier postal 35, Arvida, P. Q.; M. Philippe Lépine, 6311, avenue Delorimier, Montréal; Mlle Françoise Plamondon, 2, rue Prévost, Québec; M. J. O. Major, 42, rue Delorimier, Hull, P. Q.; Mlle Germaine Thibault, 2501, rue Orléans, Montréal.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — No 18

1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														
11														
12														
13														
14														
15														

Horizontalement

- Qui appartient à la campagne (féminin). — Etendues de terres labourables.
- Personne qu'on détient comme gage. — Léger et souple.
- Se rendra. — Calotte turque. — Ville du Pérou.
- Nom sous lequel on désigne un petit poisson d'eau douce. — Négation. — Pronom. — Opéra de Verdi.
- Monnaie japonaise. — Agent politique et mystérieux aventurier français du dix-huitième siècle qui se travestissait en femme.
- Note de musique. — Année.
- Premières syllabes de égratigne. — Adverbe de lieu. — Fleuve de Sibérie. — Grande élévation.
- Désigner par son nom. — Qui n'a pas la notion des prescriptions morales.
- Instrument qui sert à attaquer et à défendre. — Avoir le courage.
- Qui contient de l'iridium. — Général français qui fut gouverneur de Paris pendant le siège de 1870.
- Mère de Persée, qu'elle eut de Jupiter. — Savant prélat anglican.
- Père de Jason. — Note de musique. — Petite île de la Méditerranée. — Rivière de France.
- Pronom personnel. — Démonstratif. — Infinitif. — Homme politique français, mort en 1914.
- Vin produit par la commune d'Al.
- Vin français qui se boit beaucoup au Canada. — Repas nocturne que font les musulmans pendant leur jeûne.

Verticalement

- Montagnes de la province de Québec.
- Lettre grecque. — Moi, en latin. — Coupé jusqu'à la peau (fém. pluriel).
- Qui rend service. — Initiales d'un personnage de comédie joué par Frédéric Lemaitre. — Femme d'Athamas, roi de Thèbes.
- Qui n'est pas commun. — Mois consacré au jeûne, chez les musulmans. — Deux voyelles.
- Nom donné, en Turquie, à certains fonctionnaires. — Un des Grands Lacs du Canada. — Tragédie de Corneille.
- Largeur d'étoffe. — Négation. — Arbre. — Pour protéger le doigt.
- Extrémité. — Lac d'Afrique. — Langue ancienne.
- Pronom.
- Forme larvaire de certains crustacés. — Dernière syllabe d'un prénom masculin très connu. — Note de la gamme.
- Interjection qui marque la surprise. — Abréviation de numéro. — Interjection qui marque l'indifférence et le dédain. — Lettre grecque.
- Temps du verbe agir. — Ville dans l'arrondissement de Beauvais, France. — Plateforme flottante pour travailler à la carène d'un bâtiment.
- Pierre brillante. — En musique, indication qui signifie: d'une manière tendre.
- Manteau à carreaux des Ecossais. — Métal précieux. — Quatre lettres de chimie.
- Pronom. — Recueil de bons mots. — Dieu de la guerre chez les Gaulois.
- Fleuve du Canada, moins un T.

## Noms nationaux et leurs significations

Une étude intéressante est celle qui consiste à retracer l'origine des noms géographiques par lesquels diverses contrées étrangères sont populairement connues; en voici quelques-unes:

Sumatra signifie la "terre heureuse".

Haïti signifie "contrée montagneuse".

Pérou a été nommé d'après la rivière Paro.

Le Transvaal est la contrée au-delà ou en travers de la rivière Vaal.

Java est le nom des Malais pour désigner la terre des muscades.

Bolivie est ainsi appelée en honneur de Simon Bolivar.

L'Arabie est le pays des Arabes, et le Maroc a toujours été le foyer des Maures.

Mexico, c'est la ville de Mexitli, le dieu mexicain de la guerre.

Chili signifie "le pas de la neige".

La Prusse était d'abord Borusse, la contrée des Borussiens.

CANADA est un nom indien signifiant: "Amas de Cabanes".

Costa Rica est une expression espagnole signifiant: "côte riche".

L'Abyssinie était le pays des Abassins, ou races mêlées.

Le mot Borneo est d'origine indigène, signifiant "la terre".

Argentine, ce mot tire son origine des reflets d'argent de ses rivières.

Manitoba en souvenir de Manitou, ou le Grand Esprit des Indiens.

Sahara est ainsi nommé d'après le mot arabe signifiant "désert".

Equateur signifie "équateur", une allusion à sa position géographique.

La Bohême doit son nom à la peuplade celtique des Boii.

Le mot Celany est d'origine sanscrite, signifiant l'"île des lions".

Ontario est une altération du mot indien onatac, "un village sur une montagne".

Hollande était ainsi nommée par les Danois, d'après un mot signifiant "sol marécageux".

Jamaïque a un nom d'origine indienne signifiant "le pays des sources".

Le Portugal est une altération de Porte Cale, le nom romain d'Oporto.

Labrador était nommé par les espagnols Tierra Labrador, ou la "terre cultivée".

U N E B I È R E P O U R C H A Q U E G O Û T

# 3 bières... à votre choix

## INDIA PALE

... un breuvage actif, pétillant, sain et vigoureux. La Bière Molson originale, avec ce goût que toute bière véritable doit avoir. (Étiquette Blanche).

## EXPORT

... il y a de la vie et de la gaieté dans cette bière mousseuse, consistante et riche en houblon; la favorite des hommes qui savent quel goût doit avoir une bière. (Étiquette Dorée).

## STOCK

... une bière qui regaillardit et satisfait; de forte consistance, mais douce et moelleuse. Plus douce au goût que l'India Pale ou l'Export. (Étiquette Bleue).

# MOLSON

*"la bière que votre  
arrière grand-père buvait"*

ÉTABLIE à MONTREAL en 1786

Ils ont trouvé l' "éternel triangle"  
dans un aéro



... et l'ont descendu à terre

pour la nouvelle

# HUPMOBILE

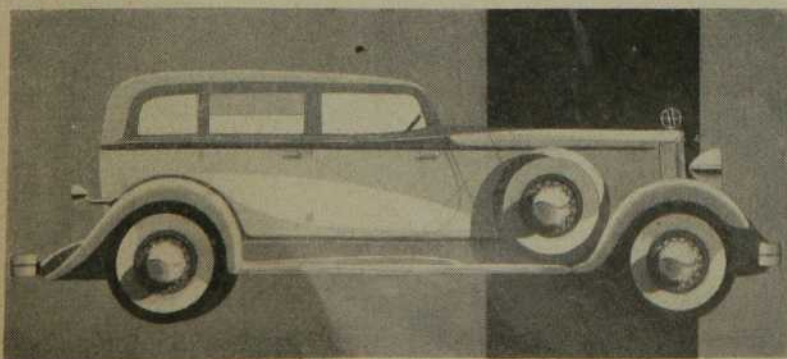
Les ingénieurs savent depuis longtemps que l'entrecroisement triangulaire constitue le renforcement le plus robuste du monde. Et les ingénieurs en aviation découvrirent qu'une série de triangles reliant le moteur au fuselage de l'avion pouvait résister à la vibration et à la tension énormes du vol. Sachant cela, les ingénieurs Hupmobile décidèrent d'appliquer à

l'auto le principe de renforcement suivi pour l'avion... et ils éliminèrent ainsi pour toujours l'oscillation et la vibration de l'avant.

Ce principe, c'est celui du stabilisateur de torsion du châssis — dispositif breveté exclusif à la Hupmobile.

Et ce n'est là qu'un des cent avantages particuliers de l'Hupmobile — qui en compte 99 autres importants dans ses modèles 1932.

Allez voir cette auto qui a remporté deux des plus grands prix de l'Europe. Allez voir l'auto qui a toute la beauté et toute la distinction des voitures de luxe fabriquées sur commande — moins le prix élevé. Allez voir l'auto *nouvelle* adaptée à une ère nouvelle — la plus belle Hupmobile jamais construite — au plus bas prix jamais offert.



Le renforcement triangulaire... adapté à l'auto... le stabilisateur de torsion du châssis Hupmobile... plus d'oscillation ni de vibration de l'avant.